

SAINT-LOUP

LA RÉPUBLIQUE DU MONT-BLANC



AUDA ISARN

**LA RÉPUBLIQUE
DU MONT-BLANC**

Saint-Loup

**LA
RÉPUBLIQUE
DU MONT-
BLANC**

**ALTITUDE
ZÉRO**

1

Le guide planta son piolet dans la neige de la longue échine qui constitue le sommet du mont Blanc et dit :

– Nous y sommes !

Puis, consultant sa montre, il ajouta :

– Il est 10h30. Vous avez bien marché.

Ils étaient partis des Grands-Mulets à la lanterne vers quatre heures du matin. Les deux clients soufflaient un peu et contemplaient le panorama. C'étaient deux ingénieurs italiens, anciens élèves des Salésiens de Turin devenus, l'un directeur chez Fiat, l'autre électronicien dans une fabrique d'ordinateurs. Paolo Colombo avait emporté une paire de jumelles et les braquait sur les profondeurs valdotaines, le fabuleux escalier dont les marches les plus difficiles à gravir s'appelaient la Blanche et la Noire de Peuterey. Il semblait déçu. Depuis l'altitude suprême les aiguilles des deux versants perdaient leur verticalité. Ce qui, vu de Courmayeur ressemblait à un mur avec ses grandes lézardes de glace, prenait l'aspect d'une banquise émergeant de profondeurs océanes vertes. La splendeur du paysage qui s'offrait depuis le sommet de la montagne

entraîné dans un irréel pas tout à fait accompli. Une brume ténue conférait au rocher des aiguilles un certain refus de présence, allégeait les longues arêtes de neige qui s'envolaient avec la grâce légère des fils de la Vierge. Paolo Colombo se sentait, non pas projeté au centre d'un paysage alpestre, mais plutôt suspendu au-dessus de lui, les masses glaciaires ne le supportant plus, ou si peu. Il éprouvait une légèreté, un demi-sommeil lui permettant d'affronter les situations les plus extraordinaires, comme celles qui naissent du rêve ou du cauchemar. Il aurait volontiers progressé sur la longue arête en faisant moins confiance à la corde qu'au fil invisible qui, depuis le ciel, l'assurait mieux qu'elle. Une perception de l'environnement s'éveillait en lui, comparable à celle qui anime les somnambules. Au sommet du mont Blanc, en effet, on n'éprouve aucun vertige, aucune crainte du vide attirant, pas un appel venant d'en bas mais, au contraire, une sollicitation de la verticale, une exigence de l'altitude qui tient pour nulle celle que vous venez d'atteindre et en prépare une autre, infiniment supérieure. Paolo Colombo se sentait à la fois dans le ciel et loin de lui. Il avait beaucoup voyagé sur les lignes aériennes, mais jamais l'avion ne lui avait révélé comme le mont Blanc cette nouvelle échelle de valeurs ainsi résumée : à 4800 mètres tu ne peux plus vivre, mais tu pourrais parfaitement revivre à des altitudes très supérieures.

Régis Balmat, le guide, mangeait un sandwich tout en considérant trois cordées qui progressaient lentement sur l'arête des Bosses. Il pensait qu'elles ne parviendraient pas au sommet ou qu'elles n'y resteraient que fort peu de temps, car le vent d'ouest se levait et commençait à pousser vers les Alpes une armada de nuages sombres. Quelques grains, plus ou moins violents, n'allaient pas

tarder à frapper la montagne et il s'agissait de faire demi-tour pour regagner Chamonix ou, du moins, les Grands-Mulets si on ne voulait pas se faire tremper ou subir les effets de la foudre. Il ramassa la corde qui traînait sur la neige et s'apercevant que Nino Vigorelli était en train de poser culotte, tira sur elle d'un geste sec qui prenait la valeur d'un coup de semonce. Le client se rajusta et Régis Balmat lui demanda sur un ton ironique :

– Vous allez à l'église, Monsieur ?

– Bien entendu.

– Avez-vous l'habitude de poser culotte pendant la messe ?

– Quelle question !

– Ce n'est pas une question, mais un rappel !

Nino Vigorelli haussa les épaules.

– Bah ! dit-il, la neige purifie tout et j'ai un peu de colique. Ici ou plus bas, quelle différence ?

Régis Balmat ne répondit rien, puis raidit légèrement la corde car la descente des Bosses commençait. En passant au col du Dôme, il marqua une courte pause, considéra les séracs voisins et grommela :

– Voilà bien trois ans qu'ils ne sont pas descendus !

Il fronçait le sourcil et Paolo Colombo lui demanda :

– On dirait que ça vous chagrine ?

– J'aime que la montagne bouge. C'est dans la nature des choses.

Puis, tourné vers Nino Vigorelli qui frappait ses moufles l'une contre l'autre pour dégeler ses doigts :

– J'aimerais que la montagne se défende seule quand on lui manque de respect.

Ils repartirent et allongèrent le pas car les nuages descendaient, le vent soufflait et turbinait la neige fraîche qui venait de tomber pendant la nuit. Le caractère de la

montagne se modifiait. Les perspectives lointaines s'étaient occultées. La fine poudre de neige limitait maintenant la visibilité à quelques centaines de mètres. Régis Balmat ne craignait pas de se perdre, éventualité toujours possible et assez redoutable sur le Grand Plateau, une fois que les traces sont effacées, la boussole n'étant plus fidèle avec son aiguille affolée par les orages magnétiques. Mais lui connaissait intimement cet itinéraire facile et souvent parcouru. Il lui suffisait de reconnaître un rocher, même isolé, même exigu, pour se situer dans la configuration générale toujours très floue si la neige tombe. Il s'immobilisa brusquement et dit aux deux Italiens :

– Arrêtez-vous s'il vous plaît. Laissons passer la procession des morts qui traverse le glacier.

Le vent soulevait de petits tourbillons de poudreuse hauts de deux ou trois mètres et les poussait en direction du sud, à travers le Grand Plateau. En hiver on les eût confondus avec des skieurs poudrés de neige. Ici, vus à faible distance, ils prenaient un aspect fantomatique absolument saisissant en raison de leur quantité, leur alignement, leur déplacement processionnaire rappelant celui d'un convoi funèbre.

Le vent tomba pour quelques minutes et la procession disparut. La cordée reprit sa descente. Maintenant, quand ils se rapprochaient l'un de l'autre, les deux clients échangeaient des sourires à la fois ironiques et condescendants. Ils prenaient en pitié ce guide pour son imagination débordante, ou doutaient de son équilibre mental.

Ils atteignirent les Grands-Mulets juste avant le déchaînement des grains et se mirent à l'abri.

– Salut ! dit Régis Balmat au gardien. Je viens de rencontrer la procession des morts qui traversait le Grand Plateau.

Le gardien était un ancien guide de la compagnie de Saint-Gervais qui possédait encore un peu de bien plus bas, vers Sallanches. Pendant que ses enfants le mettaient en valeur, lui gérait l'hôtel-refuge. Il se signa discrètement, comme pour ne pas se découvrir devant les nombreuses cordées qui commençaient à se présenter pour tenter le sommet au lever du jour. Il apporta un casse-croûte aux Italiens et au guide qui n'espéraient plus rentrer à Chamonix le soir même. Mais la joie des grandes courses heureusement accomplies dansait en eux. Certes, le mont Blanc par le col du Dôme et les Bosses n'était qu'une entreprise facile et les Italiens rêvaient déjà de revenir au sommet par une grande voie de chez eux, les glaciers du Brouillard et du Fresnay, l'arête de l'Innominata, la Poire ou l'aiguille Blanche. Ils se sentaient assez jeunes et forts pour y parvenir maintenant que cette première approche du sommet avait balayé en eux l'espèce de crainte surnaturelle pour la haute montagne qui pèse depuis toujours sur l'homme des plaines. Ils dînèrent là, dès que la nuit se mit à rouler ses vagues noires sur les glaciers car le mauvais temps persistait. Ils s'offrirent même une bouteille de Crépy et, avec une sympathie un peu distante, Colombo dit au guide :

– La procession des morts sur le glacier, que nous avons laissé passer au début de l'après-midi, c'était vraiment suggestif, avec cette neige tourbillonnante. On comprend que les primitifs de la montagne aient bâti une légende sur ce phénomène techniquement explicable. Naturellement, vous n'y croyez pas ?

– Qu'en savez-vous ? répliqua Balmat. Ce que vous appelez nos légendes valent bien celles des autres religions, celles des autres peuples.

L'Italien cligna de l'œil en souriant.

- Vous avez fait du folklore pour justifier le prix élevé de cette course ?

- Non, Monsieur. Ici, à nos altitudes, les âmes des morts qui ont manqué de vertu pendant leur existence sont enfermées dans les glaciers, pour y souffrir. On les entend parfois se plaindre quand on passe près des grandes crevasses. Quand ils ont ainsi payé le prix de leur indignité, ils sortent et s'en vont ailleurs en procession pour recommencer une existence plus exemplaire. Mais il existe des périodes où les hommes peu vertueux se trouvent en majorité. Alors ils attendent pendant des millénaires de pouvoir quitter leur crevasse, et comme les nouveaux arrivants se bousculent, la pression des âmes prisonnières rompt le glacier. La moraine frontale vole en éclats, la réserve d'eau intérieure jaillit et balaye la vallée ; cela s'est passé avec le glacier de Trélatête le 11 juillet 1892. Les anciens établissements de bains de Saint-Gervais ont été emportés. Cent vingt curistes et habitants ont péri.

Nino Vigorelli sourit et dit, en levant son verre :

- Vous ne croyez pas, tout simplement, que la pression des poches d'eau internes a fait sauter le front de glace par un phénomène purement mécanique ? Il n'y a aucun mystère.

- Sans doute, mais mon explication vaut la vôtre. L'homme intervient toujours pour aider la nature à faire des bêtises !

Paolo Colombo contemplait le guide avec une intense curiosité et une certaine surprise. Il remarqua :

- Vous ne parlez pas comme vos camarades, c'est curieux. Votre nom tendrait cependant à confirmer votre origine. Même si vous n'avez rien à voir avec Jacques Balnat, le premier conquérant du mont Blanc. Vous êtes sûrement un vrai Savoyard ?

– Ça vous étonne ? À Chamonix, on ne parle presque plus le patois, mais très bien le français. J'ai mon bac, comme tout le monde. Mon père avait une idée fixe : m'envoyer au lycée d'Annecy. Il disait toujours que si son vieux cousin, Jacques Balmat, celui qui le premier parvint au sommet de ce qu'il appelait « la taupinière blanche » en 1786 avait eu de l'instruction, il serait devenu aussi riche que les messieurs des villes, au lieu d'aller se tuer en recherchant des cristaux dans des endroits impossibles pour en tirer de quoi vivre chichement. Mais j'ai appris beaucoup plus de choses par les voyages que sur les bancs de l'école. L'anglais, par exemple, ce qui m'a permis d'aller au Népal avec une cordée américaine, voici quelques années.

Un éclair brisé comme une baïonnette lumineuse donna l'illusion qu'il frappait le rocher servant de base au refuge, puis le coup de tonnerre se déploya en ondes successives allant rechercher des sourdines de plus en plus efficaces au fur et à mesure qu'elles gagnaient de l'altitude.

– Nous devons coucher ici, dit Balmat en fronçant le sourcil.

Il pensait à son épouse et à ses deux garçons qu'il n'aimait pas laisser seuls dans leur petit chalet aux Tissours où bien des voleurs se présentaient en touristes. Il se pencha vers Nino Vigorelli qui maintenant paraissait somnoler, le menton posé sur ses deux mains jointes en arc de cercle, et reprit :

– Ces Américains m'ont appris beaucoup de choses que les Népalais savaient déjà, en particulier un certain comportement de l'homme, obligatoire sur les sommets les plus élevés.

Les yeux sombres de Balmat parurent flamber et la pression de ce regard réveilla le client, un peu à la manière

de l'éclair qui venait de frapper l'étendue glaciale.

– Figurez-vous, dit Balmat, que le roi du Népal accumulait les difficultés devant notre expédition et que, sans la refuser formellement, avec une souplesse bien asiatique, il n'accordait pas à mes clients l'autorisation de tenter l'escalade du Manaslu. Nous restâmes plusieurs semaines au monastère de Tyanboche. L'interprète népalais traduisait souvent les homélies que l'abbé adressait à ses moines. Finalement, Tom Reasonner, le chef de notre expédition, adressa une lettre au roi. Il s'engageait à prendre des mesures de précaution pour ne pas déranger les dieux et déesses qui se trouvaient au sommet si on l'atteignait. Huit jours plus tard, nous recevions l'autorisation. Curieux, n'est-ce pas ?

Le client sourit et répliqua :

– On n'a pas besoin de la permission de la République pour faire le mont Blanc, et on ne peut y déranger des dieux qui n'existent pas.

– Croyez-vous ? demanda Régis Balmat d'une voix incisive. Moi je pense que le sommet de l'Europe retrouverait le caractère sacré qu'il possédait aux époques païennes si la société de consommation n'en faisait pas un simple objectif sportif.

L'heure s'avancait. La salle se vidait. Les cordées se dirigeaient vers les dortoirs dans un grand remue-ménage de sacs frottant contre les parois de bois, piolets et crampons tintinnabulant les uns contre les autres, jurons internationaux lancés contre l'orage qui grondait toujours, menaçant d'interdire les départs nocturnes pour le mont Blanc. En saluant le gardien qu'il connaissait depuis longtemps, Balmat lui dit :

– Pas très propre, hein, ta baraque ?

L'homme leva les bras en signe d'impuissance et se jus-

tifia :

– Qu'est-ce que tu veux... tous les étrangers se défoulent en venant ici...

Finalement, le silence s'établit entre deux coups de tonnerre et on n'entendit plus que les gémissements de deux filles montées en petit short depuis la station intermédiaire de l'aiguille du Midi et cruellement brûlées par le soleil.

Les mélèzes jouaient maintenant « la danse du feu » sur les pentes de la vallée de Chamonix. Les cascades ne chantaient presque plus, déjà étranglées par l'automne. Le flot perturbateur d'automobiles puantes, montant le matin pour encombrer la petite ville, s'était tari depuis la fin d'août et les refuges vidés car la saison s'achevait, à tort d'ailleurs, un ciel vif argent et léger isolant les aiguilles dans la pureté aiguë des petits matins froids, le sommet du mont Blanc régnant presque toujours dans l'immobilité sidérale de la haute altitude qu'orages et grains ne troublaient plus. Jours brefs. Nuits plus longues. Mais en quittant les Grands-Mulets un peu plus tôt avant l'aube, on pouvait rentrer tranquillement à Chamonix avant le crépuscule, grâce au téléphérique de l'aiguille du Midi. Les vrais alpinistes le savaient et se trouvaient encore en haute montagne, grimpeurs solitaires pour la plupart, car la foule des somnambules que les villes lointaines déversaient sur les bords de l'Arve ne s'aventurait généralement pas là-haut sans guide. Ceux-ci se trouvaient donc en chômage, mais pour peu de temps, car la neige allait bientôt rétablir pour eux l'âge d'or, presque tous devenant moniteurs de ski. Parlant de cette évolution, l'instituteur des Rouches disait :

– Les seigneurs se font écuyers ! En montagne comme ailleurs, c'est le nivellement par le bas !

Le 5 octobre, la compagnie des seigneurs-guides de Chamonix tenait son assemblée générale, comme chaque année ou presque depuis 1822. La Restauration, le gouvernement sarde, le Second Empire, les républiques, avaient successivement régné au-delà des monts, imposé quelques modifications aux statuts sans jamais bouleverser l'essentiel. La compagnie restait une assemblée d'hommes libres. Elle siégeait dans un nouveau local, une ferme savoyarde modernisée avec un goût très sûr, les architectes de Paris n'ayant pas été appelés en consultation. Cette ferme se dressait à droite de l'église, au large d'une place qu'ourlait un jardin et derrière la stèle élevée à la mémoire de Jacques Balmat, face au mont Blanc.

Une douzaine de guides qui sortaient de la réunion se dirigèrent vers un café proche du bureau, Chez Mélanie. Les guides négligeaient maintenant Le Cheval rouge où ils se rassemblaient autrefois, cet établissement s'étant luxueusement mué en pub, créant ainsi une ambiance que ces hommes simples et rudes n'aimaient pas. Chez Mélanie, autour des tables enjolivées par de petits carreaux de faïence marron et blanc, avec une grosse fleur bleue au centre, on discutait ferme. Les uns critiquaient l'importance des coupes de bois communaux attribuées à ceux qui demeuraient propriétaires dans la vallée et qu'ils trouvaient trop ou pas assez importantes, les autres bavardaient avec leurs anciens clients qui n'avaient pas encore quitté la ville et les *yes* ou les *ja* tombaient dans la conversation, témoignant de l'instruction de ces guides modernes qui, tous ou presque, parlaient l'anglais ou l'allemand. Ceux des générations précédentes évoquaient encore leurs « monchus », ces clients de jadis que les jeunes d'aujourd'hui tenaient pour « rétro ».

Un guide sortit encore du bureau et, comme les autres, se dirigea vers le café après avoir serré la main du directeur des autobus de la ville qui se tenait en face de Chez Mélanie, dans son bureau, petit placard moderne construit dans l'architecture traditionnelle de la Savoie. Régis Balmat portait, comme ses camarades, la tenue quasi officielle de la compagnie, le blouson rouge à bandes bleues et blanches ornant les manches, des bas de laine rouge, culottes étroites serrées sous le genou par un lacet. Il ne mesurait pas plus de 1,70 m comme son ancêtre, mais taillé en force, avec des reins solides, de larges épaules ; des mollets énormes que le lycée d'Annecy lui avait refusés pendant des années et le mont Blanc rendus depuis. Ses yeux sombres accusaient un caractère violent, taciturne, que ne démentaient pas les sourcils et les cheveux noirs.

– Tiens, voilà Tire-fesses, dit quelqu'un.

Depuis pas mal de temps, Régis Balmat portait ce surnom dans la compagnie. Il le devait à la puissance, presque la brutalité avec laquelle il tirait en haute montagne les clients qui avançaient mal. Mais personne n'en usait en sa présence, car il entraînait alors dans des colères devenues aussi célèbres que le surnom qui les déclenchait.

Il entra, s'assit et commanda un galopin. Chez Mélanie, un bock de bière s'appelait un galopin car la dialectique, comme la tenue et l'instruction des guides, se trouvaient en pleine évolution. Laurent Bozon trinqua avec lui. Il était originaire d'une très vieille famille des Praz dont l'une des filles tenait un petit hôtel, ancienne auberge bien modernisée. Il s'était engagé dans la compagnie des guides par passion de la haute montagne plus que par nécessité, car sa famille avait du bien au soleil. Mais le métier d'hôtelier lui laissait peu de liberté et Balmat le

rencontrait assez rarement dans les refuges.

– Alors, demanda Bozon, il paraît que tu viens de donner ta démission de la compagnie ?

– Qui t'a dit ça ?

– Sylvain Meynet, le camarade de Courmayeur.

– Comment, il est venu à l'assemblée générale ? Mais il n'est pas inscrit chez nous ?

– Sa femme est d'Argentière et il a des clients aussi bien ici que là-bas. Tu sais, Chamonix-Courmayeur... Courmayeur-sur-Chamonix...

– Je pense comme toi, dit Balmat, nous devons nous libérer le plus tôt possible de cette frontière qui sépare artificiellement nos deux stations.

Entre les deux, le mont Blanc qui appartenait à l'une et à l'autre, qui avait été exploré par les hommes de l'une et de l'autre, ne représentait pas une barrière mais un trait d'union. Balmat reprit :

– Meynet n'a rien compris. Je n'ai pas donné ma démission de la compagnie. Pourquoi le ferais-je ? Appartenir à une équipe de gens valables, courageux, durs et ambitieux, comme le sont presque tous nos copains, me réjouit. Non. J'ai seulement déclaré que, désormais, je refuse les courses du mont Blanc.

– Mais, tu es fou ! Ce sont les plus avantageuses. Tu perds seulement deux jours, si tu ne tombes pas sur un client rapide, vingt-quatre heures avec un fonceur. Le mont Blanc figure dans le groupe 16, à 1000 francs la course, 1050 en traversée... Ça pèse un peu dans les jambes si tu en fais beaucoup, et je sais que tu en fais beaucoup, mais c'est facile, peu dangereux, rentable !

Régis Balmat hocha la tête et répliqua :

– Vois-tu, le fric, ce n'est pas tellement ça qui compte. D'ailleurs, je suis prêt à prendre des clients pour des

LA RÉPUBLIQUE DU MONTEBLANC

courses presque aussi rentables, bien que plus dangereuses. La face Nord des Drus... La Verte par le couloir Couturier... Mais, le mont Blanc, plus jamais !

– Et pourquoi ?

– Le mont Blanc, ce n'est pas seulement une montagne de chez nous, il y a autre chose. Quoi ?... Au fond, je ne sais pas. Peux pas t'expliquer... Mais moi, je ne veux plus y conduire, ni même y rencontrer, tous les m'as-tu-vu, les pignoufs et les voyous qui s'y précipitent sans comprendre qu'il y a peut-être au sommet quelque chose de plus important qu'une altitude-record.

Régis Balmat paya son galopin et sortit.

2

Les onze sections savoisiennes du Club Alpin, fortes de dix mille membres, avaient organisé un rassemblement dit de réprobation contre le projet autorisé de « grande bouffe » au sommet du mont Blanc pour le lundi 30 juin, à partir de neuf heures devant la gare de Chamonix. Les automobiles qui venaient de passer la nuit sur la place se trouvaient encore nombreuses quand les premiers manifestants se présentèrent. Déjà le soleil dardait dans un ciel lavé par le grand beau temps du solstice et la calotte du mont Blanc se drapait dans une tunique bleutée paraissant suspendue sur un fond vert de mystères glaciaires. Les étoiles du matin venaient de disparaître. Dans l'air léger dansait une allégresse toute naturelle qui aurait pu s'éterniser si la horde processionnaire de l'automobile ne se mettait pas en devoir de l'empoisonner et l'assourdir dans quelques minutes. Car la saison touristique commençait. Le rassemblement se formait, composé en majorité d'hommes et de femmes en tenue d'alpinistes dont l'authenticité s'affirmait par la couleur délavée des blousons, les brodequins blanchis par l'humidité de la neige, les visages brûlés, le plisse-

ment des paupières habituées à diaphragmer la réverbération des glaciers devenu un réflexe de seconde nature persistant quand il ne se justifiait plus, comme ici. Les fronts ridés, les regards durs révélèrent une certaine colère que la froideur et la retenue savoyardes empêchaient pour l'instant de se traduire par des mots.

Beaucoup de nouveaux venus se connaissaient et se saluaient. Léon Péliissier, l'instituteur des Rouches avait illégalement accordé un jour de vacances à ses élèves qui processionnaient derrière lui, quatorze garçons et filles d'une douzaine d'années dont la retenue et les maladrotes paysannes révélèrent une note de pureté naïve que la rationalisation pédagogique n'avait pas encore eu le temps de détruire. Il salua Régis Balmat, venu avec sa femme et ses deux garçons, Laurent Bozon, l'hôtelier des Praz, puis son collègue suisse Jean-Pierre Davaz, professeur à Martigny. Les deux hommes se ressemblaient, de taille à peu près égale, pas très grands mais de forte carrure, le Chamoniard et le Suisse portaient les mêmes cheveux blonds, les mêmes yeux gris virant sur le bleu. Ils affichaient souvent le même sourire bienveillant qu'un certain scepticisme affranchissait de la banalité propre aux hommes répertoriés par la société de consommation.

– Nous sommes descendus à ski depuis Torino, précisa Sylvain Meynet, le guide de Courmayeur, aux Savoyards qui entouraient sa petite équipe. C'est tout bon jusqu'à La Bédière. Il y a eu beaucoup de neige cet hiver.

Davaz, le professeur valaisan leur dit :

– C'est bien d'avoir répondu à un appel du Club Alpin français qui ne vous était pas formellement lancé. Ici, avec les Savoyards et moi, vous formez la République du Mont-Blanc. Une et indivisible, bien entendu !

Il rit et ajouta :

– En fait, il n’y a pas plus de Club Alpin français qu’italien ou suisse, mais seulement un club de la montagne. La montagne est une patrie, surtout ici où elle représente vraiment pour nous la terre des pères. Pourquoi lui coller une étiquette, imprimée à Paris, Berne ou Rome ? C’est un faux !

Régis Balmat s’était rapproché.

– Allez donc dire ça au maire de Chamonix !

– Pourquoi ?

– C’est un bon alpiniste. Mais la montagne représente son terrain de jeu, disons son support publicitaire, pas sa patrie. Il n’y est pas né, il ne l’a pas élue. Vous ignorez que c’est lui qui a encouragé, autorisé l’opération « grande bouffe ». Il compte y participer comme maire et comme alpiniste célèbre ! C’est lui qui a demandé à la Compagnie des Guides d’aménager le terrain ! La France nous a obligés à faire beaucoup de choses au cours de l’histoire, combattre nos frères de Courmayeur en 1940 par exemple, mais elle ne nous avait pas encore offert des places de larbins dans ses services. Voilà, c’est fait !

Il avait le même visage dur qu’au moment où il rappelait son client Nino Vigorelli à la bienséance. Quelques cris maintenant fusaient.

– Pas de banquet sur le mont Blanc !

– Le Grand Marnier au bistrot seulement !

– Les hélicoptères à la casse !

– À bas la publicité !

– Publicité égale mensonge !

– La Savoie aux Savoyards !

Maintenant que l’heure avançait, il devenait difficile de savoir si ces apostrophes provenaient des autochtones ou d’étrangers au pays, car des touristes plus ou moins déguisés en alpinistes se mêlaient à la foule désormais

très dense sur la place de la gare. Léon Pélissier tendit au Valaisan le numéro du Progrès qu'il venait d'acheter.

– Tenez, lisez ! Un certain Jean-Pierre Chavant, président de l'Association des jeunes restaurateurs de France, y prend la défense de son projet.

Davaz ouvrit le journal et lut :

« D'abord ce n'est pas un banquet comme on le comprend ordinairement, c'est-à-dire avec deux cents couverts, ce qui pourrait avoir un sens péjoratif. Non, c'est un repas auquel nous avons convié les majors des grandes écoles. Ces jeunes gens, qui seront demain l'élite de la nation. Sans nous vanter, nous pensons, pour notre part, devenir un jour l'élite de la gastronomie française. Il n'y aura que dix-sept personnes à table.

« Certes, nous aurions pu faire ce repas dans les caves de la Grande Chartreuse, dans un sous-marin ou à la Tour Eiffel, et personne n'aurait trouvé à redire. Mais au sommet du mont Blanc, c'est du jamais vu.

« Après tout, le sommet du mont Blanc est à tout le monde et les hélicoptères qui nous y déposeront ne gêneront personne. J'en profite pour dire que les hélicoptères sont bien utiles pour les alpinistes quand ils se mettent en difficulté, et ça leur arrive quand même assez souvent. Autrement dit, je ne pense pas qu'il y ait contradiction entre les moyens modernes et l'alpinisme noble. Au surplus, nous n'avons aucune prétention montagnarde. Le repas sera préparé à Chamonix et il sera transporté en containers. Au menu il y aura une salade de langouste, des cailles farcies au foie gras, un soufflé glacé et du champagne. Nous monterons douze magnums et il est à prévoir qu'il va fuser quand nous le déboucherons, à cause de la décompression. Mais nous en boirons quand même un peu.

« Dix-sept convives savoureront donc le repas gastronomique le plus haut du monde. Autour d'eux quatre-vingts journalistes et photographes immortaliseront cet événement dont la gastronomie française n'avait d'ailleurs pas besoin pour atteindre les sommets. »

Jean-Pierre Davaz ferma le journal et dit :

– D'abord ce restaurateur ne connaît pas son métier. Un repas gastronomique ne se fait pas au champagne mais au vin blanc de champagne naturel.

Régis Balmat enchaîna :

– Il est mal informé. Il écrit aussi : « La plupart des Chamoniards sont d'accord avec nous. À commencer par la Compagnie des Guides. » C'est faux ! Tous les guides se prononcent contre une entreprise utilisant principalement l'hélicoptère, la machine à fabriquer des guides chômeurs et qu'il faudra bien casser, si ce n'est pas trop tard, chaque fois qu'elle violera l'arrêté ministériel du 22 février 1971 réglementant les déposes de personnes ou matériel hélicopté en montagne. À Chamonix, l'opération « grande bouffe » ne possède qu'un seul partisan : le maire, parce que c'est un faux Chamoniard parachuté par voie électorale. M. Jean-Pierre Chavant écrit aussi : « Le sommet du mont Blanc est à tout le monde. » Erreur grossière. Un jour viendra où ce sommet sera réservé à une toute petite catégorie d'hommes et de femmes admis à le fouler pour des raisons très spéciales. Il n'y aura pas de « grande bouffe » au sommet de notre montagne, et si ça n'est pas interdit par les pouvoirs publics, je suis prêt à transgresser la règle que je m'impose maintenant, à y conduire encore des clients, mais cette fois ils seront porteurs de mitraillettes ou de grenades !

– Vous êtes violent ! remarqua le Valaisan.

– Oui, lorsque la violence représente l'ultime moyen de

défendre ce que la tradition a sacralisé... Quatre-vingts journalistes là-haut ? Voyez-vous ça ?

Le Valaisan alluma son sourire sur lequel voltigeait toujours une certaine lueur de scepticisme.

- Balmat tout de même, le nom que vous portez reste bien lié à cette volonté de conquête que vous dénoncez maintenant !

- Je suis persuadé du contraire. À travers son entreprise, mon ancêtre n'a rien vu d'autre que le moyen de gagner un peu plus d'argent qu'en allant dérocher des cristaux dans le massif de la Verte ! Ce sont des étrangers, j'entends des étrangers à la paysannerie par le métier et l'esprit : De Saussure et Paccard, un savant et un docteur en médecine, qui ont commis la faute et violé le tabou. Ce sont les pères spirituels des quatre-vingts journalistes qui se préparent à monter là-haut en hélicoptère pour transformer notre toit du monde savoyard, valaisan et valdotain, en support publicitaire ! Quelle horreur !

Régis Balmat avait envie de pleurer. Il tourna le dos et s'en fut avec sa famille.

Le temps passait. Le flot motorisé des touristes montait avec la vague de chaleur et, une fois parvenus à Chamonix, descendus de voiture, ceux-ci paraissaient cernés par elle. Ils marchaient lentement dans les rues, s'arrêtaient devant les innombrables magasins de cartes postales et souvenirs du mont Blanc, fabriqués à leur usage sur la base d'une laideur affligeante. Ils finissaient par s'immobiliser tout à fait pour contempler le mont Blanc à l'œil nu ou, le plus souvent, à travers les longues-vues payantes concentrant toute leur vitalité dans un flot de paroles banales par lesquelles ils exprimaient leur stupéfaction devant une aussi extraordinaire montagne, leur fierté d'être admis à la contempler. Un petit groupe chantait :

« Allobroges vaillants Dans nos vertes campagnes, Accordez-moi toujours Asile et sûreté... Car j'aime à respirer L'air pur de nos montagnes Je suis la liberté, la liberté ! »

Jean-Pierre Davaz rejoignit ses camarades savoyards et valdotains qui prenaient l'apéritif aux Praz, dans l'hôtel de la famille Bozon, à peu près vide en cette fin de matinée. Quelques minutes plus tard, Léon Pélissier arrivait à pied. Il semblait très contrarié :

– On vient de voler ma voiture, dit-il à la cantonade.

– Comment ça ? demanda le Valaisan.

– Il n'y a pas de « comment ça », c'est comme ça ! On a volé ma voiture. Je l'avais laissée devant le « Savoie ». Très tôt ce matin. Elle a disparu pendant la manif.

Bozon avança :

– C'est peut-être un amateur de « grande bouffe » qui l'a piquée... Pour aller se mettre à table à Lyon, ou à Marseille. Encore plus loin peut-être. Ce n'est pas quelqu'un de la vallée. Tu as été au commissariat ?

– J'irai tout à l'heure.

– Le touriste qui a pris ton volant sera loin ! Il y a des tas de petits voyous qui ont mis au point une technique pour se déplacer agréablement pendant les vacances. Ils arrivent de Paris par le train du matin. C'est rapide, pas cher, anonyme. Ils piquent une voiture, s'en servent pour visiter le midi de la France, l'abandonnent à Bordeaux et rentrent à Paris comme ils en étaient partis. C'est la combinaison train + voiture, recommandée par toutes les bonnes agences de tourisme !

– Ça marche aussi pour les motos, fit remarquer Régis Balmat qui venait d'arriver. On m'a volé la mienne l'an dernier. Bien fait pour moi d'ailleurs, je la laissais sans chaîne devant mon chalet, on ne l'a jamais retrouvée.

– Chez nous, à Courmayeur c'est la même chose, dit

Sylvain Meynet. On y vole au moins une voiture par jour pendant la saison. Quand on retrouve le voleur, rarement, il est en train de rouler le long de la botte italienne pour rentrer chez lui, près de Naples, dans les Pouilles ou les Abruzzes. Ce sont toujours des gens du Mezzogiorno qui viennent en Aoste pour y travailler ou nous dépouiller.

L'abbé Maquignaz confirma :

- De toute manière ils nous dépouillent de tout ce qui authentifiait la culture valdotaine. En 1946, au moment où l'Italie nous accordait le statut d'autonomie, nous étions à peu près 50 000 Valdotains authentiques, anciens sujets des ducs de Savoie, donc vrais Savoyards, maintenant le pays compte 100 000 âmes dont une bonne moitié de Sudistes et, bientôt nous serons minoritaires chez nous.

Leone Chabod, un des secrétaires du Comité des Traditions valdotaines serra les poings et cria :

- Jami, lo gran jami !¹

L'arrivée de Bruno Gonthier et de sa fiancée désarma la rogne et la grogne qui commençaient à se manifester parmi les Savoyards et Valdotains réunis dans la salle à manger de l'hôtel. Originaire des Contamines, ce jeune homme travaillait en été comme conducteur de bennes sur le téléphérique de l'aiguille du Midi et l'hiver moniteur de ski à Megève. La fiancée, Élyse Perret, était née au village polaire de Vallorcine, mais ses parents l'avaient mise en pension à Annecy d'où elle revenait avec un CAP d'études hôtelières. Blond, presque roux, Gonthier restait mince, presque anormalement souple et, quand il accomplissait des mouvements de rotation pour couler les virages sur les pistes enneigées, roulant et déroulant sa haute taille autour d'un axe aussi rigoureux qu'invisible, il évoquait une sorte de serpent royal dont toutes

1. Jamais, au grand jamais.

les filles du cours désiraient suivre les conseils, les garçons rêvant de lui couper la tête ou l'écraser. Les mouvements revendicatifs savoyards fondaient sur lui les plus grands espoirs et il leur consacrait tout son temps disponible, essayant sans grand succès d'y intéresser Élyse qui ne comprenait rien au régionalisme militant.

– Salut les Valdotains, cria-t-il. Alors ça marche l'autonomie ?

Ils haussèrent les épaules avec ensemble.

– Eh Maquignaz, on se balade à travers Cham. En soutane ? Mais vous représentez un exemplaire unique de cureton ! Ici, ils ne portent même plus le veston de clergyman. On les rencontre toujours en pull-over, blue-jeans, casquette de coureur cycliste. Vous êtes bon pour finir dans un musée, laïque et républicain !

– Pas en pays d'Aoste ! Mon collègue Cerlogne curé de Saint-Nicolas, écrivait vers 1900 :

*Atot ci gran progrè que lo mondo vout fère
Tôt vint pi pouro i dzor de voué...*

Il revint au français pour citer la fin du quatrain :

« Les femmes et les filles maintenant deviennent chères
Elles veulent des vêtements fins et nouveaux. »

Ce qui a touché les femmes de la montagne au début du siècle est aujourd'hui valable pour les curés !

– Tu entends, Lisa, dit en riant Gonthier en s'adressant à sa fiancée.

Élyse Perret sursauta, parut se réveiller, cessa de contempler la fenêtre qu'elle n'avait pas quittée des yeux depuis son arrivée, comme si elle essayait de découvrir à travers elle une présence que la vie lui aurait jusqu'ici refusée. Elle sourit et dit :

- J'entends !

L'instituteur des Rouches se leva :

- Je vais m'occuper de ma voiture, prévenir la police.

- Tu perds ton temps, affirma Gonthier, elle ne trouvera rien et, si elle retrouve le type, il ramassera trois mois avec sursis. On le reverra ici avant la fin de la saison. S'il prend un an ferme, il reparaitra en week-end parce que c'est le nouveau régime de la taule. Non ? Tu ne crois pas ? Mais c'est ce qui s'est passé avec le type qui volait les statues des chapelles en Val d'Aoste pour le compte de Barbapoux, l'antiquaire d'Annecy. Oui, tu connais ? Celui qui est arrivé chez nous il y a cinq ans, qui venait du Proche-Orient ou quelque chose comme ça et qui parlait le français au bout de six mois ?

Le curé du Valpelline sursauta.

- Mais oui, le voleur c'était bien ce raté de l'école des Beaux-Arts de Paris qui avait embarqué un saint Nicolas du XV^e siècle en entrant dans l'église de Saint-Pierre par les prises d'air du chauffage et un retable à Perloz. On l'avait en effet arrêté en France.

- Bah ! On le reverra l'hiver prochain à Megève !

Le Valaisan Davaz haussa les épaules et leur rappela qu'entre l'Algérie et la France un processus semblable se déroulait encore au XIX^e siècle, comme celui qui se déroule actuellement entre les grandes villes françaises et les provinces touristiques. Les touristes barbaresques traversaient alors la Méditerranée avec leurs felouques, débarquaient sur les côtes de Provence qui ne s'appelaient pas encore Côte d'Azur, razziaient tout ce qu'ils pouvaient dans les villages, les femmes surtout, et repartaient tranquillement comme ils étaient venus.

- Ce qu'on appelle la conquête de l'Algérie ne fut, au départ, qu'une vaste opération de police destinée à mettre

les pirates à la raison. Je me demande si nous autres, Valaisans, Savoyards et Valdotains, ne devons pas nous lancer un jour, non pas à la conquête de la France ou de l'Italie, que Dieu nous garde d'un pareil cadeau, mais dans une vaste opération de police contre ces états délinquents.

Régis Balmat l'interrompt en disant :

– Heureusement qu'ils n'emportent pas nos femmes pour les vendre dans les harems de Paris ou d'ailleurs !

– Détrompe-toi, répliqua Laurent Bozon. Sais-tu pourquoi Savioz n'est pas venu au meeting de réprobation contre « la grande bouffe » ? Eh bien, c'est parce qu'il n'a pas bougé de chez lui depuis huit jours. Il est désespéré. Un touriste a soulevé sa petite amie, Germaine la Précieuse que tu connais. Il l'a embarquée et on ne l'a plus revue. Les nouveaux barbaresques n'arrivent pas sur des felouques mais en Mercedes... comme lui. C'est légal !

– Pas toujours !

– Légal ou pas, c'est du pareil au même. Le débarquement n'a pas lieu poignard au poing mais portefeuille ouvert. C'est l'arme secrète de la société de consommation où tout s'achète. Un jour, ils mettront nos femmes aux enchères et les emporteront après leur avoir inculqué une nouvelle échelle de valeurs, celle que le collègue de Maquignaz présente dans sa poésie :

« Les femmes et les filles maintenant deviennent chères
Elles veulent des vêtements fins et nouveaux. »

Seulement, le petit Savioz ne pouvait pas couvrir de bijoux Germaine la Précieuse car la montagne n'ouvre pas la porte des grands bijoutiers !

L'heure du déjeuner sonnait. De nouveaux arrivants se présentaient, la plupart s'étant attardés après la fin de la manifestation et, parmi eux, de rares touristes car la majo-

rité de ceux-ci n'arrivaient pas à Chamonix en Mercedes comme le prétendait Bozon, mais en 2 CV poussives et fuyaient les restaurants considérés comme abusivement coûteux.

Les autochtones se réunirent autour de plusieurs grandes tables, parlant d'abondance car ils n'avaient rien à cacher aux étrangers, même pas leur mauvaise humeur. Sur le ton d'un orateur s'adressant à des partisans au cours d'une réunion publique, Davaz leur dit :

- Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, on va discuter de l'avenir du « triangle de l'amitié ».

Depuis une vingtaine d'années, un certain « triangle de l'amitié » faisait souvent parler de lui, tout en n'ayant d'autre existence que sentimentale. En réalité, le jeu des frontières nationales en dessinait trois sur le terrain, à partir du mont Dolent dont le sommet servait de point d'appui à chacun d'entre eux. La concentration sur le Dolent, à l'altitude 3823 mètres, des trois pointes des triangles représentait une concentration de trois espaces Savoie, Val d'Aoste, Valais et faisait de la montagne un lieu magique qui les rassemblait, tandis que les bases de ces triangles paraissaient refuser l'Italie, la France et la Suisse. La symbolique allait plus loin.

- Chers amis, dit l'orateur, vous remarquerez que ces bases française, suisse et italienne, restent parfaitement étrangères l'une à l'autre. Je vois dans ce fait un enseignement géopolitique très net et qui mérite sans doute un approfondissement. Les hommes ne doivent-ils pas rejeter ce que la nature elle-même sépare ?

Depuis qu'il avait lancé l'idée du triangle de l'amitié avec un autre professeur d'histoire et un avocat valaisan de Martigny, Jean-Pierre Davaz ne s'était jamais avancé vers une perspective aussi délicate que celle qu'il venait

d'ouvrir. Ce triangle de l'amitié n'avait jamais pris forme légale comme association sans but lucratif en France ou ailleurs, n'avait pas servi de plateforme à quelque compagnie de tourisme, quelque parti politique, et n'avait pas eu besoin de « sponsor » pour se développer. Mais il s'était épanoui à travers les trois régions, sur le plan touristique et culturel parce qu'elles étaient complémentaires de par l'histoire du duché de Savoie, style de vie, liens familiaux, un même sang coulant dans les veines de ceux qui les peuplaient. Les membres du triangle de l'amitié ne possédaient aucune carte d'adhérent à un mouvement n'existant pas dans les cartothèques des préfectures, ils ne se reconnaissaient pas à certains signes initiatiques comme les francs-maçons, mais s'identifiaient d'emblée les uns les autres par leur façon d'être valaisane, valdo-taine ou savoyarde que traduisaient des gestes particuliers aux montagnards, des réactions semblables devant l'événement, des discussions, le comportement familial, le choix des mots et leur sens qui n'était jamais tout à fait celui d'un Parisien, d'un Romain ou d'un Bernois. Leurs vraies manifestations d'authenticité se trouvaient, plus rarement, dans un patois, divergeant certes d'une vallée à l'autre, mais convergeant finalement, comme le triangle, sur un mont Dolent linguistique. L'orateur reprit :

– Mes amis, nous devons approfondir ce triangle de l'amitié, dépasser le stade des accords sur les plans touristique et folklorique. Nous devons arriver au niveau politique, dans une parfaite unité de conception et d'action entre nos trois régions, même si le chemin qui mène à cette altitude est jalonné de difficultés et, je dirai même de périls.

Bruno Gonthier donna un coup de coude à sa fiancée :

– Eh, tu dors ?

Élyse ne dormait pas, mais rêvait à travers la perspective ouverte par la fenêtre la plus proche de sa table, sans doute à la recherche de ce qu'elle attendait et qui tardait à venir.

Jean-Pierre Davaz leva son verre de vin et porta un toast :

- Je bois à ce triangle de l'amitié que vous animez de manière encore bien timide, avec l'espoir que l'Europe le prendra pour modèle en ne se contentant plus de proclamer le fameux droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, tout en l'interdisant sournoisement depuis un demi-siècle.

La voix de Bruno Gonthier s'éleva, agressive et cassante :

- La France aux Français, la Savoie aux Savoyards !

Sa fiancée n'avait pas levé son verre et, par son attitude détachée, montrait que ce genre de revendication ne l'intéressait pas du tout. Jean-Pierre Davaz reprit :

- Au mois d'août, nous allons fêter dignement le quatorzième anniversaire du triangle. Cette année, c'est le pays d'Aoste qui nous offre l'hospitalité, et je remercie le président de la Junte et les membres du Conseil de la Vallée pour l'accueil qu'ils nous préparent et qui sera certes, chaleureux, comme toujours. Venez nombreux. Amenez vos amis, même si comme Savoyards ou Valaisans, ils ne possèdent pas encore une conception très claire de l'unité exigée par notre civilisation alpestre. Cette fête leur permettra peut-être de l'acquérir. Voici le programme. Le vendredi, réception à Courmayeur par la compagnie des Guides. Fête folklorique avec les groupes de la vallée du Lys et de Cogne. Enfin, le dimanche accueil valaisan à Martigny. Le lundi, pèlerinage symbolique avec l'escalade du Dolent. C'est une course facile et j'aimerais que tous soient présents sur cette montagne dont

LA RÉPUBLIQUE DU MONT-BLANC

nous faisons une pyramide d'espérance. Si nous l'abandonnions dans la solitude, elle représenterait une sorte de lanterne des morts. Et, pour revenir à l'actualité, j'espère que cette « grande bouffe » sur le sommet du mont Blanc que vous avez réprouvée ce matin par votre manifestation, sera interdite et que, pour l'avoir autorisée et encouragée, le maire de Chamonix ne sera pas réélu !

Après le café et le génepy apporté par un Valdotain qui ne l'avait pas acheté chez Ottoz mais confectionné en douce dans un petit alambic personnel, les convives se dispersèrent et chacun rentra chez soi.

Régis Balmat roulait maintenant sous le mont Blanc avec Gonthier, sa fiancée et l'instituteur des Rouches qu'il avait été chercher puisque la police ne retrouvait pas son Ami six. Élyse rêvait comme d'habitude, mais en regardant droit devant elle, épiant ce qui allait bientôt se dessiner au-delà du pare-brise, le point lumineux matérialisant le débouché du tunnel sur le Val d'Aoste et ses perspectives qui occulteraient encore celles que sa sensibilité ou son imagination attendait et que personne ne devinait, même pas elle. Léon Pélissier se frottait les mains.

– Enfin, dit-il, le préfet a tout de même interdit la « grande bouffe » !

Balmat haussa les épaules et fit remarquer :

– Oui, mais il ne s'est pas appuyé sur l'essentiel, c'est-à-dire l'honneur de la montagne que les margoulins allaient salir. Il a entortillé son décret dans les milliards de pétrole dépensés chaque année par la grande France et qu'on ne doit pas gaspiller.

La manifestation folklorique de Courmayeur fut un échec. Un Napolitain qui se produisait souvent à la télé-

vision prit sur lui d'interrompre la sortie en patois jouée par le groupe de Cogne et de chanter *Donna Luna*. Les touristes avalisèrent cette insolence en lui assurant le succès, montrant ainsi qu'ils se trouvaient du côté de la télévision, non du passé des montagnards. Leone Chabod qui, en 1945, avait dirigé un secteur de la résistance au fascisme, pensa avec amertume que se montrer courageux à dix-huit ans n'avait servi à rien puisque ces mêmes Italiens maintenant privés d'étiquette politique, se conduisaient plus mal que les fascistes qui avaient tenté d'abolir la personnalité valdotaine. Pendant quelques secondes, il eut envie de chercher la bagarre, puis se résigna.

Le lendemain, des autocars conduisaient la délégation valdotaine à Martigny par le tunnel du Grand-Saint-Bernard et les Savoyards les y précédèrent avec leurs voitures. Ville pavoisée aux couleurs des trois provinces, sans oublier dans chaque faisceau l'écu de la Confédération helvétique qui maintenait les Valaisans dans l'obéissance de Berne. L'ordre helvétique régnait, un peu moins rigoureux qu'en Suisse alémanique mais sans réussir à s'affranchir tout à fait de cette équivoque dont le calvinisme pénètre tout ce qu'il touche : façades impeccables et cours douteuses, consciences nettes et subconscient trouble, enthousiasme réglementaire unanime et restrictions individuelles non manifestées, liberté ostensible et crainte fondamentale de la meilleure police du monde. Mais le caractère valaisan introduisait de grandes perturbations dans ce schéma par un laisser-aller modéré mais de bon aloi, un personnalisme évident, une certaine liberté de conscience. Il faisait écran au vent glacé qui soufflait de Genève et, venant de l'ouest, se voyait souvent assimilé au mauvais temps.

Rassemblements. Discours. Vin d'honneur avec bou-

teilles de Fendant débouchées en quantité suffisante, jamais en surnombre, la Suisse tout entière vivant sur les bases d'un rigoureux équilibre entre le doit et l'avoir. Mais là aussi, une surprise profonde attendait Pélissier et ses compagnons. Dans l'après-midi eut lieu le défilé organisé par la municipalité qui avait invité les « majorettes des Diablerets ». Elles apparurent dans l'avenue de la Gare, la cuisse tendue, belles, nettes, aussi bien alignées que des soldats allemands rendant hommage à Hitler ou des soldats russes relevant la garde devant le tombeau de Lénine. Pélissier en avait le souffle coupé.

– Comment, dit-il à Bruno Gonthier, ces Suisses alpins possèdent une culture millénaire et ils en appellent à une manifestation purement américaine, inventée par des gens qui n'ont aucun passé et cherchent à s'en créer un en venant se frotter au nôtre pour qu'il leur infuse une âme. Les Valdôtains ne tombent pas dans ce piège, même si les Italiens se moquent de leurs groupes folkloriques. C'est attristant !

– La Suisse est déjà prisonnière de la culture mondialiste et le Valais ne lui échappera pas ! fit remarquer Gonthier.

Élyse Perret ne se trouvait plus avec les Savoyards. Elle était sortie pour accomplir une promenade à travers la ville tout de suite après le déjeuner et, connaissant son peu de goût pour les manifestations folkloriques, son fiancé l'avait volontiers laissé partir. Une fois le défilé terminé, les Savoyards suivirent son exemple et visitèrent Martigny, conduits par Jean-Pierre Davaz dont la famille s'y était établie un demi-siècle plus tôt. Les élèves des différents établissements scolaires le connaissaient et ne manquaient pas de le saluer avec une politesse exempte de tout complexe. L'attention de Gonthier se porta sur de coûteuses affiches ornant les panneaux réservés à la

publicité. Elles vantaient les investissements Cornflat et promettaient démocratiquement la fortune à chaque souscripteur. Davaz répondit à Gonthier qui lui demandait s'il s'agissait d'une bonne affaire :

– Personnellement, je pense que c'est plutôt une gigantesque escroquerie en voie de développement dans laquelle les Suisses en général, et les Valaisans en particulier, perdront tout ce qu'ils ont. Pour l'instant elle se maintient en deçà de la barrière légale, mais...

Gonthier qui s'apprêtait à demander des explications complémentaires se désintéressa brusquement de la question en apercevant Élyse installée à la terrasse d'un café en compagnie d'un Noir élégant dont le sourire n'effaçait pas tout à fait l'expression orgueilleuse. D'abord stupéfait, il pensa tout de suite qu'il s'agissait d'un ami de la famille Perret que sa fiancée venait de rencontrer, par le plus grand des hasards. Son père avait, en effet, travaillé au Congo avant qu'il ne prenne le nom de son grand fleuve, le Zaïre, à l'heure de l'indépendance. Il avait dû garder beaucoup de relations dans ce pays. Bruno eut envie de s'arrêter pour essayer d'identifier cet homme, mais la réserve naturelle du Savoyard lui interdisait de prendre pied sans invitation dans un univers lié à la famille de sa fiancée. Il passa outre, remettant à plus tard l'occasion de satisfaire sa curiosité. Il se pencha seulement vers Balmat et lui dit :

– Un !

– Un quoi ? demanda le guide.

– Un Noir. Je viens d'en voir un. La seule fois où je suis allé à Paris j'avais pris l'habitude de les compter et d'annoncer les chiffres à mon ami Corleans qui m'accompagnait. À la fin d'une journée passée en métro j'en avais annoncé 160.

– Impossible en Suisse, commenta Balinat. On n’y rencontre que des touristes, blancs ou noirs, à portefeuilles bien garnis en raison du change élevé. Un nègre qui voudrait y travailler clandestinement, comme en France, finirait en taule dans les vingt-quatre heures avant de se faire éjecter !

Ils ne poursuivirent pas une conversation qui les intéressait médiocrement et regagnèrent leur voiture, car les cérémonies marquant l’anniversaire du triangle de l’Amitié étaient achevées. Se trouvait rassemblée par elles, à Martigny, une vingtaine de militants autonomistes, hommes et femmes, qui prétendaient maintenant les voir déboucher sur d’autres perspectives que folkloriques en escaladant le mont Dolent pour se rassembler symboliquement autour du gendarme marquant la triple frontière Suisse, France, Italie, selon la définition nationaliste, la Savoie, le Valais et le Val d’Aoste selon l’éthique régionaliste. Comme s’il s’agissait là d’un lieu magique capable de rassembler ce qui devait l’être selon leur cœur, effacer les nations et les remplacer par les patries.

En arrivant à Champex ils abandonnèrent les voitures et Léon Pélissier dit :

– Chers amis, demain nous allons fonder symboliquement la République du Mont-Blanc, unifier les trois pays qui nous ont vu naître dans une seule patrie, la terre des pères, par une protestation muette contre les lois établies par des gens qui ne sont pas de chez nous. Et je vais vous dire comment. Par une longue escalade exigeant l’effort de chacun, même si la montagne ne présente pas de grandes difficultés, nous allons passer de Suisse en France et en Italie, sans être obligés de présenter une quelconque carte d’identité. Ce privilège doit être étendu. Au cours des années à venir nous devons lutter pour qu’il devienne

celui de tous les Savoyards, Valaisans et Valdôtains. Pour l'instant, nous allons monter jusqu'au refuge du Triolet où nous coucherons. En route !

Il chargea son sac sur les épaules et ils se dirigèrent vers Pré-de-Bar. Ils marchaient allègrement malgré la longueur du parcours et la chaleur qui pesait sur les régions supérieures du val Ferret. Elle commençait à tomber quand ils franchirent la Doire par la passerelle qui, cette année-là, n'avait pas été emportée.

Le soir tombait déjà et les rayons du soleil ne s'accrochaient plus qu'aux sommets de 3000 mètres quand ils aperçurent le refuge. Gonthier et sa fiancée marchaient en queue de colonne. Bientôt la nuit se ferait noire, comme leurs souvenirs. Dans la mémoire de Bruno, la vision d'Élyse attablée à Martigny avec un Noir, vision qui s'était quelque peu diluée, émergea et retrouva une certaine faculté de présence. Il demanda :

– Cet Africain, c'est un ami de ta famille ?

Un peu essoufflée par la longue marche, elle ne répondit pas tout de suite :

– C'est un type du Zaïre ? insista le moniteur de ski.

– Oui... C'est lui qui me l'a dit, car je ne l'avais jamais vu... Rencontré à Martigny... M'a invitée, très correct... Il n'y a pas de mal à ça...

Ils arrivèrent au refuge du Triolet, partiellement occupé par quelques cordées qui devaient aussi tenter le Dolent le lendemain. Un peu inquiets à la pensée qu'une mauvaise nuit les attendait dans un refuge surpeuplé, ils respirèrent en constatant que, même avec l'arrivée de leur groupe, les trente places du refuge n'étaient pas toutes occupées. Ils tirèrent leurs repas des sacs et dînèrent de bon appétit. Assise derrière une table de sapin, Élyse Perret participait à la conversation, contrairement à son

habitude et se trouvait réellement présente. Ses yeux clairs ne se dissolvaient plus dans un vide indéchiffrable, au-delà des fenêtres, comme Balmat l'avait constaté pour la dernière fois pendant le séjour en Aoste, mais une flamme nouvelle y brillait, une certaine joie dansait en eux et Bruno lui-même s'en étonnait. Il avait l'impression que quelque chose, ou quelqu'un, avait ranimé en elle un feu qui se mourait à travers des braises. Un soleil invisible semblait pleuvoir sur elle et communiquer une aisance nouvelle à chacun de ses gestes. Il lui parut qu'elle venait d'hiberner quelque part durant une longue période et qu'un passage à travers des climats chauds faisait fondre la carapace de glace qui la protégeait depuis son enfance au village polaire de Vallorcine. Balmat réclama le silence par quelques coups de timbales énergiquement donnés contre la table et dit :

– Bon, demain nous faisons le Dolent. Nous prendrons l'itinéraire normal qui n'est pas difficile, ni particulièrement intéressant. Mais nous ne sommes pas à l'école d'escalade. Départ à quatre heures du matin. Pointe supérieure de Pré-de-Bar. Ensuite nous suivons la route classique de l'arête. Sommet à six heures si vous n'avancez pas comme des poules mouillées. Je dis sommet, mais en réalité, nous ne le toucherons pas, à moins que quelqu'un d'entre vous ne le désire fortement. Aucun intérêt. En fait, nous nous rassemblerons autour du gendarme matérialisant la triple frontière. Il est hautement symbolique pour nous et se trouve cent mètres au-dessous du sommet, sur l'arête. Rassurez-vous, il n'y aura pas de discours. Descente sur la Suisse dans l'après-midi. Nous serons chez nous au début de la nuit. Maintenant, on se couche.

Ils gagnèrent les dortoirs. Le silence s'appesantit très vite mais Bruno n'arrivait pas à trouver le sommeil.

Élyse non plus. Ils se mirent à chuchoter. Dominant la colère qui bouillait en lui, l'homme murmura :

- Alors, c'est comme ça que tu acceptes les invitations du premier venu ? Comme une putain ?

- Ce n'est pas le premier venu, mais le chef de cabinet d'un ministre dans son pays. Il parle bien le français, il est très correct, il ne m'a fait aucune proposition.

- C'est toi qui l'a abordé ?

- C'est lui, bien sûr, devant le cinéma de la rue de la Gare. Il m'a demandé si je ne trouvais pas que le temps était trop chaud.

- Curieux pour un Noir ! Et qu'est-ce que tu lui as répondu ?

- Qu'il faisait froid ! Qu'on avait toujours froid dans notre pays ! Il m'a tout de même invitée à prendre l'apéritif.

- Quel culot !

- J'ai trouvé qu'il n'y avait pas de mal à ça. J'ai pris un vermouth-cassis. J'aime.

- Qu'est-ce qu'il t'a raconté ?

- Il m'a parlé de son pays, du ciel bleu où le soleil ne se cache jamais à midi derrière le sommet des montagnes, de la forêt toujours si chaude, du grand fleuve dans lequel on se baigne toute l'année... de ses voitures, dont chacune est conduite par un chauffeur du palais... une espèce de paradis terrestre... Tu vois ça ?

Elle se tut, ferma les yeux, se replia sur ces perspectives solaires et dans cette bienheureuse chaleur qu'elles suggéraient et que démentait la faible épaisseur de la couverture posée sur elle. Au bout d'un moment, elle se sentit tourmentée dans sa chair et demanda :

- Crois-tu qu'une peau noire soit plus chaude que la tienne ?

– Tais-toi, petite comme ! ordonna le moniteur.

Elle finit par s'endormir et son fiancé somnola jusqu'à l'aube. Le rose métallique du ciel reflété par les glaciers annonçait une journée de grand beau temps. Gévrier, secrétaire de mairie d'une commune près du lac du Bourget et membre du cercle savoyard de l'Annonciade, était chargé de réveiller tout le monde et il le fit à l'heure dite. Mais, le temps de déjeuner, vérifier l'équipement de chacun, former les cordées, il était déjà six heures du matin quand ils sortirent du refuge.

– Vous avez tous des crampons et des piolets ? dit Balmat, nous allons donc attaquer par le versant Sud-Ouest. Il n'est guère plus difficile que la voie normale par l'arête, mais bien plus intéressant et moins long. Ça compte, car nous sommes en retard. En route !

Le soleil dardait déjà lorsqu'ils arrivèrent au plan glacier de Pré-de-Bar. Au pied du grand couloir qui se perd 400 mètres plus haut dans la paroi, ils entrèrent dans la zone d'ombre portée maintenue par le Dolent mais qui, de minute en minute, s'amenuisait. Les cordées progressèrent plus rapidement, même celle dans laquelle marchait Élyse Perret de nouveau dévitalisée par l'ombre froide.

Régis Balmat suivit pendant un certain temps la crête rocheuse sur la rive gauche du couloir, s'arrêta au bord de la rimaye afin de permettre le regroupement des cordées.

– Elle est assez difficile, dit-il, car la saison est avancée. Je vais aménager un passage.

Il tailla quelques marches à grands coups de piolet, abattit le ressaut d'un petit mur de glace et prit pied sur la lèvre supérieure, évitant systématiquement les surfaces de neige plus ou moins gelées, donc peu fiables, comme il en avait l'habitude.

– Allons-y ! cria-t-il à la cordée qui marchait immédiatement derrière la sienne, avec sa femme, M^{me} Bozon et la fiancée de Bruno. Par une pente de neige raide ils traversèrent le petit couloir secondaire parallèle au grand jusqu'au rocher de sa rive gauche.

Contrairement aux prévisions de Balmat, plusieurs camarades désiraient passer par le sommet. Ils l'atteignirent à dix heures du matin. La Savoie, le Val d'Aoste et le Valais se trouvaient autour d'eux, sous leurs pieds, cernant le mont Blanc qui servait de pivot à tout le pays et qui les dominait de mille mètres. À l'horizon, le lac Léman déployait son plan d'eau à la fois bleu et vert. Il semblait offrir à la patrie unifiée de demain un débouché sur la mer qu'il faudrait ranger et maintenir au chapitre des illusions pour éviter d'emprunter les routes impériales suivies par les grandes nations vers des horizons dans lesquels elles étaient maintenant en train de se dissoudre à travers le réveil des peuples colonisés. Pélissier ne se sentait pas déçu par cette vision directe d'une unité territoriale qui remplaçait celle des rêves entretenus jusqu'ici, mais il retrouvait aussi cette sensation habituellement éprouvée sur les hauts sommets qu'il foulait : il n'était plus de ce monde.

Ils ne s'attardèrent pas, grignotèrent quelques raisins secs et descendirent d'une centaine de mètres jusqu'au gendarme de la triple frontière, à la cote 3751. Ils en firent le tour, passant ainsi de Suisse en France et en Italie, simplement porteurs de cette carte d'identité qui, à travers leur rêve, les sacrait citoyens de la République du Mont-Blanc. Au passage, chacun posa sa main nue sur la pierre froide comme si cette opération magique pouvait effacer les nations et en faire ressurgir les patries qu'elles contenaient et emprisonnaient.

Ils s'engagèrent dans la descente. L'heure avançait. Une chaleur intense baignait la montagne, même à cette altitude élevée. Des pierres grondaient dans les couloirs, d'autres prenaient le départ sur les névés les plus pentus et exposés au soleil, lentement d'abord bondissant ensuite dès qu'elles dépassaient une barre rocheuse. Les trajectoires se rapprochèrent dès qu'ils abordèrent le petit couloir. Une pierre siffla aux oreilles du guide Sylvain Meynet de Courmayeur qui, en queue de cordée, assurait quatre camarades dont Gévrier. Elle percuta près du Savoyard et, comme il lui paraissait qu'elle l'avait touché, Meynet cria :

– Vous l'avez acquise ?

Bien mal acquis ne profite jamais, dit le proverbe. La pierre qui siffla quelques secondes plus tard fut « acquise » par Gévrier qui semblait spécialement visé par ce petit couloir d'où il sortait. Il tomba, glissa, presque immédiatement bloqué par la corde qui se tendit et ne bougea plus. Meynet l'assura en passant cette corde autour de son piolet fiché dans la neige, se détacha et descendit jusqu'à lui. Il n'eut pas besoin de retourner le corps pour recevoir la vision affreuse qui s'offrait à lui. La pierre avait frappé au sommet du crâne et était restée bloquée dans la tête fendue en deux. Un peu de cervelle s'en échappait et se mêlait au sang que buvait la neige. Il eut un haut-le-cœur et refoula la question

Il existe en Val d'Aoste un usage particulier du français que nous respectons le plus possible qui, toujours, s'imposait à lui lorsqu'un de ses clients était frappé en montagne : simple traumatisme ou fracture du crâne ? Pouvait-on ou non sauver l'homme par une évacuation rapide ? Mais ce cadavre encore chaud n'avait plus besoin qu'on alerte une cordée de secours. Balmat, qui se trouvait dans la

position la plus élevée, demanda de loin :

- Il est très touché ?

- Mort sur le coup ! répliqua le guide de Courmayeur. Balmat descendit jusqu'à lui, se pencha sur le corps, marqua un certain recul et, d'une voix étranglée par l'émotion, murmura :

- C'est pas croyable ! Pas croyable !

Un par un, les membres de l'expédition se rassemblaient sur le lieu de l'accident. Un étonnement profond imprimait une couleur terreuse sur les visages. Des larmes gelaient sur les paupières des femmes. Quelqu'un qui n'avait pas noté l'état du corps, cria au guide de Courmayeur :

- Tu ne pourrais pas demander un hélicoptère avec ton talkie-walkie ?

Il haussa les épaules en répliquant :

- Gévrier n'est pas pressé, il n'en a plus besoin maintenant, le temps travaille pour lui, crois-moi !

Il restait immobile, les bras ballants et disait, comme se parlant à lui-même : jamais les pierres n'ont tué quelqu'un sur cette montagne... jamais... pourquoi celui-ci ?...

Il sentait qu'un gros sanglot mûrissait au fond de sa gorge et quand l'abbé Maquignaz, descendu à son tour se mit à réciter la prière des morts, il tomba à genoux. Balmat, qui ne s'était pas décordé, cria :

- Ne restez pas là ! Plus l'heure avance plus les pierres dégringolent ! C'est le passage le plus dangereux de la course ! En route !

- Je reste pour veiller Gévrier, dit Maquignaz.

- Tu es fou ? D'ici la tombée de la nuit, ça n'arrêtera pas ! Ne prends pas de risque inutile. Une catastrophe suffit comme ça !

L'abbé secoua la tête, tira de son sac la soutane qu'il emportait toujours dans les courses en montagne et en

recouvrit la tête du mort.

– Je reste jusqu’à l’arrivée de l’équipe de secours que vous enverrez demain. Je ne veux pas laisser le camarade tout seul. Ce n’est pas le curé mais le Val d’Aoste qui veille sur la Savoie.

Balmat retira les provisions qui restaient au fond de son sac, les déposa sur la neige auprès de Maquignaz avec un flacon de génépy et se remit en route. Les autres cordées suivirent. Elles descendaient maintenant dans un silence funèbre rarement troublé par le heurt d’un piolet sur une pierre, le grincement d’un crampon sollicité par une trop longue enjambée, le juron de quelqu’un venant de se cogner une jambe sur un rocher, l’appel d’un choucas qui s’enfuyait en apercevant cette longue file d’alpinistes en déroute.

Le soleil s’éteignait quand ils émergèrent du glacier de Pré-de-Bar. Ils se décidèrent en passant devant le refuge du Triolet, Balmat se rapprocha de Meynet et lui dit :

– C’est Chamonix qui enverra demain son équipe pour ramener le corps.

– Non, c’est Courmayeur.

Ils discutèrent longtemps, toujours aussi accablés l’un que l’autre et finirent par se mettre d’accord sur un compromis. Tous deux monteraient en même temps jusqu’au bas du petit couloir où Maquignaz veillait auprès du corps. Ils aideraient celui-ci à le charger sur l’hélicoptère envoyé par le centre de secours de Chamonix. Ainsi, les deux patries resteraient solidaires dans le malheur, comme pendant les fêtes d’anniversaire du triangle de l’Amitié puisqu’elles se promettaient de le rester jusqu’à la fin de cette lutte pour la liberté qui commençait tout de même bien mal.

Maquignaz, le curé valdotain, retrouva Pélissier à la sor-

tie du cimetière d'Aix où ils venaient d'inhumer Gévrier, et lui dit :

– D'après Balnat, il faudra dresser une stèle symbolique au sommet du Dolent ? Comment la vois-tu ? Depuis près d'un millénaire nous avons l'habitude de remplacer les symboles païens par la croix du Christ sur le sommet de toutes les montagnes en notre pouvoir. Je pense maintenant que nous devons bientôt substituer à notre croix le croissant du Prophète !

– Comprends pas ?

– Tu n'as pas entendu l'appel des autorités religieuses de Savoie pour que les chrétiens participent au financement d'une mosquée à Annecy ?

– Incroyable !!! s'étrangla Pélissier.

– Incroyable, mais vrai. On m'avait demandé de répercuter cet appel en Val d'Aoste, mais j'ai refusé.

– Eh bien, l'Église te rejettera comme elle rejette les Intégristes et pour les mêmes raisons. Tu ferais mieux de te porter tout de suite volontaire pour l'inauguration de la future mosquée d'Annecy.

– Penses-tu.

– Elle sera construite, et dans un délai plus court que tu ne le crois. À force de regarder vers le ciel au lieu de contempler ce qui existe entre leurs pieds, les idéalistes de l'Occident, donc les catholiques, sont en train de perdre l'équilibre et vont se casser la figure ! Tu devrais, toi aussi curé, regarder entre tes pieds, honorer la terre qui te porte, au lieu d'échafauder des hypothèses accrochées dans le vide qui nous domine.

– Je regarde entre mes pieds, puisque je suis avec vous, non ?

– Ta vue baisse, faudra porter des lunettes !

Ils se séparèrent et le Valdotaïn regagna son pays. La

neige se mit à tomber au début du mois de décembre. Les fêtes de Noël déversèrent sur les stations leur contingent habituel de skieurs et Gonthier reprit son travail de moniteur à Megève. Il ne l'aimait pas beaucoup et admirait Balmat qui, pendant l'hiver, se repliait dans son chalet des Tissours au lieu d'enseigner aux belles filles, à se mouvoir sur les planches avec des grâces d'écureuil. Balmat ne rechaussait jamais les skis avant le mois d'avril, quand il pouvait former des cordées pour la descente Torino-Montenvers ou exploiter la haute route Chamonix-Zermatt qu'il prolongeait jusqu'au mont Rose lorsqu'il rencontrait quelques clients courageux. Ainsi, ne sortait-il jamais de la haute montagne qui le nourrissait sans l'obliger à déchoir. Il conservait le titre de noblesse acquis par son ancêtre cristallier qui, après sa découverte du mont Blanc, s'était tué là où il fallait qu'il se tue. Gonthier l'enviait mais n'avait pas le courage de limiter ses gains car il comptait épouser Élyse dans le courant de l'été.

Pendant la saison de ski, Élyse, jardinière des neiges, résidait à Vallorcine et Gonthier tout près de Megève, chez un camarade moniteur. Ils se rencontraient donc assez peu souvent. Un matin il trouva au bureau de la station une lettre de sa fiancée. Elle écrivait :

« Je pars pour Paris et Luxembourg le 3 février. J'ai souscrit un vol charter pour Kinshasa sur le conseil de M. Honoré Amadou, l'attaché de cabinet, presque ministre, rencontré à Martigny l'été dernier. Il aimerait que je visite son pays et il veut m'épouser si je suis capable de m'adapter à la vie africaine et si je veux bien de lui. Je t'aime bien, cher Bruno, mais je pense que, si je me marie avec toi, j'épouse aussi la Savoie que tu représentes si bien, avec ta froideur, ta mesure, ton courage aussi, tes yeux qui rappellent notre ciel d'automne posé sur les

vallées juste avant celui d'où pleuvent les tempêtes de neige. À Vallorcine, je frissonne depuis ma naissance et le mariage avec toi ne m'apporterait pas suffisamment de chaleur humaine pour dégeler notre prison, qu'elle s'élève à Vallorcine, Cham., Amcey ou quelque part ailleurs, entre ces montagnes qui m'accablent. Les quelques minutes passées en compagnie de M. Amadou m'ont fait sentir qu'il était porteur d'une richesse que la vie m'a toujours refusée. Je ne parle pas d'argent, bien qu'il semble jouir d'une situation très élevée dans son pays, mais du soleil que toute sa personne reflète. Il semble venir d'un autre monde pour me délivrer. L'un des rois mages aussi était noir. Je ne sais pas encore si son contact fera fondre le bloc de glace que je suis devenue, mais je possède une certitude c'est que tu n'y es pas arrivé.

« Je ne te reproche rien, tu n'es pas responsable d'être né Savoyard, mais tu n'as pas le droit de m'empêcher de tenter ma chance ailleurs. En ce qui me concerne, rien n'est définitivement arrêté, cependant il me paraît honnête de te rendre ta liberté, comme tu n'hésites pas, j'en suis certaine, à me rendre la mienne. En réalité, ce n'est pas un Africain que j'épouserai peut-être. C'est l'Afrique elle-même, un monde où il fait bon vivre, un monde libéré où les arbres, les fleuves, les villes modernes s'épanouissent dans la lumière retrouvée après l'ombre que le colonialisme avait posé sur lui.

« Si je choisis le soleil, tu recevras un télégramme discret contenant ces trois mots incompréhensibles pour les gens de la vallée : fille du soleil.

« Tu ne souffriras pas beaucoup si nos destinées se séparent car, beau gosse comme tu es, moniteur de nanas époustouffantes, tu remplaceras quand tu le voudras, comme tu le voudras, la petite paysanne de Vallorcine que

je fus, que je reste malgré le lycée et le soin que tu as pris de moi pendant quelques années. Mais rien n'est décidé. Il se peut que je ne t'envoie pas le télégramme de la fille du soleil que je ne serai pas devenue. Je t'embrasse. »

Stupéfait, Bruno déchira la lettre en petits morceaux, prit un bâton de ski en bambou qui se trouvait à sa portée et le cassa sur son genou. Étouffant la colère tumultueuse qui grondait en lui, il prit la tête du cours n°2 qu'il dirigeait ordinairement, donna sa leçon, avare de mots exclusivement techniques, comme s'il commandait un tir d'artillerie destiné à écraser une ville innocente. Cependant il dominait difficilement son orgueil de mâle blessé et plus encore la rage de se voir préférer un homme de couleur, geste qu'il considérait comme un acte de trahison symbolique commis contre sa patrie, la Savoie.

Il aimait bien Élyse, mais déjà depuis longtemps, comme il aurait aimé la mère de ses enfants et, dans cet amour, n'entraînait pas la pointe de romantisme sexuel qui lui aurait permis, sur les pistes de ski, de changer de maîtresse comme de chemise. Cette perspective ne l'avait jamais beaucoup intéressé mais il sentait qu'elle allait s'ouvrir bientôt pour réparer la profonde blessure subie par son orgueil et sa déconvenue de géniteur. Élyse lui préférait un Africain ! En écoutant cette clameur de sa chair il lui semblait entendre le cri de rage et de guerre lancé par la Savoie tout entière. Il se calma en pensant que, pour satisfaire sa passion, il lui suffirait de trouver une autre fille de la vallée, aussi authentique que la fiancée perdue. Mais il pensait également que le télégramme « fille du soleil » ne lui serait jamais adressé.

Les problèmes intérieurs qui donnaient maintenant à son visage la froideur et la beauté de la pierre renforçaient l'intérêt que toutes ces jolies Parisiennes, Bruxel-

loises, Allemandes du cours de ski lui portaient naturellement. Il lui suffisait de faire son choix, comme Élyse l'avait suggéré. Il ne se sentait pas tellement pressé. L'amour, tel que des siècles de civilisation l'avaient dessiné par leur littérature et leurs chansons, ne l'intéressait pas tellement. Il préférait celui, plus simple des bêtes, pour traduire et prolonger l'inconscient collectif du peuple savoyard. En attendant, il pouvait bien lire dans ce roman doré sur tranche que chaque fille posait sur les tables du centre de Megève, en priant les moniteurs d'y inscrire quelques belles pages. Il se mit à le lire de temps à autre, d'un œil distrait et le referma dès que la pluie du printemps eut drainé les neiges de Rochebrune dans l'Arve.

Au mois de mai, l'instituteur des Rouches décida que, cette année, les mouvements autonomistes des trois provinces donneraient un éclat particulier à la fête de la Saint-Jean. Les feux brilleraient dans la montagne comme jamais auparavant au cours des siècles. L'abbé Maquignaz fut chargé de préparer les cérémonies dans le pays d'Aoste et il accepta, décidant que les efforts des vrais Valdotains se concentreraient sur un seul objectif en raison du temps limité dont ils disposaient pendant cette période où les travaux des champs pressaient.

Il choisit les alpages au-dessus de Morge dans la commune de La Salle, un lieu sur lequel le mont Blanc pesait presque aussi royalement qu'à Courmayeur. Peu d'arbres à feuilles caduques ou résineux susceptibles de brûler. Alpages suffisamment pentus pour que roulent les boules de foin embrasées. Vallée très ouverte où l'incantation lumineuse se verrait de loin. Zone peu touristique capable de protéger des curiosités indécentes la communion des hommes avec la lumière épanouie.

Il fallut descendre des hauts alpages d'importantes quantités de foin sec, les lier en boules avec du fil de fer pour qu'elles tardent à se dissocier en roulant et brûlant sur les pentes. Il y consacra tout son temps dès le 10 juin, aidé par l'un des jeunes secrétaires du Comité des Traditions valdotaines, Leone Chabod et ses amis. Ni les uns ni les autres n'avaient oublié la technique permettant de porter cinquante kilos de foin en équilibre sur sa tête, pratique dans laquelle excellaient encore les femmes âgées de la montagne, ce qui leur donnait la silhouette d'énormes fleurs mouvantes supportées par la mince tige de leur corps.

Deux jours avant la cérémonie, passant par Aoste, Maquignaz s'en alla saluer son évêque qui lui dit :

– Mon fils, il paraît que vous organisez une grande fête de la Saint-Jean quelque part près de Morge. C'est très louable mais on me dit qu'il s'agit d'une fête du feu, pourquoi ?

– Je me trouve disponible et j'aide les montagnards pour qu'ils réussissent bien leur fête traditionnelle.

– Mais... un peu païenne, n'est-ce pas ?

Maquignaz sourit et répliqua :

– Ceux qui soutiennent ça prétendent aussi que le paganisme est éternel !

L'évêque leva les bras au ciel.

– Seule l'Église est éternelle, mon fils ! Je pense que vous pourriez rendre hommage à saint Jean d'une manière plus chrétienne.

Maquignaz sourit de nouveau.

– Monseigneur, je dois vous rappeler que, bien avant le passage de Jean-Baptiste sur cette terre, probablement depuis des millénaires, les montagnards fêtaient le solstice d'été en allumant des feux sur les hauteurs. Je ne

brise donc pas la tradition, bien au contraire je la confirme et l'enracine plus profondément en la rendant moins discutable du point de vue historique.

L'évêque eut envie de crier : Sacrilège, sacrilège ! mais la protestation se fut mal inscrite entre les murs feutrés de son cabinet. Il tendit simplement sa main. Maquignaz baisa l'anneau et se retira en silence. L'évêque décrocha son téléphone et appela la Questura, la direction générale de la police.

Le 24 juin, les manifestants se rassemblèrent au-dessus de Morge et ouvrirent quelques bouteilles de ce petit vin, maintenant produit dans le bas de la vallée centrale et que, déjà, le négoce guettait avidement pour le falsifier. Il faisait encore jour lorsqu'ils repérèrent une voiture montant de La Salle vers Morge, une Fiat noire et blanche appartenant à la police.

- Tiens, qu'est-ce qu'ils nous veulent ? s'étonna Maquignaz.

Les carabiniers ne leur voulaient rien, simplement leur remettre un décret de la Questura interdisant toute manifestation pyrotechnique dans la montagne en raison du risque qu'elles feraient courir à l'environnement. Maquignaz tonna :

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Nous allons lancer des boules de foin allumées sur ces pentes, loin des arbres. Elles seront éteintes bien avant d'arriver à La Ruinaz et, à plus forte raison à La Salle. C'est une brimade !

- C'est une interdiction valable pour toute la Région autonome, dit le chef des carabiniers. Il n'y a peut-être pas de risque d'incendie par ici, mais il y en a ailleurs.

- Vous feriez mieux de rechercher et de trouver ces campeurs sauvages qui ont mis le feu au bois de Saint-Remy avant de foutre le camp, au lieu d'embêter les gens

de Valdigne. Interdire les feux de la Saint-Jean ? C'est un comble ! Ni les ducs de Savoie ni le fascisme n'auraient osé prendre une pareille mesure ! Et c'est la démocratie italienne qui l'ose, au nom de la liberté retrouvée, bien entendu. Pas croyable !

Intimement, il pensait que c'était un très subtil cadeau de son évêque, mais il n'en dit rien.

– Vous êtes porteurs d'un décret, ou en mission pour le faire respecter ? demanda Leone Chabod.

Le chef des carabinieri sourit, bon enfant et répondit :

– Simplement porteurs d'un décret que nous n'avons pas imaginé ou rédigé.

– Qu'est-ce qu'on fait ? demanda l'abbé Maquignaz en se tournant vers Léon Pélissier venu des Rouches avec quelques camarades pour apporter le salut amical de la Savoie. Il conseilla :

– Moi, je déchirerais le décret et lancerais les feux sur la pente, comme prévu.

La nuit était close. D'autres feux s'allumaient dans les profondeurs sombres du Valdigne. Celui qui dansait sur la tête d'Arpy rougissait comme une planète de première grandeur. Au-dessus de lui, la formidable face du mont Blanc émettait un rayonnement livide qui allait se prolonger tard dans la nuit.

– Moi aussi j'allume ! dit Maquignaz.

Le premier tas flamba sous l'œil indifférent des carabinieri en train de vider les verres offerts par les montagnards. Les boules de feu roulèrent sur la pente comme des étoiles prises de folie cosmique. C'était le premier acte de rébellion commis par le pays d'Aoste contre la nouvelle dictature de ce que les Hindous appellent le Kaliyuga, c'est-à-dire l'époque sombre.

Par un matin d'hiver où le givre flamboyait comme une poussière d'étoiles au fur et à mesure que les rayons du soleil prospectaient le flanc des vallées, des automobiles filaient en direction de Thonon venant de tous les coins de la Savoie. Les représentants des régionalistes se rassemblaient cette année-là aux châteaux d'Allinges pour commémorer le 19 février 1416, jour vénérable qui consacra la Savoie nation souveraine de l'Europe au même titre que les duchés d'Autriche et de Lorraine, le comte Amédée VIII venant d'être élevé au rang de duc héréditaire par l'empereur germanique. Ils assistaient habituellement à une messe célébrée en la basilique métropolitaine de Chambéry, mais puisque l'évêché organisait maintenant parmi les chrétiens une souscription pour édifier une mosquée, insultant ainsi, selon eux, le duc de Savoie Amédée VIII, élu pape sous le vocable de Félix V, ils avaient décidé que la commémoration quitterait le terrain ecclésiastique pour le terrain féodal.

Léon Péliissier arrêta sa voiture devant la mairie de Macheron, village voisin de Thonon et dit à Gonthier qui

l'accompagnait :

– Notre évêque ne sait peut-être pas que Félix V prit l'initiative de mettre fin au schisme d'Occident du quinzième siècle puisque lui collabore à celui du vingtième siècle depuis Vatican II. Les histoires de curés ne nous intéressent pas mais, en implantant une mosquée dans Annecy, l'Église trahit notre culture qui, jusqu'à nouvel ordre, s'appelle chrétienne. Ce qui s'organise insidieusement autour de nous et va se développer de manière irrésistible, c'est une nouvelle croisade entraînant cette fois l'Orient contre l'Occident.

– Bien sûr ! Que notre évêque fasse de l'œcuménisme ne me gênerait pas du tout si Mahomet ne s'installait à Annecy que pour charmer les musulmans travaillant dans les usines ! Seulement, nous savons qu'il nous imposera aussi et surtout le couscous, le méchoui, la polygamie, toute une échelle de valeurs étrangères à notre tradition ! Si la France veut bien s'en accommoder et devenir une simple expression géographique, libre à elle, mais la Savoie refuse !

– Nous allons aux Allinges pour le faire savoir. Notre culture, c'est-à-dire notre squelette spirituel, fut taillée dans les pierres de ces châteaux que nous allons essayer de remettre en état et elle le restera !

Sur une colline escarpée, à sept cents mètres d'altitude, près de Thonon, se dressaient les ruines imposantes de deux forteresses, les châteaux d'Allinges. Celui de l'est dit « le vieux », construit par les Burgondes était devenu la propriété des seigneurs de Faucigny. Celui de l'ouest, dit « le neuf », édifié au X^e siècle par Rodolphe II, roi de Bourgogne, passa au comte de Savoie. On se battit rudement au cours des temps pour la conquête ou la défense de ces forteresses que les Français occupèrent en 1558, 1690,

1703, et que le roi Victor-Amédée II fit démanteler après 1713, les jugeant désormais sans valeur militaire. Maintenant, elles menaçaient ruine.

Quelques années plus tôt, s'était créée une association « Les Casseurs de ruines savoisiens » sous la présidence du docteur René Dupraz, mouvement qu'on désignait par le sigle CRS, selon l'usage moderne. Pendant les fêtes il rassemblait les jeunes Savoyards volontaires qu'on appelait, bien entendu, les CRS en clignant de l'œil, pour travailler gratuitement au ramassage des pierres écroulées, à la consolidation des murailles menacées dans l'attente d'une restauration sérieuse qui rendrait les châteaux conformes à l'image qu'une reconstitution graphique en donnait tels qu'ils étaient en 1590. Dans l'esprit du docteur Dupraz, concentrer la commémoration du 19 février sur les Allinges, c'était convier les jeunes à revendiquer leur appartenance à une personnalité historiquement plus ancienne que celle de la France extérieure, affirmer l'origine burgonde du sang qui coulait dans leurs veines, leur volonté de le maintenir tel qu'ils l'avaient reçu. Car il ne suffisait pas de hisser le pavillon savoyard à croix blanche au côté du drapeau républicain pour affirmer son droit à la différence avec la France, l'inscrire dans le réel. Encore fallait-il œuvrer pour s'affirmer par un travail rude et bénévole.

La victoire sur le drapeau semblait acquise. Après avoir longtemps souffert devant le spectacle de Saint-Malo arborant en permanence sur la tour de Quiquengrogne le drapeau historique de la Bretagne à côté du drapeau français pour rappeler que la cité des corsaires gardait sa qualité de « ville non conquise », M.L. Besson, président du Conseil général de la Savoie, député et maire de Barby, venait de prendre une initiative très attendue en rapa-

triant le drapeau savoyard sur le château ducal occupé par les services préfectoraux. Mais les autonomistes trouvant que les élus savoyards représentant la population la plus authentique du pays, celle de la montagne, hésitaient ou tardaient à suivre l'initiative du député, ils avaient préparé un manifeste en vue de les réveiller à l'occasion du 19 février.

Léon Pélissier et Gonthier descendirent de voiture et, sur la table de la mairie, déposèrent ce tract qui disait :

« Coupés de leur histoire depuis 1860, nos maires ruraux ont-ils oublié qu'ils sont Savoyards ; que ce pays qui fut une nation pendant 800 ans vit naître d'illustres compatriotes qui ont enrichi les civilisations française, européenne et tant d'autres, qui sont morts les armes à la main, glorieux ou obscurs sur les champs de bataille de toute l'Europe ? Pourquoi oublie-t-on dans les manifestations du souvenir les Savoyards tombés avant 1860 pour leur patrie, la Savoie, au temps de l'indépendance, dans les combats contre les Francs, les Magyars, Dauphinois, Bernois, Autrichiens, Espagnols, Français hélas, et tant d'autres en mille ans ! »

Les deux hommes repartirent puis laissèrent leur voiture près du restaurant de l'Ermitage et poursuivirent à pied vers l'enceinte fortifiée. Sur le mât de pavillon, planté près de la poterne, les premiers manifestants venaient de hisser le drapeau savoyard. Les deux arrivants notèrent en souriant qu'aucun drapeau tricolore ne flambait à ses côtés, comme maintenant sur la préfecture. Cette lacune ne paraissait pas choquer les assistants, aucun touriste ne se trouvant parmi eux, retenus par la neige dans les stations de ski, ni les deux gendarmes envoyés par l'administration pour maintenir l'ordre. La présence des Burgondes pétrifiés à travers les ruines de leurs châteaux

ne les impressionnait pas car ils ne connaissaient sans doute que l'histoire de la Corse, leur pays natal, mais ils se montraient sensibles au vaste paysage qu'ils contemplaient. Grâce au matin pétillant de froid, très clair, ils apercevaient au nord le golfe de Sciez, la pointe d'Yvoire avec son château féodal, la ville de Thonon et toute la Suisse romande jusqu'aux dents de Jaman. À l'ouest la vue s'étendait vers le mont de Sion, au sud elle se prolongeait jusqu'au Salève.

Suivi d'une camionnette, Joseph Raulin apparut bientôt. Il présidait le Syndicat des promoteurs traditionnels de Savoie et s'intéressait à la restauration des châteaux d'Allinges, lui affectant le personnel de ses entreprises chaque fois qu'une période de chômage le menaçait, le faisant travailler pour la gloire, et à ses frais, au lieu de le débaucher. Trois compagnons se trouvaient dans la camionnette et il leur désigna le pilier qu'il s'agissait de maçonner avant d'organiser l'activité prévue pour les pèlerins. Composée d'agriculteurs, étudiants, universitaires, commerçants, moniteurs de ski, cette foule non spécialisée ne pouvait avoir d'autre prétention qu'au bricolage. Mais il la ferait rudement travailler sur l'énorme périmètre des forteresses pour dégager et gerber les pierres écroulées en vue des futurs travaux de restauration. L'instituteur des Rouches qui le connaissait bien lui dit en souriant :

- Tu seras guillotiné !
- Guillotiné ? Pourquoi, et par qui ?
- Par les Jacobins, dès qu'ils auront réoccupé la place qu'ils ont cédée aux dictateurs républicains de Paris. Depuis longtemps, je recherchais la cause de toutes ces démolitions de nos châteaux et j'en ai finalement trouvé une.

Il sortit un dossier d'une serviette et le tendit à Joseph Raulin :

– Voici une copie de la proclamation du sieur Albitte, chargé de « libérer les esclaves en Savoie ».

Le promoteur ouvrit le dossier et lut rapidement :
« Arrêté du 8 Pluviôse, an XII, du citoyen Louis Albitte représentant du peuple, en mission dans les départements de l'Ain et du Mont-Blanc.

« Considérant qu'un des moyens les plus puissants qu'employa l'horrible féodalité pour l'asservissement et l'humiliation du peuple, fut de se mettre à l'abri de sa juste fureur en se retranchant dans des retraites d'un difficile accès, et en se construisant des remparts du haut desquels elle put repousser les esclaves, arrête :

« Tous les châteaux forts et forteresses existant dans les départements de l'Ain et du Mont-Blanc, toutes les tours, tourelles, murs à créneaux, meurtrières ou canardières, mâchicoulis, pont-levis et toutes autres fortifications seront démolis sans délai, et leurs fossés comblés. »

Raulin haussa les épaules, referma le dossier et dit :

– Je ne connaissais pas ce décret, mais il ne m'apprend rien de nouveau. Les Français sont les plus grands démolisseurs ou incendiaires de châteaux et d'églises que le monde ait jamais connu. Aucune révolution, y compris la bolchevique, n'a détruit autant de chefs d'œuvres du passé que la Révolution française ! Ah ! elle peut parler de culture, la France, elle a bonne mine ! Mais, tu as raison, en restaurant ces châteaux, je me ferai guillotiner par les successeurs du citoyen Albitte !

Les deux hommes se dirigèrent vers le groupe des pèlerins qui attendaient leurs instructions pour commencer le travail. Pélissier désigna les pierres à demi enfouies sous la végétation et dit à Armande Gex qui le saluait

dans la langue du pays pour rappeler sa qualité de présidente de l'Association pour la défense du patois de Saxel :

– Chacune de ces pierres représente une dent de notre histoire que la France a laissé carier. Mais je suis contraint d'enseigner à mes gamins un gros mensonge. Je dois leur apprendre que nos châteaux féodaux faisaient obstacle à la liberté que la révolution apportait à la Savoie ! Quelle blague ! La vérité, c'est que nos paysans se trouvaient affranchis bien avant la fameuse nuit du 4 août.

La fille Gex sourit et ajouta :

– Notre duc à la tête de fer, Emmanuel-Philibert qui écrasa l'armée française sous les murs de Saint-Quentin en 1557, publia quatre ans plus tard le fameux édit par lequel il voulait arracher les Savoyards à ce qu'il appelait « l'ordure de la servitude ». C'est vrai ou non ?²

– Ça ne figure pas dans mes manuels scolaires, Malet-Isaac ou autres. Pour eux, jamais la France n'a envahi et occupé la Savoie avant 1860. Seulement, moi je leur rappelle aussi que l'amiral Chabot envahit notre pays en 1536, puis l'occupa durant vingt-trois ans... Que Henri IV prit la relève en 1608, ruinant la Provence, la Maurienne, le Piémont... Que le 8 décembre 1600, Sully fit mettre à sac Cluses par 1200 cheveu-légers... Puis que Louis XIII nous déclara la guerre en 1630, Richelieu fit piller Romilly et raser le fort de l'Annonciade... En 1690, Cattinat accumula les ruines en Savoie et ravagea le Piémont. Au cours de la guerre de Succession d'Espagne, le duc de Vendôme fit raser la forteresse de Montmelian par le maréchal de La Tremblade, etc., etc.

Laurent Bozon éclata de rire et commenta :

2. Les Édits d'affranchissement, signés par Charles-Emmanuel II entre 1762 et 1771, invitaient les paysans à racheter ce qui subsistait encore des droits féodaux et créaient une Caisse générale des affranchissements qui consentait des prêts aux plus pauvres.

– Élève Pélissier, je vous donne zéro en histoire. Vous avez appris celle que la France n'a pas écrite elle-même ! Pas valable ! Tout le monde sait, ou doit savoir que jamais la France n'attaque ou n'occupe un pays quelconque ! Il n'y a que les Boches pour violer la conscience universelle, capitale Paris ! En 1860, la France n'a pas « annexé » la Savoie, elle l'a « rattachée » ! Tenez-vous le pour dit !

Tout le monde riait. Raulin s'avança vers les pèlerins et dit gentiment :

– Nous ne sommes pas là pour discuter sur la manière dont la France écrit l'histoire, mais pour ramasser les pierres qui gisent au fond de la nôtre. Aujourd'hui nous relèverons ce qui traîne au pied de la muraille Nord.

Ils formèrent de petites équipes qui s'éloignèrent à travers la broussaille givrée. Le travail proposé ne présentait aucune difficulté technique mais exigeait beaucoup d'efforts. Impossible de déplacer les grosses pierres de taille tombées de la muraille Nord sans l'aide des leviers ou crics apportés par Raulin. Vers onze heures, arriva Jean Folliet, le secrétaire du Syndicat des producteurs de reblochon. Il apportait du ravitaillement au-devant d'appétits fortement aiguisés par le travail. Chacun transpirait malgré le froid. La bonne humeur allait de pair avec la faim et elle perdurerait à la condition que les reblochons soient consommés sans retard. Ils le furent.

Pierre Cochet, président des Amis de Charles Dullin, un de ceux qui travaillaient avec le plus d'énergie, comme pour démentir sa fonction de conservateur spirituel, vint s'asseoir près de Raulin et lui dit :

– Aux Allinges, tu veux restaurer de l'ancien mais, comme promoteur, tu ferais peut-être mieux de monter des stations de ski, au lieu de laisser le champ libre à tes collègues français qui viennent saccager nos montagnes.

Ce ne sont pas des villes alpestres qu'ils implantent, mais des usines qui traitent du skieur comme d'autres du câble électrique.

– Ce n'est pas facile, répondit-il. Question prix de revient. Une maison traditionnelle savoyarde dont le style peut être d'ailleurs controversé, revient très cher. Le ski de descente est devenu affaire de masse, comme l'automobile. Construire une station à la fois efficace et belle, en vendre normalement les résidences, reste aussi difficile que fabriquer et vendre une Rolls-Royce. C'est de l'élitisme. La foule ne désire pas la beauté et n'a pas les moyens de se l'offrir. Pour dénominateur commun, elle choisit automatiquement la médiocrité et les promoteurs étrangers lui donnent toute satisfaction. Comment pourrais-je lutter ?

– C'est vrai ! Et il faudrait d'abord t'aider en balayant ceux qui existent, plastiquer La Plagne par exemple...

– Et aussi Cervinia ou Pila, affirma Julien Proment, le délégué du Comité de liaison Valais-Val d'Aoste-Savoie... En Aoste, les promoteurs italiens ont saccagé la conque de Breuil, pour les mêmes raisons que les Français !... Je crois qu'il ne faut pas dénoncer les Italiens ou les Français uniquement, mais toute la société de consommation. Les uns et les autres ne font que s'incliner devant ses impératifs. Le dieu Fric dévore l'environnement sans aucun souci esthétique ! Il se tient prêt à servir des intérêts à partir de la merde si elle offre une possibilité d'exploitation ! Pas de salut sur aucun plan tant que le fric reste roi. L'unité de nos trois patries ne peut se faire que dans un souci permanent de pauvreté. Alors ressuscitera la beauté des hauts lieux débarrassés de papiers gras. L'unité des pentes de neige ne sera plus déchirée par les « ficelles ». Les forêts de hauts sapins renaîtront et par

conséquent la maison savoyarde traditionnelle. Elle te coûterait presque plus rien en argent, sinon en efforts, puisqu'il suffirait aux hommes du pays de se réunir et d'aller couper du bois dans le domaine communal dont chacun posséderait une part. Raulin, nous te donnerons les moyens, c'est-à-dire l'absence de moyens pour ne pas condamner au béton ceux qui viendront aimer nos montagnes. L'élitisme dont tu parlais tout à l'heure reviendra à la portée de tout homme bien né quand l'étalon sang aura remplacé l'étalon argent. Mais, seulement, si nous savons devenir et demeurer libre. Ce n'est pas demain la veille !

– Il y a une part de rêve mais beaucoup de sagesse dans ce que tu dis !

La pose était achevée. Le travail reprit et se poursuivit jusqu'à la tombée du jour. Le froid appuyant l'humidité du lac Léman posa très vite sa cape de givre sur la colline des Allinges. Les uns et les autres se répartirent dans les voitures qui les avaient amenés, au gré des sympathies ou des antipathies provoquées par le travail en commun. Joseph Raulin amena le drapeau savoyard et les ruines des forteresses parurent se réincorporer dans leur passé d'où l'espérance des hommes les avait affranchies pendant quelques heures. Armande Gex qui habitait Saxel dont elle défendait le patois repartit seule courageusement, à vélomoteur. Leone Chabod, secrétaire du Comité des Traditions valdotaines, qui était venu travailler à la restauration des forteresses pour témoigner sur l'unité de l'ancien duché de Savoie, repartait vers Aoste par le tunnel du Mont-Blanc avec Sylvain Meynet qu'il déposerait en passant à Courmayeur. Pélissier reprit Gonthier dans sa voiture et lui demanda :

– Dimanche prochain, tu viendras à Saint-Nicolas ?

– Je ne sais pas. C'est la pleine saison à Megève. Je ne peux pas sécher mes cours chaque semaine !

Il s'était montré sombre et silencieux durant toute la journée, travaillant plus dur que les autres, comme s'il avait besoin d'une dépense physique intense pour dominer une peine profonde. Il venait en effet de recevoir le télégramme « fille du soleil ».

– Tu devrais venir, insistait Pélissier. Nous devons savoir si le patois de nos pays peut être sauvé, comme les châteaux des Allinges.

Aurelio Bondaz dirigeait un théâtre populaire d'expression savoisienne et valdotaine à Saint-Nicolas et, depuis des années, tentait d'unifier une linguistique jusqu'ici compartimentée par les vallées et les familles qui la transmettaient. Il donnait une représentation le dimanche suivant.

La camionnette qui suivait Raulin portait non seulement du matériel de construction, mais encore divers tracts que les compagnons de son entreprise distribuaient volontairement et avec enthousiasme, surtout celui qui reproduisait un étonnant arrêté de la Révolution française daté du 13 Messidor, an X, et retrouvé par l'instituteur des Rouches :

« Article I. – Il est défendu à tous étrangers d'amener sur le territoire de la République aucun noir, mulâtre ou autres gens de couleur de l'un ou de l'autre sexe.

« Article II. – Il est pareillement défendu à tout noir, mulâtre ou autres gens de couleur de l'un ou de l'autre sexe, qui ne seraient point au service, d'entrer à l'avenir sur le territoire de la République sous quelque cause que ce soit, à moins qu'ils ne soient munis d'une autorisation spéciale des magistrats des colonies d'où ils seraient partis, ou s'ils ne sont pas partis de colonies, sans l'autorisa-



tion du ministre de la Marine et des Colonies.

« Article III. – Tous les noirs ou mulâtres qui s'introduiraient après la publication du présent arrêté sur le territoire continental de la république, sans être munis d'autorisation, seront arrêtés et détenus jusqu'à leur DÉPORTATION. »

Sous le texte, les autonomistes avaient inscrit :

« En 1979, qu'est-ce que la France attend pour remettre en vigueur cet arrêté des Grands Ancêtres ? Les travailleurs natifs en chômage eux, attendent. »

Pélissier habitant Annecy et regagnant son domicile, des tracts furent insérés dans les boîtes aux lettres des mairies de Bonneville, La Roche-sur-Foron, Saint-Martin-Bellevue.

Pendant ce temps, Armande Gex poussait une pointe sur son vélomoteur en direction de Thonon, revenait vers Boège où elle donnait à domicile des cours de saxel qu'elle trouvait dans sa conviction profonde, n'était plus un patois mais une langue vivante. Quand elle trouvait un nouvel élève cette fille, naturellement assez froide, exhibait un moment passionnel, ses yeux bleus s'allumaient, ce mouvement des commissures des lèvres apparenté à celui des fauves qui la distinguait autrefois quand elle militait dans les Jeunesses communistes, renaissait brièvement. À seize ans, elle s'était prise de passion pour le statut fédéral de l'URSS puis retirée en comprenant que la Russie ne pouvait se maintenir dans un climat de liberté tel qu'on l'entendait en Occident, en raison de l'extrême diversité ethnique des peuples fédérés. Après un important voyage là-bas, elle avait compris que la mosaïque des races peuplant la Sibérie et l'Europe orientale se dissoudrait dès que le NKVD lâcherait son gros bâton. Mais le schéma restait en elle dans ses grandes lignes. Elle rêv

d'une Europe occidentale fédérée à partir des minorités ethniques et culturelles libérées par la disparition des nations historiquement fondées. Elle roulait par le grand froid sur son vélomoteur poussif, pédalant avec énergie dans les côtes sévères, s'arrêtait dans les villages, déposait dans les mairies et les églises un tract ronéotypé qui rappelait aux Savoyards :

« Le séparatisme est encouragé par la France au Québec, mais la simple autonomie culturelle ou administrative réclamée par une région de France est un crime.

« La France propose un plan de désarmement mais vend des armes pour des milliards dans le monde entier.

« La France donne un large appui à la défense de la langue française en Amérique, en Afrique, en Océanie, mais se garde bien d'apporter une aide quelconque au Val d'Aoste, à dix kilomètres de Chamonix et à son peuple qui se bat contre l'envahissement de l'italien et pour maintenir sa langue d'origine, le français, interdit par Mussolini. »

Le docteur Dupraz avait invité à dîner les principaux organisateurs de la cérémonie du 19 février. Ils arrivèrent un peu avant vingt-et-une heures dans la grande maison qu'il habitait près du port d'Annecy, toutes les tournées de propagande étant achevées. Bozon se frotta les mains et, en prenant place autour de la table, il claironna :

– Enfin, voilà une belle journée pour notre cause ! Aucun rapport avec les fêtes du mois d'août dernier !

– C'est parce qu'au lieu d'exhiber notre passé devant des étrangers en les priant de l'admirer, nous l'avons pris à bras-le-corps, en famille, arrosé de notre sueur pour le faire renaître à la manière de la pluie qui fait germer les graines, dit Cochet.

Il avala rapidement un potage qui lui restituait la chaleur perdue pendant cette longue journée d'hiver et ajouta :

– Cette manif passéiste de Courmayeur, quel désastre !

– C'est vrai, approuva Bozon, qu'est-ce que les Italiens ont pu se foutre de notre folklore !

Pélicier repoussa son assiette car toute évocation de la dernière fête anniversaire du triangle de l'amitié lui coupait l'appétit, et il murmura la tête basse :

– C'est vrai, et les Italiens avaient bien raison ! Le folklore est la honte d'une ethnie encore vivante et qui n'ose pas s'affirmer souveraine !

Cette dernière phrase parut éclater en grenade lâchée sur la table afin de pulvériser quelque chose. Le silence se rétablit et se prolongea parmi les sept convives. Pélicier venait de les subjugués. « Le folklore est la honte d'une ethnie encore vivante et qui n'ose pas s'affirmer souveraine... Le folklore est la honte... »

– Alors, quand proclamons-nous l'indépendance ? demanda Gonthier.

Pélicier sourit.

– Aucun État dominant des ethnies étrangères ne les libère au vu de leur bonne mine. L'État français pas plus que l'État romain. Le problème posé aujourd'hui s'énonce dans les mêmes termes que par le passé, c'est la libération des esclaves, même si les formes d'esclavage ne sont plus aussi répugnantes qu'autrefois et moins ressenties par la foule abruti par les médias justement calculées pour les empêcher de les ressentir. Notre libération ressemble à la restauration des Allinges qui nous coûte tant d'efforts. Nous devons y investir notre sueur et notre sang...

Le docteur Dupraz reprit la parole :

– Les nations modernes camouflent sous le voile du libéralisme la domination d'une ethnie sur une autre. C'est

le cas des États-Unis dominés par les Aryens anglo-saxons qui seront bientôt remplacés par les Sémites. Quel malheur que les hommes aient toujours confondu le droit à la différence avec l'impérialisme le plus étouffant et le plus brutal ! Si la Savoie se libère un jour de ses chaînes j'espère qu'elle ne tentera jamais de les imposer à d'autres.

Le dîner s'acheva dans un silence réfléchi puis Mme Dupraz fit passer ses invités au salon et se mit à bavarder avec Armande Gex tandis que les hommes s'enfonçaient dans les fauteuils, allumaient des cigarettes, reprenaient leur discussion et quelqu'un demanda :

– Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

– Je pense que nous devons rester dans les limites du possible. Pour l'instant il serait vain de réclamer une indépendance que la France refuse à la Bretagne ou la Corse. Mettez-vous à sa place, voyons ! Si elle libère les ethnies dès qu'elles prennent conscience d'elles-mêmes, elle cesse d'exister. Qu'est-ce qui resterait de l'Hexagone, mis à part sans doute l'Île-de-France ? Non. Cette perspective ne peut s'ouvrir qu'à l'échelle européenne, lorsque toutes les nations auront pris conscience du mensonge qu'elles représentent et du mensonge par lequel elles se justifient. L'Europe peut se réaliser sur la base des ethnies fédérées et vivre libérée de la double menace de l'argent américain et de la police russe. Le moment n'est pas encore venu. Moi je propose de réaliser une approche. Nous créons une République du Mont-Blanc par la réunion de la Savoie avec le Val d'Aoste et le Valais.

– Comme ça, dans le vague ? Dans la stratosphère ? objecta Gonthier qui ne décrochait pas facilement du réel.

– Nous en déposons les statuts sous forme d'association loi 1901. Ça nous donnera une certaine liberté de manœuvre. Puis nous réclamons à Paris la mise en place

d'une véritable régionalisation. Avant de pouvoir quitter la France, Messieurs, il faut d'abord s'échapper de la région Rhône-Alpes, ce monstrueux découpage géographique, administratif, fiscal, qui oblige les Savoyards, qu'ils soient de haute ou basse extraction à payer le métro de Lyon qu'ils n'utiliseront probablement jamais. Il s'agit de réclamer au président de la République l'ouverture d'un référendum sur l'élargissement de la notion régionaliste. Certes, il porte avec élégance le masque républicain sous lequel se camouflent « les quarante rois qui firent la France » afin de poursuivre inflexiblement leur politique traditionnelle mais, tout de même, il peut difficilement refuser une consultation populaire.

Il y eut un silence. Il renforçait celui de la nuit, maintenant avancée et que seuls troublaient le miaulement des chats vidant leurs querelles ou chantant leurs amours sur les toits, le murmure des rares automobiles roulant précautionneusement sur les chaussées enduites de brouillard givrant. La Lune pesait sur le cirque évanescent de montagnes enneigées, fermé autour du lac dont elles précisaient le périmètre de ses rives frangées de glace blême

P assant près de l'église Saint-François-de-Salles, Pierre Cochet cracha sur le terrain destiné à recevoir la première mosquée d'Annecy et qui faisait encore partie du capital immobilier de l'évêché. Comme président des Amis de Charles Dullin, c'était sa manière toute laïque d'exorciser les démons qui prétendaient effacer le souvenir du célèbre Savoyard par l'implantation de cultures étrangères. Puis il poursuivit sa route. Il allait à la préfecture déposer les statuts de la République du Mont-Blanc, association d'expression régionaliste régie par la loi de 1901. Le texte résumant les délibérations de l'assemblée constituante et les intentions des sept fondateurs disait :

« L'Association se propose d'obtenir pour la Savoie le statut de collectivité territoriale définie par la suppression de la frontière interne qui la divise de façon arbitraire en deux départements et par son détachement de la région Rhône-Alpes, invention entièrement négative comme prévu en 1973. Réclame la dotation d'un pouvoir fiscal propre entraînant la réduction des impôts de l'État. L'application du concept de propriété régionale avec

tous les transferts qui en découlent. La suppression des préfets et leur remplacement par des commissaires du gouvernement chargés du seul contrôle de l'application des lois de l'État. La reconnaissance de la langue régionale, dite patois de Saxel, avec ce qu'impliquent son emploi et son enseignement généralisé. La création d'un conseil économique, social et culturel habilité à tenir à l'écart de la région tout travailleur, artiste, écrivain, propagandiste d'une morale ou d'une religion étrangère à la tradition du pays, ainsi que leurs moyens d'expression jugés dangereux pour l'avenir de la culture et de l'économie régionales. La possibilité de concertation internationale avec les régions voisines et transfrontalières pour les problèmes économiques et culturels d'intérêt commun. La reconnaissance de la région comme circonscription de base pour l'élection du parlement européen. »

Le document portait dix signatures : docteur René Dupraz, Pierre Cochet, Joseph Raulin, Bruno Gonthier, Léon Péliissier, Julien Proment délégué du Comité de liaison Savoie-Aoste-Valais, Armande Gex, Jean-Pierre Davaz, Laurent Bozon, Régis Balmat.

Désireux de faciliter les démarches pour Cochet qu'il connaissait bien, le petit fonctionnaire de la préfecture lut attentivement les textes et, butant sur le domicile de deux des fondateurs, lui fit remarquer :

- Une association déclarée ne peut être considérée comme française que si elle comporte moins de 25 % d'étrangers parmi ses membres. Article 26, loi de 1901. Sinon elle doit au préalable solliciter une autorisation du ministre de l'intérieur. Article 22. Si deux étrangers, un Suisse et un Italien, figurent parmi les membres fondateurs de votre association, je vois qu'ils n'ont aucun pouvoir de direction. La participation d'étrangers reste en

deçà du 25 % fixé par la loi. Donc, vous n'avez pas à solliciter l'autorisation préalable du ministre et votre déclaration sera reçue directement.

Aurelio Bondaz, qui avait fondé le théâtre populaire en patois, habitait Saint-Nicolas, l'un de ces villages perchés qui peuplent le Val d'Aoste. Il était né à Saint-Pierre-d'Albigny d'une famille paysanne. Ce grand garçon blond parlait le savoyard depuis sa plus tendre enfance et, particulièrement doué pour les langues, il avait aussi étudié l'italien, l'allemand et l'anglais, passé une maîtrise de français à l'université pendant un long exil à Paris dont il parlait avec amertume. Sa carrière traduisait un choix politique très abrupt. Au lieu de mettre ses connaissances au service de la France, dans les conditions de confort et de sécurité habituelles, il les mettait au service de la région autonome valdotaine en y important la langue française, faute de pouvoir exporter officiellement ce que les beaux esprits appelaient le patois. Chose curieuse, il n'avait rencontré que très rarement Armande Gex engagée cependant dans le même prosélytisme que le sien. Tout changeait depuis qu'elle participait aux répétitions du théâtre populaire en patois. Ce matin-là, il l'attendait à la gare des bus SAVDA en Aoste. Avec une curiosité que son bon sens jugeait inopportune mais que son subconscient tenait pour précieuse, il se demandait si Armande avait ou non perdu ce caractère un peu hommasse qui la classait plus explicitement camarade de jeu que maîtresse possible. Elle descendit de l'autocar dans son style habituel, ouvrant largement le double compas de ses bras et jambes et se dirigea vers lui. Ils s'embrassèrent de manière retentissante sur les deux joues, copain-copain, dans la nouvelle tradition, sans que leurs bouches soient contraintes de changer de niveau. Ils étaient aussi grands,

relativement aussi costauds l'un que l'autre, portaient le même casque de cheveux blonds, exhibaient des yeux également bleus, comme si un étroit cousinage les liait l'un à l'autre, alors qu'elle était née à l'extrême Nord et lui à l'extrême Sud de la Savoie. Ils étaient du même âge mais elle paraissait plus jeune que lui grâce au rose éclatant de ses bonnes grosses joues paysannes qui restait contemporain de l'enfance et que lui avait perdu au cours des nuits passées en vase clos pendant ses études.

Portant son sac de dos et lui son attaché-case, ils filèrent à grandes enjambées vers le Comité des Traditions valdotaines où Leone Chabod les attendait pour les conduire en voiture jusqu'à Saint-Nicolas.

— Ça y est ! leur cria-t-il, le président a cassé le morceau ! Le président du Conseil de la Vallée venait en effet d'adresser à Rome un mémoire sur l'ensemble des revendications valdotaines, les mêmes que celles des Savoyards quant au fond mais sous une forme plus abrupte. Il sommait l'Italie de se mettre en règle avec le passé, c'est-à-dire d'exécuter les engagements pris dans le statut d'autonomie promulgué en 1946, donc de transmettre la souveraineté fiscale au pays, d'appliquer intégralement les dispositions prévues par la zone franche et, pour l'avenir, réclamait purement et simplement l'abrogation de tous les articles limitant sa souveraineté, c'est-à-dire la liberté de créer une police locale, un corps de douaniers contrôlant les frontières, le retrait de l'armée italienne et des deux contrôleurs nommés par Rome qui se tenaient à ses côtés avec pleins pouvoirs pour annuler ses décisions si elles portaient ombrage, non pas à la patrie valdotaine, mais à la nation italienne ; présence qui donnait au statut d'autonomie la valeur d'un chiffon de papier.

— Tu comprends, disait Chabod en roulant dangereuse-

ment dans la meilleure tradition italienne adoptée par une partie des Valdotains, tu comprends que le statut d'autonomie tel qu'il est ne permet pas d'établir un barrage devant le flot d'étrangers qui est en train de submerger notre patrie !

– Nous avons le même problème en Savoie. L'invasion pacifique de la France par les Sémites, les Noirs, les Vietnamiens, les Portugais, les Espagnols, déborde sur nous dans toutes les vallées industrialisées avides de main-d'œuvre.

– Chez nous, ce ne sont pas les Africains ou les Arabes, mais les misérables venant du Mezzogiorno. En Sicile, dans les Pouilles, la Calabre, la région de Naples la terre pauvre, et rendue encore plus pauvre par la fainéantise des gens, ne donne pas grand-chose. Le pays d'Aoste où l'économie marche encore normalement apparaît comme une terre promise. Ils y viennent librement. L'autorité régionale n'a pas les moyens de leur interdire de s'implanter chez nous. Le plus rigolo, c'est que presque tous leurs enfants se déclarent immédiatement plus valdotains que nous ! Ils veulent même apprendre le patois, Armande. Ça devrait te faire plaisir, non ?

La fille haussa les épaules avec sa puissance habituelle. On aurait dit une cariatide freinant la chute d'une corniche !

– Ça me fera plaisir si je réussis. Tout le monde prétend qu'il est impossible d'apprendre le patois à partir d'un enseignement extérieur, mais qu'on le parle d'une manière fonctionnelle en suçant le lait d'une mère patoisante. Moi je veux prouver le contraire !

– Tu m'agaces un peu avec ton impérialisme du saxel ! Pourquoi le saxel ? Il existe bien d'autres patois savoisiens !

– Parce que j'en ferai la langue officielle de la République du Mont-Blanc !

– En France, les petits cons diraient que tu fais du racisme, et que les Valdotains en font aussi !

– Ce sont les gens du Mezzogiorno qui en font, en se prétendant plus valdotains que nous. Nous essayons seulement de nous défendre. Nous ne voulons pas disparaître et exigeons de l'Italie le droit de nous barricader chez nous, sans plus.

– La République du Mont-Blanc s'enfermera chez elle, se défendra contre le racisme des autres tout en nouant les meilleures relations avec eux. Aucune patrie ne peut vivre dans une indépendance absolue, mais on peut bavarder avec les cambrioleurs en gardant le doigt posé sur la détente de son fusil, murmura Chabod.

Ils arrivaient à Saint-Nicolas. Saint-Nicolas fait partie de la vallée centrale mais ne relève pas exclusivement de son esthétique. C'est un point magique de l'espace valdotaïn. Le lieu où souffle l'esprit de la montagne, bien que la haute montagne se tienne assez loin de lui. Rien de très remarquable cependant. Pas de folles aiguilles. Pas de glaciers à mâchoires blanches. Pas de vénérables forteresses, comme à Bard. Pas la moindre ruine romaine... une prairie. Une forêt. Un bourg comme les autres. Mais, sur l'extrême bord d'une falaise, en équilibre entre le ciel et le gouffre où bouillonne la Doire, cinq cents mètres plus bas, une église blanche, un cimetière où l'herbe mange les tombeaux. Derrière l'église quelques maisons. C'est tout. Mais il y a dans ce paysage et cet habitat, entièrement tournés vers le ciel, un détachement des choses de ce monde et, contradictoirement, un amour pour les choses de ce monde qui subjugue.

Ici, éclatent les contradictions internes et fondamen-

tales du catholicisme qui a posé sur ce rocher son église venant des religions du désert et poursuivi sa route à pied dans les bois, à travers les religions païennes de la forêt et des montagnes qui ont autorisé son implantation et lui ont permis de perdurer. Il est possible de rassembler là les anneaux épars de la chaîne magique. Les Romains durent y vénérer Jupiter, les druides y brandir leur faucille d'or, les premiers hommes y célébrer leurs rites solaires, prosternés ou levant le coude devant un feu du solstice d'été. Dernier venu comme étranger, Christ y a planté sa croix en respectant ce qui serait éternel sans les hommes : la beauté !

Ils entrèrent chez Aurelio Bondaz qui, deux ans plus tôt, avait loué une petite maison dans le bourg. Il déboucha une bouteille de petit rouge, vin récolté dans la basse vallée entre Pont-Saint-Martin et Verrès, Chabod leva son verre en chantant en patois de Cogne :

« Ci qui vein bere din l'oberdze Seussan maque bér' un tzanin Mei leur concheinse l'é si lerdze Que vaulon bére sensa fin. »³

Il rit en reposant son verre et Bondaz dit :

– Ce n'est pas un Médoc 1975 mais un bon petit vin de pays. Il le restera si le flot des mercantis qui fonce sur la Savoie ne se précipite pas aussi sur le Val d'Aoste. Ils transformeraient votre petit rouge en piquette comme ils essayent chez nous de fabriquer le reblochon avec du plâtre.

– Nous voulons défendre tout ce que produit notre terre, affirma Chabod.

– C'est du racisme ! ironisa Armande.

³. « Ceux qui vont boire à l'auberge / Devraient se contenter d'un petit coup / Mais dans leur coupable manie / Ils ne savent pas s'arrêter. »

Jusqu'au début de l'après-midi, tous les trois résolurent les problèmes posés par la prochaine représentation du théâtre populaire en patois. Ils devaient surtout pourchasser les expressions trop liées au particularisme d'une vallée pour être facilement comprises dans les autres. La fille et les deux garçons réunis à Saint-Nicolas ne savaient pas encore qu'en défendant le patois ils revendiquaient leur droit à la différence et luttaient par conséquent contre Babel. Ce n'étaient pas des philosophes mais des fils de paysans encore solidement plantés dans leur terre.

Une fois le travail terminé, Chabod repartit seul pour Aoste. Armande et Aurelio prirent le thé et sortirent du village pour une promenade en montagne. Le soleil s'était réfugié derrière le mont Blanc. Un rideau de feu protégeait sa fuite. Des centaines de petits nuages blancs inquiétaient le ciel évoquant en avant de lui une flotte de grands voiliers en calminés. L'air épais distillait une inextinguible douceur. Les clarines des vaches, rassemblées plus haut sur les alpages, rappelaient quelques notes de la *Symphonie pastorale*. Armande et Aurelio furent tout de suite proclamés rois du monde par la solitude qui, pour l'instant, n'avait personne d'autre à choisir. Ils marchaient lentement, maîtres du temps puisqu'on ne les attendait nulle part, maîtres de l'espace puisqu'ils allaient n'importe où. Une telle situation modifiait totalement le comportement de la fille. Au lieu d'enfiler des bottes de sept lieues, ses pieds chaussaient des pantoufles de vair. Ses bras ne menaçaient plus personne. Ses épaules n'affrontaient plus de fardeaux pour cariatides, mais paraissaient tout juste assez puissantes pour supporter, sa propre faiblesse de femme. Alanguie, elle s'appuyait plus que de raison sur le bras que son compagnon lui offrait, attitude bien insolite pour une marche en montagne. De

temps à autre, elle tournait vers lui son visage rond, ses bonnes grosses joues rouges, et ses grands yeux bleus le contemplaient. L'un et l'autre n'avaient jamais flirté au cours de leurs brèves rencontres. Jamais le professeur bénévole de saxel n'avait imaginé que ses puissances d'amour, depuis toujours bien dissimulées, déborderaient un jour vers le fondateur du théâtre populaire, beau gars certes, mais pas spécialement rayonnant et dont elle critiquait sévèrement les choix qui s'opposaient aux siens dans le travail de sélection qu'il fallait accomplir en matière de linguistique régionale. D'ailleurs ce qui la poussait vers lui n'entraînait pas dans l'éthique amoureuse définie par les siècles dits civilisés. Lamartine n'aurait pu la cadrer en compagnie d'Aurelio « sur la plage sonore où la mer de Sorrente déroule ses flots bleus au pied de l'oranger », pas plus que dans la montagne de Saint-Nicolas. Elle ne s'analysait pas mais elle était tout instinct et presciences.

Ils entrèrent dans la forêt sur les sentiers du paganisme éternel. Ils avançaient plus lentement. Il avait passé son bras autour de son buste et sa main prenait possession d'un sein volumineux et ferme. Elle jetait des coups d'œil pénétrants autour d'elle pour vérifier l'intégralité de la solitude qui s'épaississait en même temps que les profondeurs bleues du crépuscule. Ils firent encore quelques pas, puis s'allongèrent au pied d'un mélèze et elle se donna à son compagnon, sans aucun complexe, avec la pudeur suprême de certaines bêtes dont on ne surprend jamais l'accouplement ou des petites vachères du Tyrol qui deviennent toujours les maîtresses des responsables du troupeau durant la saison de l'alpage, très haut, dans les chalets réfugiés entre la terre et le ciel.

Le Valais devait exprimer par des moyens différents de ceux qu'employaient Val d'Aoste et Savoie, sa nostalgie des libertés perdues. Jean-Pierre Davaz, le professeur de Martigny, publia une série d'articles dans la *Feuille d'avis* de Genève, la *Suisse romande* et *La liberté* de Lausanne. Il y rappelait le particularisme du Valais, déjà formellement exprimé et admis par la Confédération helvétique, formulait ses doléances quant à la politique agricole néfaste pratiquée contre ses cantons, le libéralisme excessif permettant l'activité des grands escrocs internationaux en train de dépouiller les citoyens suisses, l'afflux des euro-dollars poussant les émirs du golfe Persique à racheter les résidences de la grande bourgeoisie locale en déconfiture, d'investir dans l'industrie, opérant ainsi un véritable transfert de propriété.

Les Valaisans désiraient rester maîtres chez eux. Les mesures prises récemment contre le déferlement de la main-d'œuvre étrangère ne suffisaient pas. Il s'agissait d'organiser un nouveau référendum Schwartzbach qui, cette fois, dans les cantons du Valais, serait positif. Pour remplacer les bras ainsi perdus il fallait appeler les citoyens à prendre leur part des charges publiques, participer à toutes les corvées d'évacuation des déchets, entretien des routes, construction des autoroutes, ce qui serait accepté par tous, le civisme des Suisses restant notoirement le plus élevé d'Europe.

Il y rappelait avec compétence les fluctuations politiques subies par les anciens territoires du duché de Savoie, la situation particulière de Genève bénéficiant du travail savoyard (vingt-cinq mille frontaliers) alors que la Savoie supportait seule les charges sociales de cette population employée ailleurs que chez elle. Il était évident que si la nouvelle Europe en gestation reconnaissait une

République du Mont-Blanc qui se fédérerait avec les autres patries, le Valais devait automatiquement en faire partie.

En attendant, il s'agissait de trouver une formule pour qu'une semblable intégration s'accomplisse sur un plan culturel et social. Il était évident qu'aucun Valaisan ne désirait quitter la Confédération, abandonner un niveau de vie privilégié en échange d'un avenir absolument incertain. Il fallait leur donner satisfaction sur une sorte de plan sentimental. Qui trouverait la forme juridique capable de maintenir dans les faits la frontière entre la France et la Suisse tout en la supprimant culturellement entre le Valais et la Savoie ?

– C'est vouloir résoudre la quadrature du cercle, dit Pélissier en lisant le dernier article de Jean-Pierre Davaz ! Les propositions faites par la Savoie sont bien plus réalistes et elles ont peut-être quelque chance d'aboutir.

Quelques jours plus tard, par un lumineux après-midi, il recevait la visite d'un inspecteur des Renseignements Généraux. Il était plus de 16 heures. Il l'accueillit dans son école vide. Ce fonctionnaire discret, correct, en apparence bienveillant, venait lui demander des comptes. Quelques semaines plus tôt, Pélissier avait en effet adressé au président de la République un mémoire rédigé sur le ton courtois du placet de l'Ancien Régime, dans lequel il reprenait en les amplifiant les thèmes inclus dans la déclaration d'association « République du Mont-Blanc ». Il y postulait de manière précise l'indépendance de la Savoie. L'inspecteur l'accusa de racisme. Pélissier brandit sous ses yeux le fac-similé de l'affiche électorale placardée sur les murs des villes et villages savoyards en 1860 :

« Vous êtes appelés dans vos Comices pour décider si VOUS VOULEZ ÊTRE ANNEXÉS A LA FRANCE à la France, la première nation dans les arts, dans l'industrie,

dans le commerce, dans la guerre, à la France, la nation chérie de Dieu !

« Qui de vous pourrait ne pas répondre OUI ! »

Pélissier ajouta qu'elle s'appuyait bien sur des évidences au milieu du dix-neuvième siècle, toutes devenues caduques en 1979, la France n'étant plus la première dans les arts, l'industrie, le commerce, la guerre et pas le moins du monde chérie d'un dieu qu'elle avait renié.

L'inspecteur évoqua la Cour de Sûreté de l'État, et cita les peines récemment prononcées contre les Bretons et les Corses qui trahissaient la « mère-patrie ». Pélissier haussa les épaules en répliquant que la seule mère-patrie de la Savoie ne pouvait être que le vieux duché, le royaume de Bourgogne ou les Burgondes. À la menace voilée, il opposa celle que le F.L.N. fit peser sur la France unie de Dunkerque à Tamanrasset dont il triompha faute par elle d'avoir avalisé dans la paix une autonomie qui s'imposait. L'inspecteur se retira sans aménité.

Trois mois plus tard, le docteur Dupraz téléphonait à Joseph Raulin pour lui donner des nouvelles de l'association. La République du Mont-Blanc prenait de l'altitude. Les Valdotains adhéraient de façon massive. On pouvait déjà considérer que, dans les zones rurales, un homme sur trois avait payé sa cotisation, en dépit des obstacles dressés par l'Italie devant l'exportation des capitaux. Mais l'argent circulait quand même, car il s'agissait de petites sommes que Julien Proment, délégué du Comité de liaison Savoie-Aoste-Valais transférait sans prendre de risques. La Savoie, elle, suivait plus lentement. Mais la République du Mont-Blanc comportait déjà douze mille citoyens ! Raulin en reçut la nouvelle avec satisfaction, puis se retrouva accablé de ses soucis. Depuis quelques semaines, la préfecture refusait systématiquement

les demandes de permis de construire qu'il déposait.

Dans un bureau voisin du sien, le président du Syndicat des producteurs de Reblochon, Jean Folliet suivait un chemin semblable au sien. Il avait essayé d'aider par tous les moyens la Coopérative des producteurs de reblochons fermiers, née en janvier 1971 et fixée depuis 1977 à l'entrée de Thones avec sept caves pouvant affiner trente-cinq tonnes de fromage. Depuis, Jean Folliet se battait avec les bureaux parisiens pour que le reblochon obtienne le même régime que celui de l'appellation contrôlée pour les vins. Il rencontrait d'innombrables difficultés créées par les juristes mais tout venait de se résoudre brutalement, quelques semaines après la déclaration République du Mont-Blanc, par un refus d'incorporer le fromage dans le système des appellations contrôlées.

Le régime de défense passive pratiqué par l'administration contre Raulin et Folliet se transformait en offensives tracassières contre l'hôtel des Praz appartenant à la famille de Laurent Bozon et géré par lui. Chaque semaine, un soi-disant technicien, mandaté par la préfecture, venait vérifier si l'état des lieux permettait l'application des consignes pour la lutte contre l'incendie ou sa prévention, prévue par la loi. L'affichage n'en fut pas d'abord jugé suffisant et Bozon contraint de faire imprimer en lettres capitales des panneaux plus grands et plus nombreux. Puis, le périmètre de protection contre les décharges électriques autour des lavabos et baignoires fut minutieusement vérifié. Chaque semaine le technicien y découvrait de nouvelles lacunes. Trois fois, il fallut refaire les prises de terre puis tout changer, un électricien de Chambéry ayant, paraît-il, découvert une nouvelle technique plus efficace et naturellement beaucoup plus chère que l'ancienne. Bozon s'inclina et les travaux commen-

cèrent dans le plus bref délai. Ensuite, l'escalier menant aux étages supérieurs fut déclaré trop étroit et ses marches trop glissantes. Il s'agissait de tout refaire. Bozon objecta que les alpinistes logeant chez lui montaient ou descendaient sans problèmes des couloirs de montagne beaucoup plus étroits et glissants. On lui demanda s'il était disposé à refuser l'entrée de son hôtel à de vieilles dames impotentes, ce qui serait naturellement une forme nouvelle et perfectionnée de racisme. Bozon hôtelier ne pouvait se déclarer raciste contre les vieilles dames impotentes, et il convoqua son entrepreneur.

L'automne s'avancait sur la pointe des pieds. Laurent Bozon faisait ses comptes et s'apercevait que la saison estivale s'achevait sur un bilan déficitaire. Bruno Gonthier vint le visiter un matin. S'asseyant devant le bar il dit :

- Vivement la neige !

- Pourquoi ? Tu es pressé de te mouiller les pieds dans la première neige ?

- Non, j'attends les clients du ski. J'ai besoin de fric !

- Du fric ? Mais tu en as et tu ne peux pas mener de front l'école de ski et le télé ?

Il haussa les épaules.

- Bah ! Je ne suis plus au télé. Ils m'ont foutu à la porte.

- Comment ? Pourquoi ?

- Trouvaient que je leur coûtai trop cher ! Comme conducteur de cabine, ils ont pris un Turc.

- Un Turc ? Pas possible ! Le télé de l'Aiguille est un transport public. Ils doivent placer des Français aux postes de sécurité !

Il y eut un long silence, et Bruno reprit :

- La sécurité ? Peuh ! Et les dérogations, qu'est-ce que tu en fais ?

Gonthier buvait lentement son café et, par les fenêtres

encore ouvertes Laurent Bozon contemplait les pentes de la montagne drapées dans la robe flamboyante des mélèzes. Mais elle n'arrivait pas à éclairer la perspective sombre qui venait de s'ouvrir en lui. Il demanda :

- Et Élyse, t'as des nouvelles ?

Bruno haussa les épaules.

- Rien reçu depuis le télégramme. Elle a dû épouser le Noir. Je pourrais bien le savoir en allant chez ses parents, mais je n'irai pas. J'ai tourné la page !

- Alors, t'es au chômage ?

- Oui, jusqu'à la fin novembre.

Une sorte de colère sacrée le souleva. Il donna du poing sur le comptoir et gronda :

- Un Africain me pique ma fiancée ! Un Turc mon boulot ! Ça peut pas durer !

Lorsque Armande regagna Saint-Nicolas, après une semaine de déplacements pour donner ses leçons à travers la Savoie, elle se pendit au cou de son amant et ne bougea plus, prisonnière des bras vigoureux refermés sur elle, toute sa faiblesse enfin retrouvée.

- La neige arrive, dit-il en desserrant son étreinte.

- C'est curieux, murmura la fille en se retirant, depuis que notre association rallie du monde des deux côtés de la frontière, ses fondateurs connaissent des tas d'ennuis. Gonthier vient d'être flanqué à la porte du télé de l'aiguille, la douane italienne fouille Proment chaque fois qu'il passe l'un des tunnels et il ne peut plus emporter cent livres au-delà de la somme autorisée, l'administration refuse tous les permis de construire demandés par Raulin et oblige Bozon à dépenser inutilement un tas de fric dans son hôtel.

- Et moi je te signale que Maquignaz vient d'être convoqué par son évêque !

– Notre président est obligé de se disculper régulièrement devant le Conseil de l'Ordre. Chaque fois qu'il se trouve chez un malade et qu'il reste longtemps près de lui parce que le cas est grave, un inconnu téléphone à son cabinet pour demander son intervention à propos d'un accident. Comme il ne peut pas venir, le type porte plainte auprès du Conseil de l'Ordre pour non-assistance à personne en danger. C'est une sorte de conspiration, car si le Conseil convoque bien Dupraz, jamais il ne lui dévoile l'identité du plaignant. Ça finira mal !

– Et toi, pas d'ennuis ?

– Non, et toi ?

– Non plus.

– Mais c'est le coup dur pour Pélissier. Au début il semblait bénéficier de la bienveillance de son administration. Un beau matin, il a reçu un avancement superbe : nommé à Paris comme directeur d'école ! Mais ça ne pouvait pas marcher, car nous savons qu'il s'est juré de ne jamais quitter la Savoie. Il a refusé le poste et aussitôt la direction de l'enseignement l'a mis en congé sans solde. Que va-t-il devenir ?

Quelques jours plus tard Armande Gex regagnait Saxel. La première lettre qu'elle ouvrait provenait de l'Académie. On la convoquait pour « demande de renseignements ». Elle se présenta, et un fonctionnaire de grade élevé la reçut courtoisement. Il lui demanda :

– Mademoiselle, possédez-vous des diplômes ?

– Mon bac, comme tout le monde !

Il parut froissé par le caractère désinvolte de la réponse.

– Je ne parle pas des diplômes que « tout le monde » possède, ou ne possède pas. Je parle de ceux qui donnent le droit d'enseigner : l'agrégation, le CAPES, la maîtrise... par exemple.

Avec une certaine insolence, Armande demanda :

- La France délivre-t-elle des diplômes permettant d'enseigner le saxel ?

- Non, bien sûr, car le saxel n'est pas une langue mais un patois encore parlé de nos jours par quelques vieux paysans. Nous savons que vous donnez ces leçons de patois à domicile et, sans doute, à titre bénévole, ce qui est votre droit. La France ne dresse aucun obstacle devant le développement des cultures, quelles qu'elles soient !

- Mon activité n'est pas fatalement bénévole, comme vous le supposez. Je ne demande rien aux pauvres gens et prends très cher quand ce sont de riches snobinards qui veulent apprendre le saxel. Ils sont d'ailleurs très rares.

- Donc, vous exercez le métier de professeur ?

- Bien sûr, et c'est mon unique gagne-pain.

- Et, sans diplômes ?

- La langue que j'enseigne est reconnue par la terre dans laquelle elle est née, mais non par la nation qui l'a annexée !

- Je vous laisse le choix des mots et prends acte, dit-il avec une pointe d'ironie. Vous exercez une profession libérale, donc vous cotisez à l'URSSAF ?

- L'URSSAF ? Connais pas !

- Elle se fera connaître, rassurez-vous. Vous devrez payer l'arriéré des cotisations, mais ce problème ne concerne pas l'Académie. Celle-ci note avec bienveillance l'existence d'un sympathique et courageux professeur qui croit enseigner une langue, qui prend les risques de ce qui est, en fait, un apostolat. Nous ne savons pas si ce professeur se trouve en position tout à fait légale, mais nous aurions la loyauté de le prévenir à temps s'il ne l'était pas. Voyez tout de même l'URSSAF pour vous arranger avec sa caisse.

– Je sais, dit-elle en se retirant que la France sucera, sous forme d'impôt, jusqu'à la dernière goutte du sang qui coule dans les veines des pauvres gens dits Français.

L'atmosphère se faisait de plus en plus irrespirable autour des animateurs de la République du Mont-Blanc. Ils subissaient maints préjugés sans discerner clairement le lieu ou les raisons de leur origine car ils ne savaient pas que la France restait fort subtile et se défendait avec les armes dont elle disposait. Puis, tout se simplifia brusquement le jour où le préfet de la Haute-Savoie convoqua le docteur René Dupraz, président de l'association. Il le reçut avec les nouveaux égards dus aux cambrioleurs et lui dit :

– Docteur, mes services ont étudié la situation de l'association sans but lucratif dont vous avez déposé les statuts pour en obtenir la reconnaissance par l'État. La loi ne peut vous tenir pour responsable, mais votre République du Mont-Blanc, en raison même de son succès, est devenue une association étrangère fonctionnant sans autorisation du ministre de l'Intérieur, exigée par l'article 22 de la loi de 1901. Comment est-elle entrée ainsi dans l'illégalité ? Parmi ses adhérents, elle compte aujourd'hui 9472 Italiens, 2225 Suisses et 7600 Français. Je vous lis l'article 26 de la loi :

« Sont réputées associations étrangères, quelle que soit la forme sous laquelle ils peuvent éventuellement se dissimuler, les groupements présentant les caractéristiques d'une association qui ont leur siège à l'étranger ou qui, ayant leur siège en France, sont dirigés par des étrangers, ou bien ont soit des administrateurs étrangers, soit un quart au moins de membres étrangers »... Votre République du Mont-Blanc n'est pas dirigée par des étrangers puisque son comité de direction en compte seulement

deux, mais elle a regroupé 11 697 Italiens et Suisses contre 7600 Français. C'est donc indiscutablement une association étrangère qui n'a pas reçu l'autorisation du ministre de l'Intérieur et sera, par conséquent, dissoute par lui dans un avenir prochain en vertu de l'article 30 de la loi de 1901...

« Vous pourriez engager un recours contre une telle décision, mais selon arrêté du Conseil d'État en date du 22 avril 1955, si l'interdit est inspiré par un motif de sécurité publique, donc de haute police, les tribunaux se déclarent incompétents...

« Pour le cas où vous seriez tenté de reconstituer l'association dissoute, je vous lis l'article 32 :

« Emprisonnement d'un à cinq ans et amende de 66 à 10 800 francs pour ceux qui, à un titre quelconque, assument ou continuent d'assumer l'administration d'associations étrangères ou d'établissements fonctionnant sans autorisation... Emprisonnement de 6 mois à 3 ans et amende de 60 à 5400 francs pour ceux qui participent au fonctionnement de ces associations ou de leurs établissements »...

– J'espère qu'il s'agit là de francs nouveaux, et non de centimes, dit le docteur en souriant.

Le préfet se leva, tendit une main que Dupraz ne saisit pas en demandant :

– Monsieur le Préfet, pouvez-vous me dire la différence existant entre une dictature et une démocratie à la française ?

Le préfet eut envie de répondre : aucune ! en obéissant au mouvement de sincérité qui le soulevait, mais il se contint, resta immobile, bien droit, un peu rigide derrière son bureau pendant que le médecin se retirait. D'un pas rapide Dupraz regagna son cabinet. Il marchait légè-



SAINTE-LOUP

rement et un enthousiasme nouveau le soulevait, car il venait de se rendre compte qu'il avançait désormais sur les chemins de la clandestinité.

6

Devenue terrain de chasse idéal pour les sociétés multinationales, la France prenait la tête du développement économique en Europe. Rachetées par des entreprises puissantes et dynamiques, les anciennes usines de la Maurienne ou Tarentaise tendaient à occuper tout l'espace disponible dans les vallées. Mais l'automation progressait moins vite que les exigences en main-d'œuvre faiblement qualifiée. Le libéralisme en plein développement rendait la liberté aux prix et salaires. Les Français de souche cherchaient de plus en plus à se proclamer cadres, cadres supérieurs autant que possible, exigeant des salaires élevés grâce aux syndicats devenus simples groupes de pression, et abandonnaient les postes de travail mal payés aux étrangers n'exigeant pas la possession d'une automobile ou d'une résidence secondaire. La France brillait comme un phare au fond de la nuit pour les peuples mal dotés par la nature. L'homme blanc avait essayé de nier la partialité du destin au lendemain de la seconde grande guerre en définissant des « sous-développés » et prétendant les placer « en voie de développement » obtenant le contraire de ce qu'ils procla-

maient, c'est-à-dire la ruine des traditions sur lesquelles ils subsistaient tant bien que mal, les remplaçant par l'importation d'une morale et de techniques que leur biologie sociale ne pouvait pas assimiler avec, pour résultat positif, la multiplication des guerres tribales, la hantise du chômage et l'extension du paupérisme. Pour les masses musulmanes d'Agadès au golfe Persique et la négritude africaine, la morale et les méthodes nouvelles exportées par les puissances coloniales déchues restaient lettre morte et se fondaient dans un rêve. C'était le « vivre comme Dieu en France » de l'écrivain allemand Frédéric Sieburg, simplement traduit en arabe. À la limite, on pouvait extrapoler : « vivre comme Dieu aux dépens de la France ».

La nouvelle mosquée se dressait maintenant rue des Alpains, à côté de l'école Saint-Joseph, derrière l'église des Fins. Aucun minaret ne dominait encore les perspectives banales de l'avenue de Genève mais les plans en existaient et le développement de la communauté musulmane d'Annecy exigerait bientôt la présence d'un muezzin au-dessus de la ville, pour annoncer le lever et le coucher du soleil. Le bâtiment restait encore humble avec ses murs de béton percés de fenêtres mauresques mais il témoignait malgré tout de la force vitale de la religion musulmane. Comme l'église médiévale, ce n'était pas seulement une maison pour le Seigneur et son prophète mais la maison commune du peuple. Mahomet assurait l'unité entre travailleurs sémites de toutes origines et Noirs musulmans qui venaient passer leurs journées de loisir dans la mosquée, non pas seulement pour prier mais pour exister socialement par l'étude, la lecture, la discussion, les querelles, les leçons aux enfants, le chant, comme dans toutes les communautés musulmanes du monde. Mais, déjà, les

pionniers du commerce et du vol se mêlaient aux travailleurs, dressant les plans les plus variés afin de s'insérer sans douleur dans la société savoisienne. Ils savaient que, depuis Ibn Saïd, le vol se voyait durement sanctionné en pays arabe : poignet droit coupé au cimenterre la première fois, poignet gauche en cas de récidive. Vivre illégalement en Savoie apparaissait beaucoup moins redoutable.

Quand Bruno Gonthier et Jean Folliet entrèrent dans l'église des Fins, ils furent surpris par le changement d'atmosphère régnant sous ses voûtes. Au lieu des quelques minutes de fraîcheur et de silence qu'ils attendaient, ils perçurent un bourdonnement de voix, faible mais continu, d'où émergeait de temps à autre le mot rauque d'une langue étrangère, arabe probablement. Accroupis sur les dalles du transept, une cinquantaine d'hommes discutaient. Ils apparaissaient propres, rasés, correctement vêtus. C'étaient des musulmans que l'usine de roulements à billes d'Annecy libérait par une journée de chômage technique, et qui discutaient de leurs petites affaires.

– Le curé les autorise à se réunir dans l'église ? demanda Gonthier.

– Il faut croire, répliqua Folliet.

– Et la mosquée ? Ça sert à qui ?

– Il n'y a presque jamais de place. Et l'œcuménisme est en marche ! L'église leur a déjà donné un terrain pour construire leur baraque. Alors ? C'est la loi des vases communicants, le trop-plein de la mosquée déborde dans l'église catholique !

– On aura tout vu ! conclut Gonthier.

Ils restèrent quelques minutes puis sortirent et reprirent leur marche vers le lac, car le docteur Dupraz convoquait chez lui les anciens dirigeants de l'ex-République du

Mont-Blanc. Ils progressaient rapidement et Gonthier traduisait sa mauvaise humeur par un balancement exagéré des bras. Une sorte de douleur évanescence venait de le traverser pendant son rapide passage dans l'église des Fins. La présence arabe débordant de la mosquée surpeuplée le frustrait de quelque chose dont il n'avait jamais jusqu'ici songé à revendiquer la possession. Il n'était pas catholique. Il ne témoignait envers l'Église que le respect de pure forme indifféremment accordé par lui à toutes les religions de la terre. Mais il venait de découvrir la différence énorme existant entre la spéculation intellectuelle et la présence physique d'une humanité étrangère à lui par la race, le langage, les traditions. Il commençait aussi à se demander avec inquiétude si cette présence étrangère dans l'église catholique n'était pas hautement justifiée par la désaffection des Savoyards pour leur propre religion. Il connaissait la formule : la nature a horreur du vide. Un paysan savoyard laissant son champ en friche a-t-il le droit de s'opposer à un Arabe venant y semer du blé ou même du millet ?... Ce n'était pas évident, bien au contraire !

Quand le docteur Dupraz ouvrit la séance, Gonthier avait retrouvé sa paix intérieure en se disant que la possession de la terre représentait en soi la seule religion tangible de l'homme, transcendant à la fois son passé et son avenir. Il ne pouvait donc exister d'autre religion que païenne, le royaume des cieux ayant été imaginé par des nomades précisément privés de terres, comme le peuple conduit par le Juif errant. Bruno venait de comprendre parfaitement ce qu'il pressentait depuis toujours. Il était de religion païenne si on l'obligeait à se définir. Le premier devoir d'un autonomiste savoisien, c'était de cultiver sa terre et de la défendre si un peuple étranger

cherchait à se l'approprier. Lui qui avait toujours considéré les hommes de couleur avec bienveillance, parce qu'il les savait obligés de travailler comme lui au service de maîtres étrangers se sentait maintenant soulevé par une méfiance profonde depuis qu'il les avait vus prendre possession du transept de l'église des Fins, c'est-à-dire d'une portion de terre savoisiennne sous couvert de religion. Désormais, les intellectuels déréalisants pourraient bien dénoncer un certain racisme, il n'adhérerait plus. Eux ne savaient pas qu'un Africain venait de lui prendre sa fiancée, un Turc son emploi au téléphérique de l'Aiguille, les Arabes une église de ses ancêtres savoyards. Ces dépossessiones vitales rendaient dérisoires leurs écrits ou discours. Il se sentait un nouvel homme lorsque le docteur Dupraz ouvrit la séance.

– Le ministre de l'Intérieur vient de me signifier, dit-il, la dissolution de notre association. J'ai épuisé tous les recours. J'ai même porté l'affaire devant le Conseil d'État sans succès, comme prévu. Il reste maintenant deux solutions : ou bien oublier que nous ne sommes Français que depuis 1860 et nous n'avons aucun motif de nous réjouir de l'être devenus. Dans ce cas, nous classons la République du Mont-Blanc parmi les royaumes de rêve. Je pourrais même écrire un livre, comme tout Français doté du certificat d'études, pour expliquer les buts de cette association de malfaiteurs que nous avons fondée. Je serais sans doute privé de mes droits d'auteur en vertu de la loi nouvelle, ce qui me laisserait indifférent puisque je les aurais versés à des peuples plus sous-développés que le nôtre, ce qui m'aurait valu les bénédictions de la conscience universelle et un superbe débat télévisé. Ou bien nous poursuivons notre activité dans le cadre d'une République du Mont-Blanc devenue clandestine pour la

loi de 1901, mais bien plus vivante dans les faits. Nous allons voter à main levée. Pour l'abandon du projet ?

Pas une main ne broncha. Les visages restaient fermés.

– Qui se prononce pour que vive la République du Mont-Blanc ?

Tous les bras jaillirent des épaules.

– S'il vous plaît, un peu moins d'énergie ! Je serais tenté de vous prendre pour des fascistes !

– Ou des Romains ! risqua Léon Pélissier en riant.

L'unanimité de la décision ramenait la bonne humeur dans le salon. Chabod et Folliet allumèrent des cigarettes. Julien Proment sortit de son étui un gros cigare qui lui donnait le style d'un promoteur parvenu au faite de la puissance alors qu'il venait de déposer le bilan de son entreprise.

– Donc, reprit le docteur, nous poursuivons dans la clandestinité. C'est une bien ambitieuse définition pour une action très simple. Nous ne sommes plus une association de droit mais devenons une association de fait. Cela n'a pas empêché le triangle de l'amitié de fonctionner sur ces bases pendant de nombreuses années. Si les Savoyards, Valdôtains et Valaisans sont unis par une culture aussi puissante que nous le prétendons, l'unité de nos trois régions se manifesterait sans la permission de la loi française de 1901. Qu'est-ce que Paris peut nous faire en dehors des rétorsions qu'il a déjà exercées contre certains d'entre nous ? Pas grand-chose ! Nous ne parlerons plus de la République du Mont-Blanc, interdite par l'État centralisateur, mais nous la vivrons, c'est plus important. Et comment pourrait-il nous empêcher de la vivre ?

– On peut nous déporter en y mettant les formes, dit Pélissier. Le ministère de l'Éducation nationale l'a tenté contre moi. Je n'ai pas marché, mais j'ai aussi perdu ma

place !

- Tous ceux qui dépendent de l'État ou d'organisations dominées par l'État perdront quelque chose, répliqua le docteur. C'est un risque que nous devons affronter. Et je vous rappelle que Gévrier, lui, a perdu la vie au mont Dolent. La liberté représente la situation la plus coûteuse du monde, on ne peut l'acquérir sans faire vœu de pauvreté. Nous ferons le vœu car cette liberté représente la seule véritable richesse.

Un courant d'exaltation passa sur l'assemblée un peu comme il soufflait sur les États généraux en 1789. Dupraz sentit que cet enthousiasme n'était pas d'ordre superficiel ou provoqué par la perspective de rafler les biens de la noblesse et du clergé, comme jadis. La Savoie indépendante n'aurait rien à piller.

- Régions le plus important. Notre première loi sera celle du silence. La République du Mont-Blanc exigera plus de sacrifices que de discours. Les bavards seront refoulés. Les dénonciateurs totalement éliminés.

- Par quel moyen ? demanda Bondaz.

- Avec ou sans l'aide de la montagne. C'est mon secret.

- Aucun Savoyard, Valdotain ou Valaisan ne possède une âme de délateur, affirma Armande Gex.

- J'en suis persuadé, répliqua le médecin, mais il faudra lutter contre les procédés efficaces et subtils des polices qui représentent la force principale des États modernes.

Des voix diverses approuvèrent et Dupraz reprit :

- Au fond, nous devons remercier Paris pour cette décision prise contre nous. Par une manœuvre absolument hypocrite, il a parfaitement dessiné le véritable visage de la République du Mont-Blanc. Ce que nous voulons, âprement, c'est l'indépendance de notre patrie alpestre. Obtenir le droit de définir les hommes qui en font partie.

« Nous avons seulement demandé, je cite : " L'association se propose d'obtenir pour la Savoie le statut de collectivité territoriale défini par la suppression de la frontière interne qui la divise de façon arbitraire en deux départements et par son détachement de la région Rhône-Alpes, invention purement négative comme prévu en 1973.

- Mes chers camarades, vous sentez bien que nous restions très en deçà de notre désir de liberté. Ce n'est pas la région Rhône-Alpes que nous mettons en accusation, mais la France elle-même, indûment baptisée "mère patrie" par une sémantique tendancieuse et non fondée dans le réel. La "mère patrie", c'était le duché de Savoie et peut-être le royaume de Bourgogne ou la Burgondie.

Un frémissement d'approbation passa sur l'assemblée et Gonthier sourit en disant :

- À travers la France d'aujourd'hui, la « mère patrie », c'est Kinshasa à cause du complexe de culpabilité colonialiste, le golfe Persique à cause du pétrole, La Mecque à cause de la religion musulmane, et même le pôle Nord à cause des blocs de glace que les Parisiens se posent sur la figure pour ne pas être tentés de sourire !

Soulevée par un rire franc et massif, l'assemblée se gaussa une fois de plus des Parisiens. Pélissier demanda la parole et fit remarquer :

- En évoluant d'une association de droit vers une société de fait, nous allons de la fiction au réel. La France compte des dizaines de milliers d'associations régies par la loi de 1901. Très peu sont efficaces et existent autrement que sur le papier. Combien la nôtre comptait-elle de membres à la veille de sa dissolution ?

Pierre Cochet qui tenait jusqu'ici statistiques et comptes ouvrit un grand livre et dit :

- En pays d'Aoste, nous avons recueilli 10 543 adhé-

sions, 8200 en Valais et 8700 en Savoie. En Valais, presque tout le monde a payé sa cotisation pour l'année ce qui, en monnaie suisse, représente une assez belle somme. En Aoste, 60 % des membres sont à jour et 38 % seulement en Savoie.

- Avec ces chiffres nous revenons donc au réel, conclut Pélissier. Ce n'est pas brillant et il faut penser qu'il s'agit là d'une simple question d'argent. Docteur, combien nous restera-t-il de partisans lorsque nous exigerons un engagement total pour obtenir une République du Mont-Blanc indépendante ?

- Je ne sais pas, dit René Dupraz.

Maquignaz souriait.

- Il en restera peut-être un seul ! Un fantôme ! Celui de Gévrier !

- Curé, ne sois pas si pessimiste, cria Gonthier.

- Je ne suis plus curé. La semaine dernière, j'ai rédigé la lettre officielle par laquelle nous devons demander au pape qu'il nous relève de nos vœux. L'évêque d'Aoste buvait du petit lait en la transmettant !

- Très bien, dit le médecin. Vous aurez maintenant plus de loisirs pour mener l'enquête que je vais proposer à tous nos camarades. Il faut dresser l'inventaire de nos forces réelles, donc visiter le plus grand nombre possible d'adhérents, les sonder, éliminer les opportunistes, les amateurs de folklore, les littérateurs avides de refaire l'histoire, les informateurs de la police, les délégués des partis politiques chargés du noyautage, les témoins de Jéhovah envoyés par les États-Unis pour recruter des âmes jusqu'au sommet du mont Blanc, les représentants des sectes accueillant n'importe qui pour n'importe quoi, les néonazis vrais ou faux, nostalgiques ou agents provocateurs d'Israël, bref tous ceux qui prospectent le peuple pour

élargir leur puissance ou nourrir leur inutilité et retenir, en les éclairant à fond sur la cause que nous défendons, ceux qui possèdent le ferme propos en les prévenant que nous suivons une voie montante menacée par les chutes de pierres, où chacun peut laisser sa peau, comme Gévrier, ainsi que tu le rappelais tout à l'heure, Maquignaz !

– En somme, vous nous proposez de partir en croisade à travers notre propre patrie ? demanda Jean-Pierre Davaz.

– Non. Mission d'information plutôt. Nous devons vérifier la qualité de notre recrutement initial par une prise de contact d'homme à homme. Cela nous permettra peut-être aussi de découvrir d'autres partisans répondant aux exigences de la lutte qui se prépare entre les États et les patries. Rejeter la France hexagonale hors de chez nous grâce à nos propres forces est un rêve, je l'admets. Il y faudrait des circonstances exceptionnelles, guerre, révolution, crise économique, mais elles se présenteront fatalement un jour. Mes amis, je lève la séance.

Ils sortirent et se dirigèrent vers la place Saint-François. Midi sonnait. La foule des bureaux et usines occupait les rues. Les nationalistes savoisiens notaient avec une certaine angoisse les changements intervenus depuis quelques années dans les visages et le comportement des hommes. Ils marchaient d'une manière plus vive et, en quelque sorte, allègre. Moins de cheveux blonds, mais plus de tignasses crépues. Les gestes rares et mesurés des hommes de la montagne se faisaient oublier à travers la fébrilité des mains qui modelaient jusqu'aux conversations, semblaient brasser la vie elle-même et la réveiller de sa longue somnolence ancestrale. Bruno Gonthier pensait que le rêve d'Élyse, la fiancée perdue, trouvait d'étranges résonances dans toute la ville, qui remplaçait le flûtiau par le tam-tam, la froidure par un soleil ardent.

Les Noirs suivaient, nombreux maintenant, mais plus lents à s'adapter que les Arabes, ils conservaient encore une passivité, une certaine réserve qu'ils semblaient emprunter aux Savoyards eux-mêmes. Leur nature profonde ne s'exprimait que rarement, par crises brèves, débordantes, lorsque les nostalgies faisaient éclater leur « manière de blanc », comme la pression des âmes en peine le font des glaciers, selon la légende souvent évoquée par Régis Balmat. Toutes ces faces, plus ou moins sombres, retiraient à la rue la luminosité qu'elle possédait, telles les toiles de Rembrandt noyées dans le vieillissement des bitumes.

Ils déjeunèrent à l'auberge de Savoie et, en sortant, Dupraz fit remarquer, en fronçant le sourcil :

– Je trouve que, dans cette auberge traditionnelle, couscous et paella tiennent une place bien importante !

– C'est vrai, dit Raulin, et ils remplaceront bientôt la fondue, comme le béton remplace le bois de la construction traditionnelle.

Jean Folliet dit :

– La prochaine fois, au lieu de fondue, nous prendrons du fromage. La tome sera probablement importée de Turquie, ou du golfe Persique.

Ils se séparèrent. Régis Balmat, Bozon et Gonthier regagnèrent Chamonix. Le guide demanda au moniteur de ski :

– Que deviens-tu ? Toujours inscrit au chômage ?

– Non, ils m'ont radié vite fait dès qu'ils ont appris qu'en hiver je gagnais ma vie à Megève.

– Et en été ?

– Tu devrais bien savoir que je fais le porteur chez toi, à la Compagnie ?

– Je ne savais pas !

Gonthier gonfla ses biceps en riant.

- J'ai même battu le record de charge, je veux dire le record moderne car nos anciens ont certainement coltiné des fardeaux bien plus lourds. J'ai chargé la partie indémontable du nouveau fourneau à mazout pour le refuge du Requin. Soixante-dix kilos. J'étais crevé !

- Et toi, tu fais encore le guide de temps à autre, comme par le passé ? demanda Balmat à Laurent Bozon qui tenait le volant... Je ne te vois plus dans les refuges ?

- Je n'ai pas le temps... Trop de problèmes... Notre époque n'autorise plus le travail d'amateur. Figure-toi que les Ponts-et-Chaussées veulent ouvrir une route qui doit passer à travers notre hôtel ! Comme c'est curieux, n'est-ce pas ? Le piquetage est déjà réalisé. Je m'attends à ce que l'expropriation soit d'un moment à l'autre décidée par le conseil municipal, ou par la préfecture si celui-ci ne marche pas. J'en ai marre de tout ça ! Ma famille possède encore un tramail sur l'alpage de la Pierre à Bérard. J'ai bien envie de laisser tomber la vallée, les touristes, ces faces de carême de l'administration et de me retirer là-haut !

- Faire mûrir des reblochons pour le syndicat de Folliet ?

- Ça ou autre chose... Je prétends surtout défendre mon indépendance ! C'est là-haut qu'on retrouvera les derniers hommes libres... Pieds nus dans les sabots peut-être mais en mesure de dire merde à leurs semblables ! En France, Chaban-Delmas parlait de la qualité de la vie, ou quelque chose comme ça.

- Bah ! Les ministres sont des farceurs.

Bozon tendit le bras par la glace de portière ouverte vers le massif du Büet :

- Tiens, dit-il, notre tramail, c'est là-haut.

Face au Büet, la taupinière blanche de Jacques Balmat

flambait et renvoyait ses feux sur les alpages et les Aiguilles Dorées. La pureté sidérale de ce jour d'été n'en distrayait pas la moindre étincelle. Une puissante joie de vivre tombait du ciel, mais il fallait une certaine disposition d'esprit, une certaine perméabilité de l'épiderme pour la ressentir.

Bozon déposa Gonthier aux Houches, où il logeait actuellement, et le guide devant son chalet des Tissours.

– Arvi ! dit Balmat, on se reverra chez Mélanie. Je vais toujours y prendre un galopin en rentrant de course.

Il poussa un soupir et ajouta, en tendant le bras vers le mont Blanc :

– Moi, c'est là-haut que j'aimerais habiter. Malheureusement il n'y a que les dieux capables de vivre de manière permanente à ces altitudes, comme au Népal. Nous ne sommes que des hommes, donc pas grand-chose !

Un an plus tard, le préfet de la Haute-Savoie autorisait le chef de la communauté religieuse musulmane à célébrer la fête du Ramadan dans la ville d'Annecy. Le moyen de faire autrement ?... Trente mille travailleurs supplémentaires venaient d'entrer et de se mettre au service de la prospérité industrielle qui transfigurait les deux départements savoyards. Cette prospérité n'attirait pas seulement le « manœuvre de base » mais aussi de petits ou grands trafiquants ; les moins riches éprouvant de grandes difficultés pour obtenir un permis de séjour et préférant s'en passer, les plus riches le recevant immédiatement par le jeu de l'argent et du pot-de-vin appelé fabor en pays musulman, où régnait l'interdiction de l'alcool et, par conséquent, du vin. Parmi ces derniers, la plupart dépendaient des émirats fournisseurs de pétrole et pensaient qu'il était plus intéressant de faire fructifier leurs capitaux en France que dans leur propre pays où les

pétrodollars fondaient dans le sable comme neige au soleil. Algériens, Égyptiens, Iraniens, Yéménites, Syriens se singularisaient de plus en plus dans la foule des villes car, vêtus comme les Français cinquante ans plus tôt, avec beaucoup de recherche, toujours propres, ils se démarquaient de la jeunesse savoyarde en blue-jeans portant souliers éculés, espadrilles fatiguées, sabots minables. Garçons barbus et chevelus. Filles mal lavées mais souvent affublées en plein midi de robes du soir pisseuses ou flamboyantes d'où sortaient des bottes en matière plastique. Les musulmans châtiaient leur langage, essayant de parler français comme dans les livres (anciens !) tandis que les jeunes générations du pays adoptaient un patois qui ne venait pas de Saxel mais de partout et de nulle part.

Seulement, ni les jeunes Savoyards, ni le préfet d'Annecy n'avaient habité Fez ou Marrakech pendant le mois du Ramadan. La foule musulmane implantée parmi la population alpestre leur préparait une surprise. Le soleil se coucha et le canon gronda sur la ville. C'était un vieux canon d'alarme fabriqué par l'ancienne Manufacture d'armes et de cycles de Saint-Étienne et vendu par elle au moment de sa liquidation. Il annonçait le commencement du Ramadan avec la complainte d'un muezzin tombant du minaret qui ornait maintenant la mosquée d'Annecy en cours de transformation et agrandissement. Tous les musulmans immobiles dans les rues, briquet ou boîte d'allumettes en main, allumèrent à la même seconde la cigarette qu'ils tenaient entre les lèvres et se mirent en marche vers les restaurants de la ville. Tous ces restaurants, ce soir-là, témoignèrent sur l'importance d'Allah dans la vie de la cité. Qui n'avait pas retenu sa place devait rentrer chez lui ou casser la croûte sur un



banc de square. Certains montèrent dans leur voiture et filèrent vers Talloires en maugréant. Mais, à Talloires, les émirs du pétrole avaient réservé pour leur suite presque toutes les tables chez le Père Bise.

Les chants, les cris, les discussions, les querelles ne devaient pas cesser avant l'aube. Annecy fut soulevée par une agitation absolument inconnue au cours des siècles passés. Vers onze heures du soir, les restaurateurs comp-taient leur recette, très confortable, dans laquelle eau minérale, Coca-Cola, thé ou café ne représentaient qu'un pourcentage dérisoire. Ils bouclèrent leurs portes et, comme celles des bars se trouvaient encore ouvertes, les bruyants religionnaires assurèrent le plein des établissements. Les musulmans qui ne trouvaient plus de tables s'installaient dans les rues du centre, au pied des façades, accroupis sur les trottoirs. Avec une rapidité surnaturelle, les galeries voûtées rappelant les traboules du vieux Lyon, près du Thiou, devinrent des souks grouillant de vie où les gagne-petits proposaient toutes sortes de choses éta-lées dans des parapluies ouverts, posées sur des couver-tures dépliées, tabourets, tables de formica, sortant magiquement de quelque cache secrète. Ils offraient une infinité de petits objets, très modernes ou très anciens, allant de l'accessoire pour automobiles neuf à quelque pièce d'antiquaille dénichée dans une ferme du pays et les Noirs musulmans, déballaient leur stock de chapeaux de cuir fabriqués à Hong Kong. Les uns vantaient leur pacotille à grands cris et les autres marchandaient en criant plus fort. Mais les chants arabes, monocordes et lancinants, constituaient un fond sonore nullement agres-sif dans cette guerre des gosiers qui prenait le centre de la ville pour champ de bataille.

Au début, des centaines de fenêtres s'étaient éclairées,

des croisées ouvertes avec des visages de curieux penchés sur les barres d'appui, presque bienveillants d'abord, puis indifférents, puis contrariés. Des cris de plus en plus nombreux coulèrent le long des façades :

- Taisez-vous !... Rentrez chez vous !... Un peu de silence !... Qu'est-ce que c'est que ce cirque ?... Vos gueules !!!

Autant en emportait la nuit du Ramadan ! Derrière le champ de Mars, presque tous les bureaux de la préfecture avaient repris leur activité. Les rondes de police rentraient dans les commissariats et les agents commentaient :

- Au moins, disaient-ils, voilà une fête religieuse qui détrône notre carnaval !

- Mais on ne peut pas tolérer ça ! Personne ne dormira avec ce tapage nocturne !

Bien entendu, le préfet ne dormait pas, lui non plus, et il recherchait dans ses livres la référence « tapage nocturne » parmi les consignes prévues pour le maintien de l'ordre public. Les bureaux produisirent bientôt un décret d'urgence. Mais toutes les imprimeries étant fermées, il resta au stade de projet. Quelques agents de police prirent sur eux de ramener le calme et fendirent la foule rassemblée sur la place de l'Hôtel-de-ville, dans le passage de la cathédrale, rue Saint-Maurice, derrière le palais de l'Isle. Ils abordèrent les groupes, les marchands de souks, conseillaient le retour au calme et au silence. Le niveau sonore de la nuit avait atteint un tel diapason que leurs voix résonnaient au niveau de la confidence. Personne ne comprenait, ou ne voulait comprendre, les conseils donnés.

Bien que vivant assez loin du centre, près du stade nautique des Marquisats, le docteur Dupraz avait été alerté lui aussi par les clameurs de la fête. Il se dirigeait mainte-

nant vers la porte Morens par les quais de l'Isle et disait à son épouse qui l'accompagnait :

- Voilà ce que nous avons prévu depuis des années, exactement depuis que le projet de construire une mosquée ici a débouché sur la réalité. Toute religion est porteuse d'un style de vie sociale différent, la musulmane comme les autres. Comment pourrions-nous en vouloir à ces gens d'exprimer leur joie quand Allah le permet, de la même manière qu'ils l'expriment à Fez, au Caire ou Damas, depuis des siècles ?

Le préfet, qui n'était plus celui que Dupraz avait connu quelques années plus tôt, lorsque la légalité de la République du Mont-Blanc était contestée, ne possédait pas un esprit de tolérance comparable au sien. Il criait dans son confortable cabinet de travail :

- Ces gens-là sont en France pour travailler non pour organiser un tapage nocturne de cette envergure ! Il faut que ça cesse !!!

Oui, mais comment le faire cesser avant le lever du soleil, heure légale avalisée par l'autorisation qu'il venait d'accorder, en ignorant ses conséquences, quelques semaines plus tôt ? Un commissaire divisionnaire qui se présentait aux ordres lui dit :

- Monsieur le Préfet, moi je ne vois qu'un moyen, c'est de matraquer un tout petit peu cette foule. Tout rentrera dans l'ordre très vite.

- Vous n'y pensez pas ?

- Nous avons des troupes d'intervention et des grenades lacrymogènes.

- Vous êtes fasciste, commissaire ? Ici on ne charge pas une foule qui s'amuse !

- En Savoie, on ne s'amuse pas en interdisant à une ville entière de dormir ! C'est dans la tradition !

– Ah ! Vous êtes aussi pour la tradition ! Voulez-vous que je rende mon tablier au docteur Dupraz ?

– Faites ce que vous voulez, vous êtes le patron.

Le commissaire fit demi-tour et rentra chez lui, peu enclin à participer au Ramadan, ce qui l'eût peut-être consolé de ne pouvoir dormir, lui non plus, jusqu'à six heures du matin.

La joie grondait dans tous les cafés de la ville mais, parmi les clients seulement. Les patrons contemplaient leurs tables d'un œil morne, encore plus stupéfaits que contrariés. Cette clientèle se comportait comme si elle s'imbibait de Pernod, Cognac, Génépy, Apremont ou gros rouge et cependant, ne défilaient sur les plateaux que des bouteilles d'Évian, Volvic, Vichy, des infusions, de la menthe, du Coca-Cola. Les bistrotiers ne comprenaient pas. Ils ne savaient pas, et comment l'auraient-ils su, que cette joie débordante ne provenait nullement d'une euphorie née de l'alcool mais d'une loi religieuse. C'était la joie du prisonnier évadé de sa geôle pour quelques heures. Les Savoyards ne savaient surtout pas que cette fête allait se renouveler chaque nuit, et pendant un mois !

Un calme relatif se rétablit cependant les nuits suivantes, grâce à la fatigue, la vacuité des portefeuilles, l'insomnie qui menaçait de toucher vingt-quatre heures sur vingt-quatre les travailleurs, le niveau de rentabilité du négoce en train de baisser dans les souks. Mais les habitants d'Annecy ne retrouvaient pas pour autant leur sommeil d'autrefois et participaient toujours au carnaval des oreilles. Des conflits naissaient entre musulmans et chrétiens mais qui n'avaient rien de théologiques et leur épice se situait dans les débits de boissons, du plus mince bistrot jusqu'au plus élégant des cafés. Dès la première nuit, quand les patrons ou gérants s'étaient

apprêtés à fermer leur porte entre vingt-trois heures et une heure du matin, selon le délai imposé par la municipalité, les religionnaires du Ramadan avaient révélé la solidité des racines qui les reliaient aux banquettes. Pas un ne sortit malgré les invitations, menaces ou prières des patrons. Les bistrotiers calculèrent tout de suite que les tournées d'eau de Vichy, Volvic, Évian, même renouvelées sans relâche, ne rentabilisaient pas une nuit d'insomnie et ne compenseraient pas les amendes prévues pour non-fermeture. Trois solutions se présentaient : ou bien refuser l'entrée des cafés aux musulmans, mais comment repérer ceux-ci avec certitude ; fermer l'établissement jusqu'à la fin du Ramadan avec la perte sèche correspondante ; ou encore imposer par tous les moyens à la clientèle le respect de l'heure légalement fixée. L'attitude des limonadiers ne fut pas unanime. Les plus perspicaces éconduisirent en partie les musulmans. Les plus froussards ou les plus riches fermèrent leur porte pour un mois et partirent en vacances. Les plus courageux tentèrent de faire respecter l'heure de fermeture. Il y eut des bagarres, gagnées en général par les limonadiers, mais au cours d'un affrontement plus sévère, Justin Maigau, patron de L'Étoile des neiges, fut poignardé.

Une camionnette de la police le transporta d'urgence au centre hospitalier des Marquisats. Le directeur de l'établissement fit appeler le docteur Dupraz qu'il tenait en grande estime comme réanimateur. Tous les efforts du praticien se montrèrent inutiles. Maigau mourut à l'aube. En sortant, l'animateur de la République du Mont-Blanc se heurta au jeune Adrien Secret, un chercheur qui travaillait dans la banlieue d'Annecy, à l'Institut des hautes énergies du CNRS et qu'il connaissait bien.

—Vous nous apportez enfin votre adhésion de Savoyard

persévérant ? demanda-t-il.

- Non, j'apportais à l'hôpital du matériel pour la recherche que je poursuis sur les moyens d'annihiler le réflexe inhibiteur à l'acide fluorhydrique dans le processus d'asphyxie. Vous savez bien que je suis chimiste au CNRS et pas médecin à l'hôpital !

- Je le sais, mais n'oublie pas que l'un de vos ancêtres assistait Charles-Gabriel Pravaz dans la mise au point de la seringue qui porte son nom. C'est grâce à lui que l'Écossais Wood eut l'idée de pratiquer la thérapeutique par la voie hypodermique !

- C'est vrai, admit Adrien Secret.

- Et vous êtes né, comme lui, à Pont-de-Beauvoisin... Votre conscience savoyarde ne vous tourmente pas par la faute de cet exil que nous vivons dans une région Rhône-Alpes ?

- Si, mais je ne fais pas de politique.

- Nous non plus, nous élargissons seulement la biologie au plan social. C'est aussi de la médecine !

Il prit congé et rentra chez lui en pensant qu'il venait peut-être de recruter un militant autonomiste.

Le lendemain, un haut fonctionnaire du ministère de l'Intérieur fut délégué auprès du préfet et lui dit :

- Vous avez commis une faute en autorisant les manifestations nocturnes du Ramadan et le ministre a dit qu'il vous déplacerait si vous ne faisiez pas arrêter l'assassin du cafetier ! C'est très important ! Vous ne savez donc pas que la limonade représente le facteur politique le plus important en démocratie, et en France en particulier ?

- Je le sais parfaitement, je sais aussi que vos affirmations sont arbitraires quand vous prétendez suspecter un Arabe. C'est du racisme ! Rien ne prouve qu'il s'agisse d'un allogène. C'est peut-être quelque voyou local.

L'entretien se durcissait. Le représentant du ministre répliqua :

- Nous avons besoin de la paix nationale. La violence ne passera pas, même si les préfets imprudents et ignorants commettent des fautes, comme vous. Quelles mesures comptez-vous prendre pour faire cesser ce cirque abusif du Ramadan ?

- C'est aussi impossible que d'endiguer un torrent de montagne en crue. Il faut attendre le retour des basses eaux, sauf si je fais attaquer la foule des fêtards.

- On n'attaque pas des gens qui expriment leur joie de vivre.

- Oui, mais à leur manière qui n'est pas la nôtre !

- Je le reconnais, mais nous sommes impuissants.

Le préfet et l'envoyé du ministre reconnurent leur impuissance et la vie reprit son cours.

Le Ramadan était achevé quand Aurelio Bondaz se présenta chez Dupraz, tôt le matin. La salle d'attente se trouvait encore vide. Ils passèrent cependant dans le salon privé et s'installèrent sur un canapé.

- Je suis content de vous voir, dit le docteur en lui serrant familièrement le bras.

- Ami Dupraz, voilà quel est mon problème. Je vais me marier, avec Armande. Je n'ai pas l'intention de faire bénir ce mariage par l'Église ni de réclamer son enregistrement par la France ou l'Italie. Je veux que mes enfants ne puissent être revendiqués par aucun État existant. Ils seront des hommes libres dès leur naissance. Quel conseil me donnez-vous ?

Dupraz sourit, tendit ses mains vers la flamme dansante du feu de bois qui égayait le salon en le réchauffant et demanda :

- Êtes-vous toujours citoyen de la République du Mont-

Blanc ?

- Plus que jamais !

- Alors, je ne vois pas de difficulté.

Il se leva, se dirigea vers un secrétaire Louis XVI qu'il ouvrit, en retira quelques papiers, les tendit à Bondaz en souriant plus largement que jamais.

- Puisque notre République ne peut entrer dans une administration établie, il dépend de chacun de nous qu'elle existe, non pas selon la loi d'un État, mais celle de la vie ce qui est beaucoup plus important.

La feuille de papier, tapée à la machine, présentait deux formules d'engagement de mariage. Prévue pour la femme considérée comme le plus important partenaire de l'union, la première spécifiait :

« Je jure sur mon sang une fidélité sexuelle exemplaire à X... que j'ai choisi pour continuer la lignée d'où je suis sortie et m'engage, si je trahis par faiblesse, sentimentalisme ou contrainte, à présenter au tribunal du peuple tout enfant conçu avec un géniteur différent. »

Serment pour les hommes :

« Je jure sur mon sang à X... que j'ai choisie pour continuer la lignée d'où je suis sorti, une assistance matérielle et morale totale, même si elle doit exiger le sacrifice de ma propre vie, et je m'engage à l'assister dans l'éducation de nos enfants que je maintiendrai conforme à la culture et la tradition de notre peuple. »

Bondaz réfléchit pendant quelques minutes après avoir relu les formules et demanda :

- Pourquoi jurer sur son propre sang ?

- Dieu est mort. Les Français ont coupé la tête du dernier roi qui le représentait. Quand un président de tribunal prétend faire garantir une affirmation, il dit : « Levez la main droite et dites je le jure ! » Il est bien incapable

de vous préciser sur quoi. Certaines formules administratives vous engagent à jurer « sur l'honneur ». À notre époque, où se niche l'honneur d'un Français ? Sur son portefeuille ou sa virilité ? Il ne reste plus qu'une référence : sa propre tête ! C'est la seule chose qui compte encore. En attendant que le sens du sacré qui sommeille en chacun de nous se réveille et propose de nouveaux dieux qualifiés pour recevoir un serment, nous ne pouvons plus offrir en garantie que notre propre existence.

Bondaz réfléchit encore et dit :

– Je suis d'accord, mais pourquoi n'exigez-vous pas aussi la fidélité sexuelle du mâle ?

– Parce qu'elle n'est pas incluse dans l'ordre naturel. Pour employer un mot pseudo-scientifique, je dirai que le mâle est fondamentalement programmé comme « conquérant sexuel ». Le christianisme a essayé de camoufler cette contrainte naturelle avec une immense hypocrisie, mais elle domine toujours la société chrétienne. Seules les femmes lucides et très intelligentes comprennent cette loi et l'admettent. Elles sont rares.

– Pourquoi leur demandez-vous de s'engager à présenter tout enfant illégitime au tribunal du peuple ?

– Parce que la femme est beaucoup plus responsable de l'avenir que l'homme. Elle représente le berceau du peuple qui naît. Il nous importe peu qu'un Savoyard, un Valdotaïn ou un Valaisan baise les négresses en courant le monde. Mais si une femme de chez nous couche avec un Noir, l'enfant sera considéré comme un étranger par le tribunal du peuple et immédiatement chassé, d'une manière ou d'une autre. Je n'invente rien. C'est la loi officielle la plus importante pour le peuple juif vivant aujourd'hui en Israël.

Le médecin se tut pendant quelques minutes, parut rêver puis reprit :

– De toute façon, nous avons besoin d'une morale nouvelle, biologiquement fondée. La nature ne peut pas tolérer plus longtemps celle que nous recevons de penseurs religieux ou de philosophes délirants.

La conversation tomba. Le calme était revenu dans la ville depuis le lever du soleil et la rumeur des quelques automobiles qui glissaient dans la rue des Marquisats n'arrivait pas à dominer les joyeux pétilllements du feu de bois luttant contre un hiver qui n'en finissait plus de se replier vers la haute montagne. Bondaz ne paraissait pas encore tout à fait rasséréiné par les explications de Dupraz.

– Mais, ce tribunal du peuple, demanda-t-il, quelles lois imposera-t-il ?

– Pour les lois, pas de problème. Les mots sont les mots et leur signification précise. Le tribunal maintiendra ce qui fait la valeur d'un peuple et rejettera tout ce qui le diminue cérébralement et physiquement, même et surtout dans la perspective de sa vie future. Il n'alignera pas les hommes les uns sur les autres, car il sait que les êtres vivants sont fondamentalement inégaux sur tous les plans, humain, animal et végétal. C'est la loi du cosmos. C'est de l'inégalité, et non de l'égalité, que jaillit la vie, comme la lumière électrique qui naît de l'association du positif et du négatif. Le seul problème difficile à résoudre, c'est la composition du tribunal. L'erreur est humaine. L'homme est faible, exposé à toutes les tentations. La vertu, au sens où l'entendaient les Grecs, n'existe plus. Il nous faudrait la recréer. Moi je pense qu'au départ, le tribunal du peuple devrait être formé par ceux qui auront consenti les plus grands sacrifices pour que naisse la République du Mont-Blanc. Et vous ?

LA RÉPUBLIQUE DU MONT-BLANC

- Je le pense également. Mais qui jugera de l'importance des sacrifices consentis ?

- Le peuple, en se prononçant comme dans la Confédération suisse. On ne peut adopter un autre système.

Bondaz sourit.

- Sans doute, mais de toute manière il faut un chef, élu pour une période limitée. En venant vous demander conseil sur la forme de mon mariage et vous prier, en somme, de le célébrer, je procède à votre élection. Les autres suivront.

Dupraz sourit à son tour.

- Mais non, mais non !

Il se leva et dit :

- Excusez-moi, ami, j'ai maintenant du monde dans mon cabinet. Je demanderai à Maquignaz de célébrer votre mariage puisqu'il a quitté l'Église pour se donner totalement à notre communauté.

- Je n'aime pas tellement les gens qui se renient, même quand ils agissent au niveau de pureté de l'ami Maquignaz. Ses mains doivent encore sentir l'encens qu'elles ont manipulé. Je préférerais qu'elles sentent l'éther, comme les vôtres !

La vie éternelle ressortissait encore au domaine réservé des Églises, mais elles n'osaient plus la promettre ! L'automobile remplaçait progressivement les anciennes divinités du monde païen et, pendant les congés rendus de plus en plus extensibles par la mécanisation, les prolétaires conscients et intoxiqués lavaient consciencieusement ces déesses de tôle qui roulaient si peu, à la vitesse moyenne d'un cheval au trot même sur les autoroutes de la Germanie occidentale qui avait promis une vitesse illimitée. Restaient libres la mer et le ciel. Le rythme lent des déplacements sur mer ne pouvait satisfaire le besoin hystérique de vitesse qui tenaillait les hommes, mais le ciel les comblait encore. L'hélicoptère se développait, accomplissant des performances honorables, consommant moins de carburant qu'au début, offrant une meilleure sécurité. Il permettait d'atteindre rapidement le sommet des montagnes et d'y déposer alpinistes ou skieurs qui, désormais, ne se différenciaient plus les uns des autres que par leur temps de descente et non de montée. Les bases de départ en altitude n'apparaissaient plus indispensables et les refuges se vidaient.

Quand Laurent Bozon rencontra Léon Péliissier à Chamonix, il lui dit :

– Ça y est ! Je déménage avec toute la famille. Nous avons vendu l'hôtel des Praz à la société qui a racheté le Ritz de Paris. Elle va le raser et construire à la place un palace international. Grand bien lui fasse ! Moi, ça « me fait mi mais pas pi ». Nous allons habiter notre tramail de la Pierre-à-Bérard et j'ai encore assez d'argent, surtout maintenant, pour acheter au moins deux cents vaches. Ah, ils descendent tous, ces abrutis, eh bien nous, on monte !

Ils entrèrent dans le bar de l'hôtel. Péliissier demanda :

– As-tu contacté beaucoup d'anciens adhérents de l'association ? Et le résultat ?

– Peuh ! Pas fameux ! Quand on demande aux gens de s'engager à fond, sur des bases précises, le caractère insolite de nos propositions les traumatise et ils se dégonflent.

– Par exemple ?

– Eh bien, si je leur dis : vous n'enverrez plus vos enfants dans les écoles de l'État, ils disent oui mais parlent de l'école des curés. Et si je leur prouve que c'est, à peu de chose près, aussi détestable, ils se sentent perdus, protestent qu'il « faut de l'instruction », qu'on doit « être moderne », que les savants mènent le monde, que la loi les oblige à scolariser les mômes jusqu'à seize ans et si je leur explique en détail notre système qui permet de tourner la loi sans risques, ils ne m'écoutent plus.

– Et si tu leur dis que les filles doivent mathématiquement épouser des garçons du pays ou du pays voisin, sont-ils d'accord ?

– En principe oui, mais ils réservent des échappatoires, invoquent le fameux droit à l'amour, droit au bonheur, liberté du choix, sécurité, stabilité du ménage, etc. C'est



tout juste s'ils ne nous jettent pas à la figure les chiffres du bonheur garanti !

- Bien sûr. La société de consommation est monothéiste. Un seul dieu : le fric ! Quand je dis à ceux qui sont nos frères par la naissance qu'il faut enraciner la République du Mont-Blanc par un retour aux travaux des champs et l'élevage en montagne, ils objectent que ça ne rapporte pas assez. Mais c'est justement parce qu'elle ne rapporte pas assez qu'il faut retourner à la terre !

- Oui, approuva Bozon, dans un régime socialement avancé, la pauvreté, c'est l'esclavage. Dans une société primitive et individualiste comme la nôtre, c'est la liberté.

Il remit son béret, se leva :

- Allez, je m'en vais. Je monte à la Pierre-à-Bérard.

- Tu vas à Saint-Nicolas pour le mariage de Bondaz et Armande ?

- Certainement. Ciao !

Il parcourut quelques mètres, fit demi-tour et dit à Pélessier :

- À propos, il vient de se passer quelque chose de très amusant, en bas. Tu n'as pas lu le journal d'hier ?

- Quel journal ?

- *Le Courrier*. Mais les autres le racontent également. Tu as entendu parler des Tampons Mont-Blanc ?

- Non.

- Depuis la fin du Ramadan, un laboratoire fait beaucoup de publicité pour ces boules qu'on enfonce dans les oreilles pour se protéger du bruit. Thème : « Vous connaîtrez enfin le silence des hautes altitudes avec nos tampons Mont-Blanc. »

- Oui. Eh bien ?

- Eh bien ce laboratoire vient d'être plastiqué hier. Il y a deux blessés. Ça, c'est du travail courant en bas, mais

ce qui ne l'est pas, c'est la revendication des plastiqueurs : une lettre anonyme disant : « Le mont Blanc ne sera plus jamais un support publicitaire. »

– C'était signé ?

– Penses-tu ! Je me demande qui a pu faire ça ?

– Moi aussi. Arvi !

La police se demandait aussi qui pouvait être l'auteur de l'attentat, beaucoup par curiosité, un peu par obligation professionnelle car ce genre d'agression était devenu fort banal. Elle vint rôder dans la vallée de Chamonix. Les inspecteurs ne manquaient pas de culture. Ils connaissaient suffisamment l'histoire de la montagne pour se rappeler que le mont Blanc devait sa célébrité à un certain Jacques Balmat qui, le premier, en foula le sommet.

Il avait un héritier aux Tissours, ce qui ne prouvait rien, mais... Les policiers se présentèrent pour information...

– Je connais le responsable, déclara le guide avec le plus grand sérieux. C'est le Servant⁴ du mont Rose, jaloux de la publicité faite par ce laboratoire à son rival du mont Blanc.

Un soleil timide mais joyeux caressait la montagne valdotaine quand les témoins du mariage arrivèrent à Saint-Nicolas. Sur les alpages, l'herbe triomphait déjà des dernières plaques de neige. Les bêtes s'ébrouaient dans les étables, impatientes de sortir à la rencontre de l'été en gestation. De multiples témoignages sur le renouveau printanier s'imposaient aux hommes qui montaient vers le village. C'étaient presque tous des fondateurs de l'association République du Mont-Blanc qui entraient chez Bondaz, tous porteurs de cette joie qui éclatait autour

4. Dans les légendes savoyardes et valaisanes, le Servant est un petit génie de la montagne qui, de temps à autre, abandonne la vie sauvage pour se rapprocher des humains. Il est né d'un coquatrix, c'est-à-dire d'un œuf couvé par un coq.

d'eux et en eux, bien que la plupart n'aient guère de motifs pour se réjouir quant à l'évolution de leur vie matérielle. Gonthier terminait un fort médiocre hiver de ski. Balnat, qui ne travaillait pas en hiver, venait d'hypothéquer son chalet des Tissours pour faire face aux besoins du ménage car les enfants grandissaient et, comme il ne les envoyait pas à l'école publique, il lui fallait payer des professeurs, dont Pélissier, qui vivotait de leçons particulières. L'ancien prêtre Maquignaz travaillait dans les usines de la Cogne, en Aoste, Laurent Bozon qui avait vu disparaître son hôtel des Praz, remettait en état le tramail de la Pierre-à-Bérard et jouait rudement de la pelle, la pioche et la truelle. Raulin avait liquidé son entreprise de construction traditionnelle et faisait des dettes, tout en vivant chichement. Le président du syndicat des producteurs de reblochons Jean Folliet, cherchait à passer la main, découragé par la multiplication des obstacles administratifs et les vues étroites de ses adhérents, affamés de progrès et d'argent. La clientèle du docteur Dupraz s'amenuisait toujours. Seuls, les républicains du Mont-Blanc dépendant d'Aoste et de Martigny conservaient des situations sociales inchangées.

La cloche du village sonnait quand ils se présentèrent, comme si le mariage Bondaz-Gex comportait une cérémonie religieuse.

— Qui a fait sonner la cloche ? demanda le médecin en prenant place à la grande table de mélèze portant encore les traces des couteaux qui l'avaient tailladée pendant des générations.

— C'est moi, dit Maquignaz en entrant, alors que les dernières vibrations du bronze caressaient encore le village.

— Mais Bondaz ne t'a pas dit qu'il ne voulait aucune cérémonie religieuse ?

– Oui, mais il n’y a pas de cérémonie religieuse. La cloche de Saint-Nicolas vient seulement de témoigner sur la joie qui nous soulève tous au moment où la vie va renaître !

– Armande est enceinte ?

– Bien sûr, et cette cloche n’appartient pas au judéo-christianisme qui l’a peut-être commandée mais qu’Antoine Paccard et ses fils ont coulée dans leurs ateliers d’Annecy. Les chrétiens ont aussi commandé l’église, mais ce sont nos ancêtres montagnards, maçons et paysans, qui l’ont construite de leurs mains. La beauté de nos églises ne doit rien à la religion du désert, mais tout au génie du paganisme.

Il éclata de rire et l’assemblée lui fit écho. Aurelio et Armande apparurent, vêtus comme à l’accoutumée, très correctement mais sans recherche. Elle tenait à la main un bouquet de perce-neige qu’elle déposa dans un vase placé sur la table. Aurelio portait à la boutonnière de son veston sept épis de blé liés entre eux par un fil et un peu noircis par le temps. Le docteur Dupraz sortit de son sac de voyage une grolle⁵ très ancienne, assez grossièrement sculptée, la déposa devant lui et dit en souriant :

– Je suis obligé par la dureté et le mensonge des temps d’accomplir une fonction bicéphale de maire et de curé. Aurelio Bondaz, vous engagez-vous à prendre Armande Gex pour mère de vos futurs enfants ?

– Je m’engage.

– Armande Gex, vous engagez-vous à prendre Aurelio Bondaz pour géniteur de vos futurs enfants ?

5. La grolle, coupe de libations valdotaine, comporte sept becs verseurs et se passe de l’un à l’autre convive pour que chacun communie dans la joie que l’homme tire des choses belles et bonnes venant de la terre, notre mère, de la même manière que les Indiens d’Amérique se repassent le calumet de la paix. Son origine se perd dans la nuit des temps.

Elle répondit oui en patois de Saxel.

- Alors, devant les représentants du peuple de la République du Mont-Blanc, vous allez prononcer le serment que vous connaissez.

L'homme et la femme prononcèrent le serment que Dupraz avait rédigé et communiqué à tous.

- Maintenant, nous allons boire au succès de la grande famille que vous essayerez de fonder pour maintenir la lettre et l'esprit de la tradition alpestre.

Il retira le couvercle de la grolle, déboucha successivement les trois bouteilles de vin qu'il avait apportées, les versa dans la coupe de bois et dit :

- Ce vin est du Marestel. Je ne suis pas expert en dégustation et ne prétendrai pas qu'il est supérieur aux grands bordeaux issus de Sauternes. C'est une affaire de goût. Mais je certifie qu'il provient du cépage Altesse qui fut rapporté de Chypre par les Croisés et planté par nos ancêtres descendants des Burgondes. En buvant tous ensemble nous allons nous rappeler que nous sommes frères par le sang et que les sangs ne doivent pas plus se mélanger sans critères et au hasard que les vins dits racés.

Il tendit la coupe à Bondaz. Après lui, son épouse but une rasade, puis chacun porta l'un des becs à ses lèvres. L'assemblée cria par trois fois : « Vive les mariés ! » La cérémonie était terminée et les entretiens lui succédèrent.

- Est-ce que nous allons élire les membres du tribunal du peuple parmi les camarades présents ? demanda Cochet.

- C'est trop tôt. Il faut attendre que la fraternité qui nous rassemble autour de vous, Bondaz, touche une communauté plus étendue. Au moment de la dissolution de notre association, elle comptait 12 297 adhérents. Au stade actuel de l'enquête que je fais mener, je constate qu'à peine 5 % d'entre eux s'engagent sur la base de ce

que l'Église appelle le ferme propos. C'est encore insuffisant. Mais, pour l'instant, nous sommes tous d'accord sur un point : comme président nous désignons Gévrier, à titre posthume.

Dupraz repassa par Chamonix dans la soirée et jeta un coup d'œil sur le casino. Il était fermé.

- Le Tiger's Club a loué l'établissement pour une grande réunion d'information, lui dit le portier.

- On peut y assister ?

- Je pense. C'est un Monsieur de Paris, qui grâce au Tiger's Club voudrait toucher les gens de la vallée qui ont beaucoup de fric.

- Moi je n'en ai pas, dit le docteur, mais j'aimerais entendre ce que ce Monsieur raconte. Je me méfie des gens qui viennent de Paris.

Il avait peut-être raison. Un certain Serge Mayer, grand promoteur à l'échelon national, présentait un projet fabuleux. Il comptait implanter un hôtel de très grand luxe sur les Petits-Rochers-Rouges, à 300 mètres sous le sommet du mont Blanc, pressurisé comme les avions, en raison de l'altitude et climatisé pour neutraliser les nuits glacées et les heures méridiennes brûlantes. Ce serait le point d'escale de l'élite et l'hôtel le plus cher de l'Europe. Il prévoyait une publicité « élitiste » : ... « Dormez avec le monde à vos pieds... Une nuit plus près de Dieu... Si Louis XIV avait osé, comme vous... »

Louis XIV peut-être, Colbert jamais ! La construction à cette altitude coûterait une fortune et M. Mayer en appelait aux souscripteurs pour alimenter la caisse de la société qu'il venait de fonder.

Balmat, qui se tenait discrètement dans un angle de la salle, se demandait si les matériaux seraient transportés à dos d'homme jusqu'aux Petits-Rochers-Rouges... Quelle

aubaine pour la Compagnie des Guides ! Mais le promoteur enchaînait :

- Nous lancerons un téléphérique à longue portée avec pylône intermédiaire aux Grands-Mulets. Il sera plus formidable que celui du Petit-Cervin et desservira directement l'hôtel. Transport et séjour s'enchaîneront dans un rêve sans fissure. Les travaux commenceront prochainement car nous possédons déjà l'autorisation pour la desserte et le permis de construire pour l'hôtel.

Balmat et Dupraz quittèrent le casino. Le docteur regagna Annecy, Balmat rentra chez lui pour téléphoner à Courmayeur.

Serge Mayer resta quelques jours à Chamonix, conférant avec ses architectes et ingénieurs puis disparut. Il n'avait pas regagné Paris. Le personnel de son entreprise possédait son carnet de rendez-vous, très chargé, prouvant qu'aucun grand voyage ne le sollicitait. Confiante, son épouse le fit rechercher dans Annecy où ses correspondants l'attendaient en vain. Serge Mayer était sans doute parti en montagne où il s'était tué.

Un coup de téléphone anonyme toucha le commissaire spécial de l'Élysée quelques jours plus tard, en expliquant la disparition du promoteur. Il avait été enlevé, précisait le correspondant anonyme dont la voix trahissait un léger accent italien « parce qu'il tentait de vendre quelques petites crottes de béton aux privilégiés du grand capitalisme, de tendre une ficelle de plus vers les altitudes sacrées de l'Europe pour satisfaire des millions d'abrutis qui ne respectaient plus rien... ». Il ajoutait que si le décret de non edificandi ne paraissait pas au *Journal Officiel* dans un délai de quinze jours, M. Serge Mayer serait pendu à la croix sommitale du Cervin. On n'exigeait aucune autre rançon que cette publication au *Journal*

Officiel. Le commissaire spécial haussa les épaules et dit :
 – Encore un coup des gauchistes !... Lutte contre les privilégiés du monde... Mort au fric... Pas d'hôtel de luxe... HLM partout ! Sacrée propagande !

Les échanges de vues entre la présidence et les ministères s'engagèrent aussitôt pendant que la Sûreté nationale menait ses recherches dans les différentes vallées cernant le mont Blanc. Car le promoteur était politiquement une *very important person*. Indicateurs et fichiers ne pouvaient faciliter le travail des inspecteurs puisque l'enlèvement visait uniquement à défendre l'esthétique du massif et non à profiter à des truands. La majorité pensait à une manœuvre antigouvernementale, l'opinion publique suspectait les écologistes, non sans témoigner quelque sympathie pour les auteurs de ce rapt. Des chercheurs bénévoles se déplaçaient dans le massif du mont Blanc. Les lettres anonymes affluaient à la mairie de Chamonix. Le chalet de Régis Balmat, aux Tissours, fut visité une fois de plus, les parois sondées. Balmat ne décollerait pas depuis qu'il avait refusé de paraître à la télévision qui le sollicitait pour connaître son avis sur la valeur des arguments avancés par le ou les ravisseurs, au nom bien entendu, de son glorieux ancêtre.

Il se détendit quelque peu lorsque l'inspecteur principal lui posa des questions sur l'enlèvement du promoteur. Il lui répondit :

– Vous faites fausse route. Ce M. Mayer n'a pas été séquestré par un montagnard, mais par la montagne elle-même. La tradition alpestre rapporte que les parois de rocher, les falaises de glace, s'entrouvrent parfois pour exposer les monceaux d'or que renferme la terre. Quand un homme cupide se précipite pour s'en emparer, la montagne se referme sur lui. Lisez donc le *Faust* de Goethe

ou l'histoire de Maître Hâmmerring dont parle Grimm...
Qu'allait donc chercher ce promoteur sur le mont Blanc ?
En Suisse, l'or du Rubli n'a jamais porté bonheur à personne. C'est cette passion de l'or qui entraîna mon ancêtre Jacques Balmat dans les précipices de Sixt, qui se refermèrent sur lui...

Serge Mayer fut libéré sur le quai des Bergues à Genève vingt-quatre heures après la publication du décret annulant les permis de construire. La police valaisane l'interrogea minutieusement. Le promoteur s'était égaré dans le dédale de la Jonction, perdant le moral, courant des risques inutiles. Surgissant providentiellement, deux alpinistes l'avaient remis sur le bon chemin et raccompagné jusqu'à Chamonix. Là, on l'avait fait monter dans une voiture qui paraissait attendre. Chloroformé, il ne s'était réveillé que dans une chambre, surveillé par ses deux sauveteurs qui lui répétaient inlassablement : « Si jamais tu construis ton hôtel là-haut, l'organisation te fera la peau ! » Il les reconnaîtrait, sans aucun doute, si on pouvait les lui présenter. Ils avaient un accent italien très particulier, bien que parlant uniquement le français. À la suite d'une communication téléphonique, on l'avait chargé dans une voiture pendant la nuit, les yeux bandés et on l'avait libéré sur le quai des Bergues.

L'aventure de M. Mayer devait occuper l'actualité pendant plus de vingt-quatre heures en raison de son originalité. Avec un étonnement profond, l'opinion publique découvrait qu'il existait en Europe une organisation enlevant des personnalités importantes et les restituant sans réclamer de rançon, pour des raisons purement esthétiques. Certainement un coup des écologistes !

Laurent Bozon se trouvait désormais sommairement installé dans sa ferme de la Pierre-à-Bérard avec sa mère,

son frère, sa sœur et les enfants. En réalité il ne s'agissait pas d'une ferme mais plutôt d'une vaste étable pouvant abriter deux cents vaches et comportant une sorte de compartimentage dans lequel vivaient les gens. Consolider les murs, dresser des cloisons, refaire des sections entières de toit, capter et canaliser les rus ouvrant sur l'alpage, lui avait demandé presque une année de travail. Le corps à corps avec la pierre, la terre, le rocher, les lauzes avait durci la peau de ses mains et ses muscles formaient maintenant un réseau que plus un atome de graisse n'enrobait. Dououreux pendant les premières semaines, au point de lui faire regretter la vie facile qu'il menait dans la vallée, cet énorme labeur avait fini par devenir une composante normale de sa vie, lui accordant une liberté intellectuelle totale en échange de la contrainte physique imposée. Car plus rien ne faisait obstacle à son imagination créatrice, aucune administration malveillante n'exigeait un permis de construire pour déplacer un mur, ouvrir une fenêtre, aucun soi-disant ingénieur ne venait critiquer la salle de bains qu'il avait aménagée à son idée, aucun touriste ne lui imposait la servitude liée à l'hôtellerie. Il ne dépendait plus maintenant que des forces naturelles encore plus inexorables que les hommes et des bêtes encore plus exigeantes ; toutes exerçant sur lui des contraintes qu'il n'avait plus le droit ou l'envie de discuter. Contrairement à ses plans primitifs, il n'avait acheté qu'une vingtaine de vaches, comprenant qu'au-delà il lui faudrait prendre un ou plusieurs « arpians », donc admettre des présences autres que familiales, introduire dans le cercle de ses pensées les revendications sociales, les ambitions, les joies ou les malheurs de ses semblables. Il était en effet presque impossible de recruter un arpian dans la vallée, tous les jeunes partant à la grand-ville



pour devenir mécaniciens, avocats, enseignants, footballeurs professionnels ou champions cyclistes. Mais il se levait à trois heures du matin, quand le mont Blanc restait encore figé sous la clarté morte de la lune, les pierres immobiles dans les couloirs des aiguilles, les torrents aphones pour avoir chanté toute la journée, presque immobiles entre leurs rives incertaines. Il pataugeait dans cette flaque de lumière que sa lampe posait sur le sol. Il allait traire les vaches. Traire les vaches, sortir les vaches, surveiller les vaches, rentrer les vaches... Un vertige de cornes, d'échines, de pis, de pattes blessées par les pierres, un tintamarre de clochettes et bourdons saisissaient Bozon dès que la haute neige se retirait de l'alpage et le dominaient pendant dix-huit heures. Traire, soigner, paître, laver la chaudière à fromage avec de la cendre et des bouchons d'herbe, casser du bois, allumer le feu, sortir le fumier, soulever la chaudière qui, pleine pèse cent kilos, brasser le lait, presser les tomes, saler les tomes, sans repos, sans trêve, de nuit noire à nuit noire, dans une ambiance jugée écœurante les premiers temps, puis intégrée, c'était le vrai visage de la « pastorale » de juin à fin septembre. Pendant cette période, il n'avait même pas le temps de changer de chemise et il s'affairait, pieds nus dans ses sabots, traînant derrière lui une odeur de lait sûr et de purin que le vent noyait dans l'océan des parfums de la montagne qui grondait autour de lui.

Rien ne le rebutait car il sentait obscurément qu'il venait de réintégrer une vie sortant du fond des âges, semblable à elle-même, conforme à l'ordre naturel des choses. Mais il se sentait limité dans le temps et sommé de prolonger cet ordre naturel. Il n'avait pas le droit de le trahir, donc de mourir sans progéniture. Encore lui fallait-il trouver une femme, et pas n'importe laquelle ! Elle devait entrer

normalement dans cette vie rebutante pour les jeunes filles d'aujourd'hui façonnées par la presse du cœur, décervelées par la télévision qui leur promettaient le bonheur par un métier d'homme remplaçant le métier de mère.

Lui savait que tenir sa place sur l'alpe de la Pierre-à-Bérard était aussi dur, et plus encore, que de porter quatre-vingts kilos de rails de chemin de fer sur l'épaule comme les femmes russes, enfin libérées. Mais il ne pouvait pas le dire à une fiancée. Il fallait que l'élué portât le fardeau de la vie alpestre dans son subconscient en arrivant, transmis par la suprême lucidité du sang. Elle devait donc être à la fois âgée de vingt et de mille ans. Il croyait savoir que cet oiseau rare ne se trouvait plus dans la vallée de Chamonix et se demandait où et comment il pourrait le dénicher.

Il pensait à la fiancée introuvable ce matin-là, en sortant de son étable, lorsqu'il entendit une détonation à demi étouffée par la distance. Il aperçut une colonne de fumée noire qui lui paraissait provenir du sommet du mont Blanc. Il se posa la question : qui peut bien allumer un feu de joie au sommet de la « taupinière blanche » que, par une sorte de coquetterie, Régis Balmat désignait toujours ainsi... Feu de joie ? Quelle nature de feu ? Cette colonne de fumée noire témoignait sur la combustion d'un gros volume d'essence... et cette explosion préalable ? N'était-ce pas un avion qui venait de percuter le sommet, comme ce DC 6 qui, en 1950, égaré dans la brume, et se croyant en approche de Genève Cointrin avait projeté tous ses passagers dans les abîmes du versant italien, avec leurs bijoux et leurs dollars qui n'avaient pas été perdus pour tout le monde ?

Très vite, le grand quotidien *Lyon-Matin* donna une réponse que Bozon connut seulement quelques jours plus tard, ne recevant pas de journal à la Pierre-à-Bérard. À la une, il titrait sur quatre colonnes :

« Odieux attentat au sommet du mont Blanc » « Mardi, un peu avant midi, un hélicoptère se posait sur le point culminant de l'Europe. Il portait le célèbre acteur américain Hirsch en train de tourner un film à travers la France et son metteur en scène grec, Constantinopoulos, avec trois assistants français. Ils avaient obtenu une dérogation à l'arrêté ministériel limitant les emplacements habilités à recevoir du matériel ou personnel hélicopté. Les assistants étaient en train de décharger caméras, miroirs, micros, lorsque quatre hommes masqués et bien équipés pour la haute montagne apparurent sur le mont Blanc de Courmayeur. Ils portaient des mitraillettes et des grenades. Parvenus au niveau du groupe, ils plantèrent le canon de leurs armes dans les reins des cinéastes et les poussèrent vers l'arête des Bosses sans dire un mot. Une fois le sommet évacué, ils placèrent les charges explosives qu'ils portaient dans leurs sacs sous le réacteur et les sièges de l'appareil, amorcèrent les détonateurs et s'éloignèrent très vite sur l'arête d'où ils venaient.

« Contraints et forcés d'entreprendre la descente après l'explosion de l'hélicoptère qui ne fit pas de blessés, ne connaissant rien à la haute montagne, démunis de cordes, crampons ou piolets, les cinéastes suivirent les traces laissées sur la neige par une cordée montée la veille. Malheureusement, au passage de la Jonction, le célèbre Hirsch et l'un des assistants glissèrent sur la lèvre d'une crevasse et disparurent.

« L'attentat n'a pas été revendiqué et le gouvernement a mis ses meilleurs limiers sur l'affaire. La sécurité ita-

lienne a bien signalé que la veille, dans l'après-midi, une cordée de quatre hommes avait été aperçue engagée dans les premiers passages difficiles de la voie dite de la Poire, mais on doute qu'elle ait réussi à passer au sommet du mont Blanc de Courmayeur dans la matinée, une pareille escalade imposant ordinairement un ou plusieurs bivouacs. Les terroristes n'ont pas prononcé un mot pendant l'attentat, ils n'ont rien laissé au sommet et aucun des survivants ne peut aider les spécialistes à établir les portraits robots d'hommes masqués. Les recherches vont se poursuivre prioritairement dans les milieux du CAF où existent des grimpeurs connus pour leur expérience des escalades difficiles et la rapidité de leur progression. »

La victime étant de nationalité américaine, l'opinion publique ne manifesta pas beaucoup d'émotion. Elle admirait même discrètement le caractère sportif de l'attentat et ne versait pas une larme sur la fin de l'hélicoptère, machine bruyante qui commençait à importuner les populations alpestres, comme le Ramadan qui avait empêché Annecy de dormir. La presse quotidienne et l'opinion n'en parlaient plus depuis quelques semaines lorsque la revue mensuelle Sport et Montagne donna de nouveaux détails :

« On a prétendu que l'attentat contre l'hélicoptère qui déposa Hirsch au sommet du mont Blanc et, par suite de son explosion, le laissa redescendre de la montagne à pied et se tuer dans une crevasse, n'avait pas été revêtu d'être un peu subtile mais évidente. Nous avons en effet reçu la photocopie du décret ministériel interdisant la dépose de matériel et personnel hélicoptéristes dans certaines zones de montagne parmi lesquelles figure, bien entendu,

le mont Blanc. Au bas de la reproduction figurait une phrase tapée à la machine à écrire et pleine d'humour : "Contravention pour stationnement interdit a été dressée par nous le huit mai, à 11h40. Signé : le gardien assermenté."

« La police recherche paraît-il les auteurs de l'attentat dans les milieux du Club Alpin Français, l'escalade du mont Blanc de Courmayeur ne pouvant être réussie dans un temps aussi limité que par des alpinistes de grande classe. Tactique idiote. D'abord parce qu'il n'existe pas une majorité d'alpinistes de grande classe dans le Club Alpin, ensuite parce que cette association est composée de gens bien élevés, issus de la moyenne ou grande bourgeoisie et non de casseurs ou autres autonomes ou marginaux. Quand le Club Alpin Français a décidé d'empêcher la réalisation scandaleuse d'une « grande bouffe » au sommet, il a organisé une manifestation de protestation à Chamonix et non un attentat en remplaçant par des bombes les magnums de champagne prévus. La logique des enquêteurs restera impuissante devant l'illogisme apparent des terroristes qui ont opéré du point de vue de Kafka. »

La police poursuivit cependant ses recherches avec patience et ténacité. La vallée de Chamonix fut particulièrement bien examinée. Régis Balmat reçut la visite d'un inspecteur. Il confirma ce qu'il avait très largement annoncé quelques jours plus tôt. Le jour de l'attentat, lui parcourait la Haute Route Chamonix-Zermatt-mont Rose avec un skieur anglais qu'il avait retrouvé en Suisse, à la cabane du Velan, au-dessus de Bourg-Saint-Pierre. Aucun inspecteur n'eut le temps ou l'argent pour se rendre à la cabane, vérifier si ce skieur anglais l'avait ou non occupée et savoir si Balmat était réellement passé à

Zermatt. La presse accusa les Brigades rouges, avec une logique bien discutable... La cordée de casseurs était montée par la voie italienne, elle ne pouvait donc être française ! Puis tout rentra dans le brouillard, on ne parla plus du grand acteur de cinéma victime du progrès, disaient les partisans de l'hélicoptère, de ses illusions assuraient les alpinistes. Eux savaient que depuis qu'il y a des hommes et qu'ils marchent, on ne descend pas facilement d'une haute montagne qu'on n'a pas d'abord gravi avec ses jambes.

Quelques années passèrent. La colonisation des anciens colonisateurs se renforçait sur tous les plans. Il existait maintenant sept mosquées dans la ville d'Annecy et plus de quinze dans toute la Savoie. Les sociétés multinationales importaient de plus en plus de travailleurs à bas prix provenant du Moyen-Orient et de l'Afrique. Les Français ne trouvaient rien à redire à cette évolution, mis à part quelques syndicats ouvriers minoritaires, les fédérations de petites et moyennes entreprises et, en Savoie, le millier de militants fanatiques de la République du Mont-Blanc survivant à la sélection opérée par le docteur Dupraz. Le choc psychologique ne portait pas au niveau du cœur mais du portefeuille. L'opposition la plus bruyante provenait du petit commerce. Dans la ville d'Annecy, il ne se trouvait déjà presque plus entre les mains des Savoyards ni des Français d'origine différente. Pendant la période d'extension urbaine des dizaines de milliers d'ouvriers s'étaient sommairement logés sur l'avenue de Genève, le boulevard de la Rocade, ou Gambetta et même place du général De Gaulle. Aux taudis avaient succédé les grands HLM collectifs financés par la municipalité et le département. Exigé par cette demande importante de biens de consommation, un petit commerce d'origine exclusive-

ment arabe s'était implanté. Les restaurants avaient été rachetés et servaient désormais merguez, brochettes, méchouis, couscous, paella à la rigueur, mais plus jamais les savoureux gratins savoyards. Les marchands de tapis ne sonnaient plus aux portes des appartements mais tenaient boutique à chaque coin de rue et la ligue antialcoolique se réjouissait de la prolifération de tous ces petits bistrot arabes où l'on ne pouvait boire autre chose que du thé ou du café.

Les gens du pays ne comprenaient rien à ce qui se passait sous leurs yeux, les pouvoirs publics en apparence non plus mais, en fait, très bien informés, ils fermaient les yeux car cette évolution n'était pas prévue dans les schémas de l'ENA. Elle avait planifié celui du pétrole en termes du XIX^e siècle où les canons anglais de la Home Fleet présidaient aux discussions financières entre ses amiraux et les émirs du golfe Persique. Après avoir gagné la guerre contre Hitler, l'Angleterre l'avait perdue au nom de l'Europe. Maintenant, l'argent qui sortait de France ou de Suisse pour y faire entrer du pétrole, revenait par mille canaux en changeant de nationalité. Car cet argent permettait au monde arabe de racheter progressivement la meilleure partie de l'Europe. C'était aujourd'hui la ville d'Annecy qui changeait de main.

Joseph Raulin qui était en train de déménager avec l'aide de quelques camarades, dit à Cochet :

- Je sais maintenant qui a soldé mon passif, donc racheté ma société. C'est un employé de l'émir Abd-el-Mosquri, donc l'émir lui-même. Il s'intitule déjà promoteur et, dans sa publicité, fait savoir aux futurs acheteurs que la construction traditionnelle Raulin continue. Mais j'ai vu quelques plans. Il prépare des gourbis à toit plat pour les moins riches et des palais à colonnes mauresques

pour les autres. Ils auront même des sanitaires en or massif ! Les étrangers ne rachètent pas seulement nos faillites mais nos traditions et notre culture, en les défigurant. C'est un crime ! On est vraiment foutus !

Raulin s'en allait avec sa petite camionnette, il ne savait où. La femme et les enfants suivraient plus tard, installés pour l'heure chez des amis. S'ils suivaient. S'ils arrivaient à dominer ce mal du siècle qu'est la dictature de la grande ville. Lui ne possédait pas de point de chute, mais tenait son cap en direction du mont Blanc, centre mystique de la République. La femme ? Les enfants ? Ne trouveraient-ils pas sa nouvelle existence trop fatigante ? Le mal du siècle, c'était bien la ville, qui offrait une assurance contre la fatigue. La société française se sentait trop fatiguée, sans doute pour être restée si longtemps une société de paysans. Bêcher, semer, moissonner, couper du bois, construire sa propre maison, comme c'était fatigant ! Se défendre contre les loups, puis les routiers, faire la guerre, c'était aussi bien fatigant ! L'appel à la main-d'œuvre étrangère ne constituait nullement un impératif économique mais un signe de fatigue devant les gros travaux que toute société, même hautement mécanisée, est obligée d'accomplir. Raulin dit à Cochet en chargeant son sac d'alpiniste sur les minces bagages déjà embarqués :

– Comme l'Empire romain parvenu au faite de sa puissance militaire, la France a besoin d'esclaves. Elle aussi se croit au sommet de la gloire, mais se trompe depuis 1940 et ne sait pas que les Romains en sont morts. On n'importe pas un esclave de sang étranger et suspect pour en faire un empereur !

– Bien sûr, approuva Cochet, car l'esclave apporte avec lui une autre conception du monde. Chez les Romains ce



...RÉPUBLIQUE DU MONTBLANC

processus a donné le judéo-christianisme et c'est finalement une patricienne convertie qui ouvrit les portes de sa ville au barbare Alaric ! Ici aussi, les Barbares viendront.

- Ils viendront, fit remarquer l'ancien promoteur. Comme ce sera fatigant pour nos femmes de coucher avec les Barbares ! Allez, je m'en vais. Je resterai quelques jours au tranail de Bozon, le temps de me retourner.

8

Les cinq années qui suivirent apportèrent des changements profonds dans la société occidentale. Ce n'était pas seulement la confrontation entre le monde libéral et le monde marxiste qui se durcissait, mais encore une guerre entre les différentes religions de salut qui naissait tandis que s'accusaient leurs divergences internes.

Mais le christianisme retrouvait de temps à autre son intolérance fondamentale que l'œcuménisme n'avait pas déracinée, lorsqu'il prenait conscience du formidable développement de la religion musulmane dans l'Europe occidentale. Les fidèles de Mahomet n'étaient pas d'accord entre eux pour autant. Ils transposaient maintenant en France la rivalité entre sunnites et chiites. Un ayatollah résidait maintenant en Savoie. La morale du monde arabe se modifiait un peu et faisait du prosélytisme. Les chiites lâchaient maintenant à travers les deux départements savoyards d'ardents professeurs bénévoles qui prétendaient enseigner, en même temps que sa religion la morale traditionnelle du monde musulman, favorablement accueillie par les hommes, violemment contestée

par les femmes. Ils se trouvaient ainsi en compétition avec les représentants des sectes américaines, nombreuses et riches, et les mainteneurs du patois, rares et pauvres, qui suivaient Armande Gex-Bondaz. Les religions qui, depuis toujours et partout dans le monde, avaient codifié les morales, elles-mêmes secrétées par les races, retrouvaient enfin un champ de bataille. Elles ne pouvaient pas ne pas se manifester à l'échelle politique. Des centaines de milliers de travailleurs étrangers vivaient en France depuis plus de dix ans. Ils demandaient et obtenaient maintenant leur naturalisation avec femmes et enfants. Les autres réclamaient le droit de vote, arguant que, par leur travail, ils représentaient le facteur essentiel de la prospérité économique. Appuyée par le monde syndical tout-puissant, la revendication devenait si forte que le parlement se vit contraint d'ouvrir plusieurs débats sur une modification éventuelle de la constitution. Une âpre controverse s'engagea. Une vague de chauvinisme passa sur l'Assemblée. Le Parti communiste français et les anciens gaullistes rejetèrent les textes favorables des commissions parlementaires. La droite squelettique aussi. Les partis aveugles qui venaient de nulle part et s'en allaient n'importe où, représentant le futur « monde gris » prophétisé par le comte de Gobineau, votèrent naturellement « nègre blanc ». La démocratie chrétienne qui élevait toujours l'œcuménisme au plan social et politique se montra favorable, aidée en sous-main par l'argent des sociétés multinationales. Finalement, le projet fut rejeté. Mais la pression syndicale se montrant si puissante, le droit de vote pour l'élection des conseillers municipaux fut accordé aux travailleurs étrangers déjà électeurs dans les syndicats.

Très rapidement, les conseils municipaux savoyards,



dans les vallées industrialisées principalement, devinrent multinationaux ou, plus exactement comme on disait alors, multiraciaux. Ils prirent de grandes mesures d'intérêt général. Celui de Chamonix décida de créer une ZUP (zone d'urbanisation prioritaire) qui s'étendait jusqu'à 2000 mètres d'altitude. Les Chamoniards furent étonnés par cette initiative dont ils ne pouvaient deviner la finalité. Quelque temps plus tard, le chalet de Balmat aux Tissours qui, déjà hypothéqué, se trouvait dans le périmètre de la ZUP, fut exproprié. Il réunit sa femme et ses deux garçons qui prenaient de l'âge et leur demanda :
- Qu'est-ce qu'on fait ?

Lui avait son idée mais désirait la voir confirmée par un consensus familial. Il redoutait que la réponse ne fût : tentons notre chance à Lyon ou Annecy, où les garçons pourraient aborder des études supérieures et gagner rapidement la vie de la famille. Mais personne ne détourna les yeux du mont Blanc et Clotilde demanda :

- Crois-tu pouvoir rester guide malgré la nouvelle tendance de l'alpinisme qui raréfie la clientèle ? Gagneras-tu assez pour finir d'élever les enfants ?

L'avenir de la Compagnie des guides apparaissait en effet terriblement menacé. La majorité des gens aisés gagnait maintenant les sommets en hélicoptère et les jeunes marchaient sans guide. Grâce aux manuels, cartes prodigieusement précises, récits de courses publiés depuis un demi-siècle, ils connaissaient en effet toutes les règles techniques de l'alpinisme (que les anciens paysans des vallées devenus guides avaient dû apprendre par la pratique) mais rien des impondérables liés à la stabilité du rocher, la consistance de la neige dans les couloirs, la présence de crevasses seulement révélée par la couleur des ponts et le profil de leur surface, l'annonce des tempêtes

par l'arrivée de nuages innocents... tous secrets seulement révélés par la nature aux hommes qui naissaient dans le cadre de la montagne et grandissaient dans une étroite intimité avec elle. Le niveau sportif des nouvelles générations s'était élevé. Les records du monde de natation revenaient aux gamines de treize ans et les jeunes, bien équipés, ne fréquentaient plus les refuges maintenant presque tous non gardés, préférant bivouaquer, même en haute altitude.

– J'ai de moins en moins de clients, c'est vrai, répondit Balmat, mais les courses deviennent de plus en plus chères. Il nous suffirait d'équilibrer recettes et dépenses en réduisant nos frais généraux. Pourquoi n'irions-nous pas habiter l'un de ces refuges maintenant vides ? Les dépenses provoquées par la vie en bas disparaissent. La Compagnie m'enverra les clients que je prendrai à partir du refuge, pourvu que celui-ci ne soit pas difficile à atteindre.

– Et les enfants ?

– Pélissier viendra vivre avec nous et terminera leur éducation. Après, ils feront ce qu'ils voudront. C'est leur affaire !

– Quel refuge irions-nous habiter ?

– J'ai pensé à Albert I^{er}. Accès facile. À peine deux heures et demie de marche depuis le Tour pour les clients et le ravitaillement.

– Mais pour toi, ça ne facilitera pas les courses pour les Aiguilles et le mont Blanc !

– Le mont Blanc est exclu depuis longtemps de mes courses. Il sera bientôt interdit à tout le monde.

Il l'était déjà aux hélicoptères. Depuis cinq ans, quatorze machines volantes venues se poser sur le sommet avaient été détruites par la même équipe de terroristes qui, sur-

gissant sur le mont Blanc de Courmayeur atteint par le versant italien, intimidaient les équipages par quelques rafales d'armes automatiques et incendiaient les appareils. Bien que menant leurs enquêtes scrupuleusement, les polices italienne et française n'intervenaient pas officiellement car les terroristes ne faisaient en somme qu'appliquer la loi interdisant le dépôt hélicoptéré d'hommes ou d'objets dans certaines zones de montagne, dont le mont Blanc faisait partie. Ailleurs, il ne se passait rien, personne n'attaquait les hélicoptères, donc les sociétés de location, après avoir établi des bilans financièrement désastreux, refusaient tout client alpiniste ou skieur pour le sommet suprême. L'année précédente, au printemps, de mystérieux incendies avaient détruit le refuge-hôtel des Grands-Mulets et la cabane de l'aiguille du Goûter. Quelques jours plus tard, une forte charge explosive envoyait les plaques de métal léger du refuge Vallot aux quatre vents du col du Dôme. Désormais, qui voulait atteindre le sommet du mont Blanc par la voie normale accomplissait la course en une seule étape s'il s'agissait d'un marcheur exceptionnel, ou subissait un bivouac en haute altitude que rien ne justifiait sinon la fatigue. Les candidats devenaient extrêmement rares et se recrutaient uniquement parmi les jeunes présomptueux de leurs forces. Ils périssaient infailliblement, pris dans les tempêtes de haute altitude s'ils ne savaient pas construire un igloo pour s'abriter, car ils n'avaient plus de point de repli avant la vallée.

La situation en pays d'Aoste évoluait dans le même sens, avec des protagonistes un peu différents. Ce n'étaient pas les gens de couleur qui envahissaient pacifiquement le pays grâce au recours à la main-d'œuvre étrangère, mais les plus faméliques des Italiens du Sud, aussi diffé-

rents de ceux du Nord qu'un Texan d'un Chinois. Ils tentaient d'insérer leur paresse traditionnelle dans l'activité valdotaine et, en même temps, leur morale. Ils occupaient désormais les postes les plus élevés de la hiérarchie catholique. L'Église valdotaine retrouvait, grâce à eux, l'intolérance féroce qu'elle avait perdue par sa longue coexistence avec les païens de la montagne. Prêtres calabrais et siciliens se comportaient de plus en plus comme les curés espagnols largement responsables de la guerre civile en 1936. Le mariage païen d'Aurelio Bondaz et Armande Gex figurait maintenant sur la première page du grand registre comptabilisant les hérétiques de la vallée en vue de nourrir éventuellement une nouvelle inquisition qui n'osait pas encore révéler son visage. Mystérieusement, la vie devenait impossible pour le professeur de français. L'assesseur à l'instruction publique subissait des pressions aussi permanentes que subtiles pour l'engager à se séparer de Bondaz. Dans ce microcosme de guerre de religion, l'Église attaquait sur tous les fronts. N'obtenant aucun résultat en frappant à la tête de la hiérarchie valdotaine dont elle menaçait la souveraineté culturelle à laquelle elle tenait par-dessus tout avec l'enseignement du français. La mini-inquisition attaquait à la base. Encore toute puissante à Saint-Nicolas, elle culpabilisait Bondaz pour son mariage, sa prétendue laïcité ou filiation maçonnique, les mœurs qu'elle lui prêtait en les inventant. Petit à petit, les Valdotains du village suivaient le prêtre calabrais régnant sur l'église et rejetaient le couple. L'épicier manquait systématiquement des produits qu'il désirait acheter. Les artisans se montraient incapables d'exécuter les travaux qu'il réclamait. La poste égarait les lettres qu'on lui adressait. Le « Syndic » ne les invitait plus jamais aux fêtes populaires de la commune.



Les carabiniers se présentaient pour enquêter sur les vols commis dans le pays et semblaient les tenir pour des recéleurs en fouillant et bouleversant l'appartement. La questure convoquait régulièrement Aurelio pour vérifier, inutilement, l'authenticité de son passeport. Paisibles et consciencieux au début, les élèves de ses classes de français se faisaient turbulents, voire insolents, et s'il réussissait à obtenir les confidences de l'un d'entre eux, l'enfant avouait que le curé de son village lui traçait régulièrement un sombre portrait du professeur.

Un matin, il dit à Armande :

- Dès l'hiver prochain, je prends des leçons de ski.

- Pourquoi ? As-tu l'intention d'affronter les prochaines Olympiades ?

- Pas du tout ! Mais je vais te proposer d'aller vivre dans quelque refuge désert pour échapper à ce monde abject qui nous entoure et nous rend la vie impossible. Je dois par conséquent savoir très bien skier pour assurer nos déplacements en hiver. Qu'en penses-tu ?

- Moi je suis d'accord ! Mais de quoi vivrons-nous ?

- Des revenus produits par notre capital d'amour. Nous serons heureux car l'argent ne fait pas le bonheur.

Elle rit.

- D'amour et d'eau fraîche !... Non seulement fraîche, mais glacée là-haut !

- Et puis, on verra ! Dans les refuges nous tomberons sur beaucoup de camarades. Régis Balmat se trouve déjà là-haut avec sa famille, et Pélissier.

Il donna sa démission et, quelques jours plus tard, le couple partait pour la haute montagne. Par le téléphérique d'Entrèves, ils arrivèrent au refuge-hôtel Torino où ils comptaient coucher avant de descendre les glaciers du Géant et du Tacul. Le sac d'Aurelio pesait plus de vingt

kilos et Armande portait leur petit garçon âgé maintenant de trois ans sur cette claie spéciale, pendue aux épaules qu'adoptaient les mères modernes car elle ne pouvait lui demander d'accomplir à son âge la longue descente sur glacier vers Chamonix.

Ils aperçurent Maquignaz en train de dîner. Ils s'assirent à sa table. L'ancien curé ne portait pas la tenue habituelle des alpinistes mais une sorte d'uniforme rappelant par sa coupe et sa couleur celui des gardes-chasse. Et, sur la poitrine, une plaque métallique frappée d'un sigle inconnu.

Une carabine à lunette de visée se trouvait posée contre sa chaise.

– Vous partez en guerre ? demanda Bondaz. La résistance valdotaine reprend son activité ?

– Non, ami. La résistance valdotaine reprend bien son activité, aussi clandestine qu'au temps du fascisme, mais avec les mêmes armes que les nouveaux envahisseurs : la morale d'une tradition, la langue originaire, la religion née du pays, la défense acharnée de l'identité biologique.

Bondaz sourit et dit à Armande en plaisantant :

– Maquignaz est un curé catholique en pleine mutation.

– Je ne suis plus curé catholique depuis longtemps.

– Et heureusement, car si vous l'étiez encore je ne m'assiedrais pas à votre table. Vos anciens confrères m'expulseraient pratiquement du pays d'Aoste.

– C'est normal. Je suis au courant.

Aurelio posa un doigt sur la plaque accrochée au boudoir et demanda :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– L'insigne de garde assermenté de la nouvelle société franco-italienne de protection de l'environnement, créée



avec des capitaux d'origine arabe, sur la base de la loi de 1901 et reconnue d'utilité publique par le gouvernement. Il s'agit de protéger contre les braconniers de tous poils les bouquetins du Grand Paradis et les chamois des hautes vallées.

Posant sa main sur la carabine, il ajouta :

- Je suis autorisé à tirer à vue sur tout type pris en flagrant délit !

- Et vous tirerez si l'occasion se présente ?

- Bien entendu !

- Encore la violence ! constata Bondaz en souriant. Et vous partez en patrouille demain matin ? Il paraît que les chamois sont très nombreux sur les rampants au pied des Grandes Jorasses, côté val Veny.

- Je sais, je sais... C'était le terrain de chasse favori d'Evariste Croux, et j'en crois les souvenirs de sa fille Eugenia !

Il désigna l'énorme sac de dos déposé au pied de la table et ajouta :

- Demain, je ne vais pas en patrouille. Je porte mon barda au refuge Albert I^{er} où je vais m'établir.

- Comment ? Vous allez là-bas ? Mais, nous aussi ! Mais, dites-moi, Albert I^{er}, c'est plutôt loin du Grand Paradis !

- Pas d'importance. Plus j'aurai l'occasion de courir la haute montagne, plus je serai heureux. Changer de paradis m'a convaincu. Celui-ci est tout de même plus accessible parce que moins élevé que l'autre ! Je préfère vivre une réalité que prêcher une hypothèse !

- Alors, nous partons ensemble demain matin ?

- D'accord, mais très tôt car les ponts de neige sont fragiles cette année et nous avons intérêt à marcher avec le gel.

SAINTE-LOUÏSE

Ils se couchèrent tôt et dormirent peu, fascinés par les perspectives de cette nouvelle existence qui s'ouvrait devant eux.

ALTITUDE

3000

1

En arrivant au refuge Albert I^{er}, le couple Bondaz aperçut d'abord Régis Balmat et son épouse en train de graisser leurs brodequins à l'huile de marmotte. Il bavardait avec Pélissier devenu depuis longtemps déjà précepteur de leurs deux garçons. Il avait considérablement maigri et restituait à l'actualité la caricature des pions affamés d'antan. Affamé, il ne l'était point, pauvre oui, car vivant de rares leçons particulières depuis son éloignement de l'aima mater. Gonthier lui aussi était venu s'établir au refuge, imitant Balmat, prêt à prendre des clients pendant l'été, avec ou sans l'approbation de la Compagnie des guides de Chamonix, des skieurs l'hiver pour les randonnées vers Zermatt et les sommets de plus de 4000 accessibles en peaux de phoque. Les uns et les autres se faisaient de plus en plus rares et cette désaffection allait poser de cruels problèmes financiers, mais il avait ressenti le besoin irrésistible de fuir la super organisation des écoles de ski officielles, celle de Megève en particulier, dominée par une clientèle féminine cherchant à faire la loi. Raulin, toujours rêveur, venu avec l'espoir de transformer les refuges en belles

résidences extrapolées de l'ancienne ferme savoyarde, s'était fabriqué une grande table à dessin et dressait déjà des plans avec un enthousiasme rajeuni.

L'étonnement du couple culmina lorsqu'il découvrit le docteur Dupraz en train de consulter parmi la foule occupant le refuge. Quand il fut libre, Bondaz lui demanda :

– Que faites-vous là ? Il ne vous reste plus d'Arabes à soigner en bas ?

Dupraz sourit, haussa les épaules.

– Les Indiens ont leur homme-médecine et les Noirs leur sorcier qui soignent corps et âmes dans le même temps, et ils n'ont pas besoin de notre médecine unijambiste. Je suis venu dans les refuges de la République du Mont-Blanc pour m'occuper des camarades qui s'y trouvent plus nombreux que vous ne l'imaginez.

Le refuge Albert I^{er} comptait maintenant une quarantaine de résidents. Ils étaient cinquante au Couvercle, une douzaine à la Charpoua, trois fois plus au refuge d'Argentière. Dupraz savait que Jean-Pierre Davaz résidait au Trient, mais ignorait le nombre de compagnons montés depuis le Valais en même temps que lui. Plus nombreux les Valdotains occupaient le refuge Gonella, celui de la Noire, Quintino Sella.

– Ce sont nos anciens adhérents ? demanda Bondaz.

– Pas forcément. Je découvre parmi eux bien des gens qui n'adhéraient pas à l'association et manifestent maintenant un vrai fanatisme pour l'indépendance de nos trois pays. Tenez, nous avons ici Adrien Secret dont l'arrière-grand-père fut un éminent collaborateur de Pravaz. Depuis longtemps, il tournait autour de nous mais sans jamais s'engager à fond. Maintenant, il s'engage sur le plan du refus de la société de consommation multiraciale, alors qu'il en est l'un des grands bénéficiaires !



Très important ! Je vous dirai pourquoi. Comprenez qui pourra !

En réalité, la nouvelle population des refuges représentait une singulière espèce de réfugiés. Ils venaient de fuir l'épidémie d'hystérie qui, périodiquement, ravageait la société. Les somnambules établis en France, Suisse, Italie, trop bien nourris, assurés du lendemain, à l'abri de la chaleur et du froid, jamais contraints d'en appeler à leurs ressources morales et physiques, chloroformés par une morale officielle qui niait le goût pour la violence du mâle, la douceur maternelle de la femme, se sentaient perdus sans directeur de conscience. Ils tournaient aux quatre vents de l'actualité. Besoin de déplacements permanents. Appétit de vitesse. Diapason de plus en plus élevé des conversations. Multiplication d'orateurs qui n'avaient rien de sérieux à dire. Le tout amplifié jusqu'à l'intolérable par les techniques : machines parlantes devenues machines hurlantes, moteurs à explosion, camions rugissants, avions fracturant le mur du son à n'importe quelle altitude. Cette agitation sonorisée par la technique ne comblait pas le vide décérébralisant des somnambules qui s'ennuyaient, les jeunes surtout, rêvant obscurément aux guerres qu'on ne faisait plus, alors qu'ils se sentaient naturellement programmés pour cette activité fondamentale. Aussi explosaient-ils de temps à autre. Des bagarres se déclenchaient sans raison discernable. Les casseurs cassaient. Les enlèvements se multipliaient sans que les victimes soient pour autant rançonnées. Les « chauffeurs » qu'on croyait disparus depuis le Moyen Âge, brûlaient la plante des pieds de paysans isolés pour leur faire lâcher leurs économies. Des bureaux de vote flambaient en période électorale. Les Français ou les Italiens les plus raisonnables pensaient qu'en l'an 2000 il ne serait plus

possible de vaquer à ses occupations, à travers Rome ou Paris, sans progresser pistolet au poing.

La police défendait cependant de son mieux la société démocratique. Officiellement on n'avait pas rétabli la peine de mort supprimée depuis longtemps. Cependant, les troupes d'intervention tiraient à vue et à balles réelles sur les manifestants dès que les manifestations prenaient une certaine ampleur.

Issus de la Savoie, Valais, Val d'Aoste, ceux qui s'installaient maintenant dans les refuges du massif n'étaient pas obligatoirement des républicains du Mont-Blanc mais des citoyens normaux qui, refusant à la fois la violence et la soumission à une vie devenant rapidement intolérable, fuyaient vers le silence et la paix de la montagne, ignorant le caractère terrible de l'un et de l'autre.

Armande et Aurelio couchèrent dans des dortoirs séparés, regrettant l'intimité perdue en quittant leur appartement de Saint-Nicolas. Ils pensèrent que leur nouvelle vie allait poser de nombreux et graves problèmes. Ils furent surtout perturbés par le bruit régnant dans le refuge Albert I^{er} car, si nul n'y célébrait le Ramadan dont eux n'avaient jamais souffert, les conversations, les disputes, les éclats de la radio les avaient empêchés de dormir jusqu'à une heure avancée de la nuit, la plupart des réfugiés restant conditionnés par les habitudes acquises. Le docteur Dupraz qui, le lendemain, partait pour sa tournée vers le refuge du Trient, souffrit également des caqueta-ges et grognements des haut-parleurs.

Profitant du petit déjeuner qui rassemblait tous les habitants, il leur dit :

- La montagne est normalement aussi perturbée par le bruit que la plaine. Seulement, si vous percevez jusqu'au vertige le bruit de dix mille automobiles qui roulent, cent

avions ou hélicoptères qui volent, deux douzaines d'orateurs qui braillent, une centaine de chiens qui hurlent, vous n'entendez que rarement et d'une manière assez faible la rumeur du vent qui chante sur les crêtes, les craquements du glacier qui avance, le soupir des ponts qui se brisent sur les crevasses, le claquement des pierres qui cascadenent dans les couloirs et, en hiver, l'immense et profonde rumeur de la neige qui tombe. C'est que votre oreille est accordée, si je puis dire, sur une longueur d'onde différente. Pour la même raison, si vous n'entendez que trop les haut-parleurs des postes de radio que vous avez abusivement fait marcher cette nuit, vous ne percevez pas le son des ondes qui transportent les paroles inutiles ou stupides des radioteurs. Si vous prétendez vivre ici, je vous en prie, respectez le silence que la montagne vous accorde et jouissez de cette infirmité de votre tympan inapte à saisir ses bruits. Notre ami Pélissier va vous lire un poème de notre immortel Alfred de Vigny. Il vous permettra de comprendre la signification supérieure du silence.

Pélissier ouvrit *Les Destinées* et leur donna lecture de *La Mort du loup* : « À voir ce que l'on fut sur terre. Et ce qu'on laisse, Seul le silence est grand, Tout le reste est faible. »

D'un regard aigu, le docteur Dupraz comptabilisa ceux qui baissaient rêveusement la tête et ceux qui béatement souriaient, n'ayant rien compris quand Pélissier s'appesantit sur les derniers vers du poème : « Gémir, pleurer, prier est également lâche. Fais énergiquement ta longue et lourde tâche Dans la voie où le sort a voulu t'appeler Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler. »

L'agitation nocturne ne devait pas cesser pour autant. Pendant le jour, l'immensité à trois dimensions leur im-

posait une certaine retenue dont ils se dédommageaient en se réfugiant en vase clos dès la chute du soleil. Face à la haute montagne, ils prenaient plus ou moins conscience de leur volume infinitésimal mais se dilataient superbement dans un refuge surpeuplé. Au dehors, l'immobilité stupéfiante de la montagne leur faisait peur et, spirituellement, ils se réfugiaient dans le monde dont ils n'avaient pas réussi à sortir. Fuyant des périls réels ou imaginaires, leurs très lointains ancêtres s'étaient repliés dans le hameau, devenant village puis ville, puis mégalopole. Renverser le mouvement, était-ce possible ? Revenir à la nature élémentaire, n'était-ce pas trop redoutable pour les hommes d'aujourd'hui ?

La réponse fut donnée quelques jours plus tard par une partie des réfugiés. Ils ne pouvaient tolérer un pareil silence ! À travers son silence, ou sa rumeur inaccessible à l'oreille humaine, la montagne les accablait. Ils commencèrent à regretter ce qu'ils venaient de haïr. Ils comprenaient plus ou moins qu'ils avaient, depuis trop longtemps, franchi le seuil de non-retour. Ils déclarèrent que le refuge était inconfortable, le prix de revient de la cuisine trop élevé quand on la préparait sur un réchaud de camping à gaz Butane. Ils critiquèrent l'existence de dortoirs isolant les hommes des femmes, brisant ainsi des intimités parfois très anciennes, l'incertitude du ravitaillement imposée par l'aller-retour refuge Albert I^{er}-village du Tour, soit cinq heures de marche pénible, ou de son caractère ruineux si on faisait appel à des porteurs professionnels. Ils justifiaient par avance leur prochain retour dans les vallées. Ils allaient fuir un silence plus terrible que la rumeur du monde plat. La montagne opérait une sélection naturelle et rejetait ceux qu'elle jugeait inaptes à s'intégrer.



Ils partirent progressivement, les uns chargés de leur sac de dos, les autres portant les valises qu'ils avaient laborieusement montées quelques semaines plus tôt. Le docteur Dupraz, qui était un généraliste et non un psychiatre, notait simplement ces départs. Il comprenait pourquoi la montagne opérait elle-même la sélection parmi les adhérents de la République du Mont-Blanc, que lui n'avait pas réussi à mener à bien quelques années plus tôt. Pour analyser ce processus, il fallait découvrir le rôle essentiel que le silence y tenait et cette aptitude existait en lui car, ce silence, Dupraz croyait déjà entendre sa terrible rumeur. La République du Mont-Blanc qui, administrativement n'existait plus, enfonçait maintenant ses racines dans la terre qu'elle prétendait régir, humblement soumise à sa loi.

- Tous les gens qui ne peuvent supporter la vie statique menée par nous à cette altitude sont repartis. Tant mieux, dit le médecin à l'ingénieur Adrien Secret qui venait amicalement rendre visite aux séparatistes devenus ses camarades. Tu es encore au CNRS d'Annecy ?

- Non. Je dépends maintenant de l'industrie privée. Enfin, d'une certaine manière !

L'après-midi était encore beau et ensoleillé malgré la saison d'automne avancée. Les deux hommes sortirent du refuge et commencèrent à gravir les pentes qui donnaient accès au col des Grands. Ils grimpaient paisiblement, dans une solitude que l'ingénieur jugea totale et, pendant les brèves pauses qu'ils s'accordaient, Secret raconta à Dupraz les aventures qui venaient de bouleverser sa vie depuis leur première rencontre.

- Comme son ancêtre qui, en collaborant avec Pravaz, apporta une aide déterminante dans la création de la seringue hypodermique, lui avait découvert un procédé

permettant la mutation de la résine en essence utilisable dans un moteur à explosion. Il avait tenu son invention secrète au CNRS, la révélant par la suite à l'un des grands trusts pétroliers. La société avait acheté son silence 500 000 francs, classé le brevet dans le coffre secret où dormaient les archives allemandes qui auraient permis de ravitailler l'Europe en essence synthétique produite à partir de la houille comme du temps du III^e Reich jusqu'à la destruction par l'aviation anglo-américaine des usines produisant la « leuna ». Pourquoi ? Parce que les grands pétroliers ne voulaient pas bouleverser leur propre économie en passant du pétrole naturel à l'essence synthétique. Puis le brevet s'était réveillé dans le coffre secret dès que le monde arabe avait commencé à réduire ses livraisons de brut, prétendant qu'il ne voulait plus ravitailler les pays occidentaux dominés par les Juifs tant que les affaires israéliennes et palestiniennes ne seraient pas résolues. À la politique gelée par le silence posé sur le brevet succéda celle des royalties versées pour son exploitation. Devenu riche grâce au capital initial, Adrien Secret se retrouvait maintenant très riche avec les royalties versées par la compagnie de pétrole dont les usines traitant la résine se construisaient partout en Europe où les forêts de résineux justifiaient une exploitation intensive.

Ils arrivèrent au col des Grands, s'assirent sur un rocher pour se reposer. Adrien Secret gardait maintenant le silence et contemplait le formidable panorama déployé autour de lui. Face à lui, l'arête s'élevant vers le Chardonnet laissait retomber ses murailles sur le glacier du Tour dans une verticalité apocryphe mais impressionnante pour l'œil. Au-delà d'elles, la calotte glaciaire de l'aiguille Verte flambait sous la caresse horizontale du soleil

LA RÉPUBLIQUE DU MONT-BLANC

déclinant. Il recevait cette domination d'un plus de 4000 avec un vif sentiment d'humilité. La montagne gardait pour elle son triomphalisme et les deux hommes comprenaient parfaitement que, points minuscules posés sous le front sud du glacier des Grands, eux n'existaient pas. Le docteur Dupraz écoutait le silence du monde alpestre et cherchait à pénétrer sa rumeur pour essayer de le comprendre, comme chaque jour et chaque nuit. Il se demandait si Jacques Balmat en était, lui aussi, exclu, à l'époque où il avait levé les tabous posés sur le mont Blanc en y conduisant le docteur Paccard. Sans doute, sinon il aurait compris qu'il devait les respecter et laisser l'homme de science dans la vallée.

Le froid montait. Adrien Secret frissonna et dit :

- Je vous ai raconté tout ça pour me justifier de ne pas avoir adhéré à la République du Mont-Blanc dès les débuts, comme vous me l'avez reproché lors de notre rencontre près d'Annecy-le-Vieux. Je suis réaliste. Pour animer un grand mouvement il faut de l'argent. Je devais d'abord le gagner. D'où mon silence et ma réserve qui n'ont plus cours aujourd'hui puisque je suis riche.

- Mais l'association n'existe plus, rappela le médecin en hochant la tête.

L'ombre s'étendait maintenant sur le glacier du Tour et le transformait progressivement en fleuve bleu figé dans son immobilité apocryphe par un clapotis dont les crêtes retenaient encore les reflets du soleil disparu. Les deux hommes se levèrent et entamèrent la descente. Adrien Secret reprit :

- La République du Mont-Blanc existe dans la mesure où ses animateurs ont quitté les autres républiques établies en Suisse, France, Italie, pour la vivre sur le terrain qui la détermine. C'est décisif. Encore faut-il qu'ils s'y

maintiennent. Comment allez-vous vivre dans les refuges ?

– Mal ! répliqua le docteur. Mais la liberté n'existe que dans la pauvreté.

– Idéologiquement, sans doute, mais pas dans la réalité du monde occidental tel qu'il est devenu, ce conglomérat de nations mercantiles prêtes à s'entre-déchirer si tel peuple orgueilleux et dominateur les persuade que c'est nécessaire, une fois de plus. Comment allez-vous ravitailler les refuges, les chauffer, renouveler les vêtements de vos partisans puisque la plupart d'entre eux ont, volontairement ou non, coupé les ponts qui les reliaient à la société de consommation ? C'est très joli de dire : nous ne consommons plus ! Croyez-vous que leur estomac ne protestera pas ?

Dupraz sourit et dit :

– Comme médecin, je connais la place de l'estomac, son rôle et ses besoins. Je pense que nous survivrons grâce à de petits métiers. Balmat et Pélissier sont guides et moniteurs de ski. Laurent Bozon garde son travail du Buet. Il peut ravitailler la communauté en viande et lait. Folliet a résilié ses fonctions au syndicat des promoteurs de tome et vient de rejoindre Bozon là-haut. Il va produire le véritable reblochon d'antan. Il nous en donnera et en vendra. Armande tirera quelques ressources de ses leçons, son mari aussi. Jean-Pierre Davaz et Cochet pensionnés l'un et l'autre, mettront ces pensions dans la caisse commune. Les plus habiles d'entre nous exploiteront leur vocation d'artisan, comme leurs ancêtres.

Les deux hommes marquèrent une pause. Adrien Secret se rapprocha de Dupraz, le prit par le bras et dit en hochant la tête :

– Tout ça ne va pas loin. Il faut beaucoup d'argent pour déboucher sur le plan politique !

- Mais nous n'avons pas l'intention de passer sur ce plan. Nous ne prétendons pas officialiser la République du Mont-Blanc, mais la vivre. Qu'elle soit reconnue par la France, l'Italie ou la Suisse, États en voie de disparition par le déclin biologique de leurs habitants, nous importe peu. La République du Mont-Blanc sera éternelle si nos femmes nous donnent suffisamment d'enfants.

Secret lui serra plus fortement le bras.

- Tout ça est bel et bon, Docteur, mais je suis un Savoyard positif et tenace. J'ai attendu longtemps pour vous suivre. Mon plan est mûr. Je sais ce que je dois faire des millions qui vont tomber dans ma poche. Je n'ai aucune envie d'acheter un château ou une Rolls-Royce, pas plus que d'entrer dans les compétitions démocratiques ou capitalistes. Je ne viens pas m'établir dans les refuges de la République du Mont-Blanc mais, avec l'accord de tous, je deviendrai son ministre des Finances !

Le docteur Dupraz qui, depuis quelques semaines méditait sur les problèmes matériels qu'Adrien Secret venait de soulever et, ne leur trouvant pas de solution, faisait grise mine, reprit son visage épanoui d'autrefois et dit :

- Voilà qui va nous permettre de fournir une solution aux problèmes posés par l'occupation des refuges. Au début, les clubs alpins français, suisse, italien, propriétaires, nous ont cherché des histoires. Ils exigeaient le paiement des nuitées au jour le jour, comme autrefois. Ils ne voulaient pas tenir compte que les temps avaient changé. J'ai discuté avec eux en leur faisant remarquer que le régime de location ne pouvait pas s'aligner sur celui des hôtels mais celui du bail 3, 6, 9, puisqu'il s'agissait d'un habitat permanent. Ils nous ont envoyé la police qui s'en moquait. J'ai fait rire les flics en leur disant que des bâtiments de montagne appelés refuges

étaient normalement et gratuitement ouverts à des réfugiés, ce que nous étions. Finalement, j'ai réussi à persuader le CAF, de nous considérer comme des locaux permanents. Les autres ont suivi. Nous avons des baux et des loyers modérés. J'ai réglé les premiers trimestres. Maintenant, la caisse est vide. Heureusement que vous arrivez ! Je vous nomme ministre des Finances !

Ils repartirent et regagnèrent en silence le refuge Albert I^{er}.

La fréquentation de la montagne dans le massif du mont Blanc se modifiait. Personne ne se faisait plus déposer sur la montagne par hélicoptère, les sociétés de location se refusant à prendre des clients pour cette course rendue dangereuse par l'intervention de commandos armés qui détruisaient les machines et condamnaient leurs passagers mal équipés à toutes sortes de catastrophes. Depuis la destruction des refuges Grands-Mulets, Vallot et cabane du Dôme, une minorité de jeunes réussissait encore l'ascension et le retour pendant les jours d'été les plus longs, mais le nombre de garçons et de filles exceptionnellement doués pour la marche diminuait d'année en année. Régis Balmat qui revenait de l'aiguille Verte, sa course la plus suivie, trouva Sylvain Meynet au refuge et lui demanda :

- Et comment ça marche pour toi avec les Italiens ?

- Je me défends ! Seulement, l'éventail des courses s'est bien rétréci. Ne reste qu'une minorité de clients ambitieux que je mène au mont Blanc par les voies les plus difficiles : la Blanche de Peuteret, ou la Nord-Ouest de Luigi Amedeo. Je fais aussi la pointe Blanchet, la Carmen, la Chaubert aux aiguilles du Diable... Le reste ?... Les amateurs n'ont plus besoin de nous !

- Et où loges-tu ?

- J'habite le refuge de la Noire avec ma femme et quelques amis.

- Tu ne devrais plus mener de clients au mont Blanc.

- Pourquoi ?

- Parce que...

Il y eut un silence. Clotilde Balmat prépara le déjeuner et invita Meynet. Elle avait cuisiné un excellent civet de chamois et le guide de Courmayeur demanda :

- Tu chasses sans trop d'ennuis ?

- Pourquoi des ennuis ?

- Maintenant, c'est très surveillé !

- Je sais. Maquignaz exhibe sa belle plaque de garde-chasse, mais je ne le rencontre jamais. Les autres non plus !

Il rit et commenta :

- C'est le dernier privilège de celui qui connaît la montagne. C'est plus difficile d'aller aux chamois que de monter sur la taupinière blanche ! Trop de gens vont encore là-haut sans hélicoptère. Depuis le nouvel hôtel qu'on a construit au Plan de l'Aiguille, aller au sommet et en revenir dans la journée reste possible pour un grand marcheur. Tout changerait s'il fallait partir à pied de Chamonix, comme autrefois !

Sylvain Meynet se rendit au Tour pour livrer le sac de petite contrebande qu'il portait. Quelques jours passèrent, égayés par les allées et venues de camarades venant ou allant du Valais en pays d'Aoste. Régis Balmat descendit à Chamonix pour prendre livraison d'un colis que Secret lui adressait depuis Paris. Au sortir de la gare, une rencontre inattendue lui coupa le souffle. Il reconnut Élyse Perret qui venait de la pharmacie du Mont-Blanc où elle avait acheté des comprimés d'aspirine. D'un pas nonchalant, elle se dirigeait maintenant vers l'Arve recou-

vert de béton sur la totalité de son cours à travers la ville. La femme marquait un mouvement de recul quand, de temps à autre, elle croisait un couple d'Arabes, l'homme portant le fez, la femme qui le suivait humblement, le tchador. Elle passa devant l'ancien magasin de Marianne Terray devenu boutique de marchand de tapis, tourna le dos à la gare, entra Chez Mélanie, et s'y attabla. Midi sonnait. Toujours sollicité par son appétit royal, Balmat la suivit. D'autorité, il prit place en face d'elle et dit :

- Alors, tu es revenue ?

Elle le reconnut immédiatement. Elle marqua un haut-le-corps et ses yeux, toujours très beaux, chavirèrent dans une vague de désarroi craintif.

- Oui, répondit-elle à voix basse.

- Ton mari se trouve en mission en France et tu l'accompagnes ?

- Non, je suis seule.

Il la détailla par petits coups d'œil analytiques. Elle avait légèrement forci, avec un teint plus mat. Sous l'étoffe aux couleurs criardes de sa robe, on devinait une sorte de sous-tension de ses muscles et nerfs qui niait l'ancienne paysanne savoyarde, capable de gravir quatre cents mètres de dénivellation à l'heure. Balmat retrouva dans ses yeux l'expression découverte lors de leur première rencontre aux Praz, chez Laurent Bozon, bien des années auparavant. Ils semblaient guetter, au-delà des vitres de la salle, l'apparition d'une présence à la fois crainte et désirée, puis revenaient à lui, éteints, accablés par cette attente vaine qui n'en finissait plus de rebondir. Elle prit la carte, consulta le menu et, sur un ton désabusé, murmura :

- Encore du couscous, le méchoui, de la paella rien d'autre... Même ici ! C'est pas croyable !

- Mélanie cède à la mode, comme tout le monde, dit-il en faisant la grimace... La fondue a fondu dans le creuset de l'histoire !

Ce n'était pas tout à fait exact. Il connaissait un restaurant, tenu par un vieux couple, qui préparait encore les plats traditionnels du pays, mais à des tarifs bien trop élevés pour sa bourse. Il commanda une paella et l'ex-fiancée de Bruno Gonthier prit un sandwich.

- Comment t'appelles-tu maintenant ? demanda-t-il.

- Toujours Perret. J'ai quitté mon mari et je reviens au pays.

Balmat éprouva un petit choc et commenta sans bienveillance :

- Tant pis, ou tant mieux pour toi ! Le pays ?... Sais-tu que tout est changé et que la République du Mont-Blanc, dont tu ne voulais pas entendre parler, existe. Les anciens que tu as connus vivent maintenant dans les refuges. Moi j'habite Albert I^{er}, avec ma femme et les enfants.

D'une voix craintive et qui venait des profondeurs de son enfance, elle murmura :

- Il doit faire bien froid là-haut !

- Bah ! Pas plus qu'à Chamonix ! On chauffe au mazout. Et pour nous, c'est gratuit !

Elle termina son sandwich et finit par demander d'une voix étouffée :

- Crois-tu qu'on m'accepterait encore parmi vous ?

- Je ne sais pas. Tu devras demander ça au docteur Dupraz, notre président. Si tu as des enfants, il faudra les présenter au tribunal du peuple.

- Je n'ai pas d'enfants. Et Bruno ?

- Il vient d'épouser une fille d'Argentière. Tu n'as aucune chance qu'il t'ouvre ses bras ! Ça serait trop facile !

- Ce n'est pas ça que je lui demande. Je voudrais seu-

lement savoir s'il m'en veut beaucoup ?

– Moi, je ne sais pas, c'est votre affaire. Tu n'as qu'à monter à Albert I^{er}.

Ils payèrent chacun leur addition et prirent ensemble le train pour Montroc. Élyse voulait revoir la maison de ses parents, morts depuis quelques années et Balmat remontait au refuge.

Quelques jours plus tard, elle prenait pied sur la terrasse d'Albert I^{er}, précautionneusement, comme si le refuge était occupé par des terroristes prêts à ouvrir le feu quand sa silhouette s'encadrerait dans le chambranle de la porte. Balmat avait bavardé et presque tout le monde attendait sa visite éventuelle. Le docteur Dupraz l'accueillit avec beaucoup de retenue et la conduisit dans sa chambre car Raulin compartimentait les anciens dortoirs depuis que Secret fournissait à la République du Mont-Blanc l'argent lui permettant de transformer les refuges en leur donnant le style de la construction savoyarde traditionnelle chaque fois que le gros œuvre, la situation et l'altitude le permettaient.

Élyse Perret se présentait en tenue montagnarde, celle-là même qu'elle portait sept ans plus tôt en quittant le pays, mais elle semblait maintenant la faire éclater. Assise sur un tabouret, face à la fenêtre de la chambre contre laquelle le médecin se tenait debout, elle le regardait craintivement et Dupraz la considérait sans aménité.

– Alors ? lui demanda-t-il, pourquoi reviens-tu au pays ? Pour Bruno Gonthier ?

Le visage de la femme se décomposa et elle éclata en sanglots. De grosses larmes coulaient sur ses joues qu'elle essuyait avec un mouchoir de soie verte. Après avoir réussi à dominer les convulsions qui soulevaient ses épaules, elle hoqueta :

LA RÉPUBLIQUE DU MONT-BLANC

- J'ai... été... si malheureuse !
 - Tu l'as bien cherché ! répliqua Dupraz d'une voix sévère. On n'a pas idée d'épouser un Noir quand on est née près du glacier du Tour !
 Au mot glacier, le mouvement de ses épaules s'arrêta et se résorba dans un long frisson. Elle dit d'une voix plaintive :

- Je suis tombée sur d'affreux racistes nègres et musulmans. La famille de mon mari ne m'a jamais admise. Ma belle-mère me faisait travailler comme une servante, m'insultait et me battait. Honoré Amadou, si gentil pour moi en Europe, a complètement changé dès notre arrivée à Kinshasa. Il m'a pratiquement séquestrée. Il a pris des tas de compagnes noires... aucun livre, sauf le Coran traduit en français n'est entré dans la maison. J'ai dû l'apprendre par cœur et lui réciter les sourates. Quand je me trompais, il me battait. Je n'ai jamais mangé autre chose que de la cuisine africaine. Jamais de vin ou d'alcool... J'avais l'impression qu'il me détestait et que si j'avais eu un enfant de lui il l'aurait tout de suite noyé, comme on fait chez nous pour les petits chats dès leur naissance... Je ne l'ai pas quitté ; j'ai réussi à fuir après tant d'années d'esclavage ! Je me suis réfugiée chez le consul de France qui a fini par me rapatrier. Je lui dois toujours le prix de l'avion car j'ai quitté Amadou sans un sou !

- La République du Mont-Blanc remboursera l'administration française si elle t'admet, car elle en a maintenant les moyens.

Il inscrivit sur son carnet : verser éventuellement 5000 francs au consulat de Kinshasa. Il le referma et reprit :

- Donc, tu ne ramènes pas un petit métis ? Tu n'as pas trahi le serment que tu as prêté sur ton sang ! Tu ne présenteras pas un petit nègre-blanc au tribunal du peuple

qui pourrait te faire payer très cher ta trahison.

Élyse ouvrit de grands yeux étonnés.

– Quelle trahison ?

Dupraz se frappa le front.

– C'est vrai, grommela-t-il... j'avais oublié ! Ce n'est pas moi qui t'ai mariée mais un lointain consul de France. Tu n'es pas engagée devant la communauté. Tu restes libre de toi-même. Ah ! toutes les obligations que j'assume me font perdre la mémoire.

Élyse rêvait maintenant, et elle dit d'une voix lointaine :

– Alors, vous êtes aussi racistes qu'Honoré Amadou et ses amis ?

– Nous sommes racistes pour nous-mêmes, ce qui change tout. Nous n'imposons pas nos mœurs sexuelles, ni la fondue savoyarde qu'on a le droit de ne pas aimer, ni une religion, qui n'existe pas chez nous, nous ne battons pas nos femmes si elles refusent d'apprendre le chinois ou le Coran, nous ne noyons pas leurs petits, mais nous refusons l'entrée dans notre communauté à qui n'est pas de notre sang et d'intégrer un enfant étranger, à plus forte raison lorsqu'il n'est plus ni blanc ni noir. Par chance, tu n'as pas commis le péché suprême donc tu peux revenir parmi nous si le cœur t'en dit et si la communauté ne te rejette pas. Allez ! Je vois que tu as froid. Va demander un café à Clotilde.

Il la poussa doucement hors de la chambre et ajouta en riant :

– Demande-lui également un coup de génépy ! Notre racisme n'interdit ni le vin ni l'alcool, comme celui de ton paradis africain !

Régis Balmat redescendit à Chamonix et resta plusieurs jours absent, bien qu'il n'eût aucun engagement pour des courses dans le massif en cette fin de saison. Chamonix



apparaissait désert depuis le 15 août, comme à l'accoutumée. Le guide avait cependant pris sa tenue d'escalade, son piolet, ses crampons et un métrage important de corde de rappel, comme s'il devait descendre des parois très élevées, perspective que démentait son sac extrêmement lourd. Il rapporta de la ville les journaux du matin.

L'Éveil du Rhône titrait en première page et sur quatre colonnes :

« Dans le courant de la nuit du 4 septembre, deux fortes explosions ont été perçues jusque dans la vallée. Elles ont détruit le téléphérique de l'aiguille du Midi, de manière beaucoup plus décisive qu'en 1978 où le logement du directeur seul avait été mis hors d'usage. Les recherches opérées dans les milieux nationalistes savoisiens et antisémites n'avaient alors donné aucun résultat.

« Cette fois le ou les terroristes ont opéré avec une parfaite connaissance des points faibles de l'installation. En plus de la station intermédiaire du Plan de l'Aiguille, ils ont fait sauter l'ancrage des câbles porteurs à la station supérieure. Ces câbles sont retombés au pied de la montagne, posant ainsi de graves problèmes de réfection. Les remonter, jusqu'à la station supérieure exigera des efforts aussi intenses que dangereux. Les milieux financiers se demandent s'ils engageront les sommes très importantes exigées pour une remise en état qui ne s'impose plus tellement. Les amateurs de panoramas grandioses se font maintenant déposer au sommet de la vallée Blanche par hélicoptère. Le téléphérique n'était plus utilisé que par les rares cordées qui prétendent réaliser l'ascension du mont Blanc dans un délai inférieur à vingt-quatre heures. Elles gagnaient ainsi en quelques minutes deux mille mètres de dénivellation depuis Chamonix et partaient fraîches et disposes du Plan de l'Aiguille.

« Les terroristes sont probablement montés jusqu'à la station intermédiaire par un sentier pour éviter de se voir éventuellement reconnus. Ceux qui ont plastiqué la station supérieure sont passés par la vallée Blanche. Ils ont déposé vraisemblablement leurs explosifs dans la soirée avant de descendre par la face Nord de l'Aiguille, en pleine nuit ce qui, du point de vue alpin, constitue une assez remarquable performance. Ce ne sont qu'hypothèses de notre rédaction car les inspecteurs de la Sûreté ne possèdent aucun indice permettant de les infirmer ou confirmer. L'attentat n'a pas été revendiqué. »

Élyse Perret qui lisait l'article referma le journal et le tendit à Cochet en lui demandant :

– Crois-tu qu'il puisse exister un terroriste assez riche ou puissant pour détenir de pareils explosifs à retardement et capable de descendre également la face Nord de l'aiguille du Midi en pleine nuit ? Il me semble qu'une hypothèse exclut l'autre ?

– J'ai ma petite idée là-dessus, mais je ne te la dirai pas, des fois que tu retournerais bavarder, répondit Cochet.

Il se leva en emportant le journal et sortit sur la terrasse. Il ne vivait au refuge que depuis quelques mois. Resté président des Amis de Charles Dullin malgré les violentes campagnes des médias contre tout ce qui prétendait maintenir la tradition française, la savoisienne en particulier, il s'était battu contre eux, déjouant les provocations, méprisant les menaces. Lui ne se trouvait pas dans la situation de Raulin, Péliissier, Gonthier, Bondaz, privés depuis longtemps de ressources. Il jouissait d'une bonne retraite de professeur agrégé qu'on ne pouvait lui retirer pour raison politique, mais la dévaluation rapide du franc réduisait terriblement les retraites. Le désenchantement spirituel associé à la gêne l'avaient poussé vers la

République du Mont-Blanc.

Face au glacier du Tour qui coulait sous ses pieds, pour s'abîmer dans les crevasses ouvertes au-dessous du refuge, sous la domination de l'aiguille du Chardonnet et de la Verte culminant à l'Ouest dans la fine lumière d'un après-midi de septembre, il pensait que sa vie prenait maintenant une dimension superbe. Il se sentait confronté avec une vérité rigide depuis longtemps oubliée dans la ville, rigide mais aussi bienveillante pour qui acceptait de se soumettre, comme lui et ses compagnons du Mont-Blanc. Pouvait-il en effet accepter la bienveillance de la montagne et rejeter sa dureté ? Il se fit indulgent et se reprocha le mépris qu'il venait de témoigner à Élyse. Il ne faisait pourtant que traduire le sentiment général. La femme avait trahi la communauté savoisienne en se livrant à un Noir. Le docteur Dupraz avait affirmé qu'il s'agissait là du péché suprême, mais peut-être manquait-il de charité ? Cochet reconnut qu'il en manquait aussi, et qu'il ne le regrettait pas, car la charité n'est pas incluse dans l'ordre naturel des choses. C'est une proposition chrétienne jamais inscrite dans les faits pendant les deux millénaires d'existence du christianisme. Ce ne pouvait être la loi du monde païen renaissant soumis aux impératifs de la vie, au même titre que les insectes, les oiseaux, les fauves.

Élyse Perret essayait de s'intégrer au monde alpestre d'où elle sortait mais, par-delà le tribunal du peuple que Dupraz n'avait pas voulu réunir, la République du Mont-Blanc l'acceptait avec réticence.

Le soleil venait de disparaître derrière la pointe de Charbonnière. Cochet rentra dans le refuge et se mit à lire *L'Éveil du Rhône* qu'Élyse venait de lui remettre. Il donnait des nouvelles de Genève. L'une d'entre elles intéressa énormément l'ancien professeur :

« Du 25 septembre au 25 octobre, le grand peintre français Vlassovitch Durand, créateur de l'école déréalisante Rafale exposera ses œuvres au musée de l'Athénée qui a mis quelques salles à sa disposition. Nous remercions les autorités cantonales pour ce geste en faveur de l'art progressiste qui fait tellement bien augurer de l'avenir d'un monde enfin unifié. »

À la fin du dîner, il tendit le journal à Dupraz et lui demanda ce qu'il en pensait.

– Je n'en pense rien, répondit-il, sinon qu'il s'agit de l'un de ces fumistes qui font de l'argent en poussant les médias à galvaniser la foule des imbéciles pour qu'elle fonce à la découverte de ce qui lui semble nouveau, donc précieux pour lutter contre l'ennui qui la ronge.

– J'aimerais voir.

– Allez-y avec Gonthier qui n'a plus de courses en fin de saison, Raulin qui manque de matériaux pour terminer Albert I^{er} et la Perret qui s'ennuie ferme au refuge. Gonthier et Raulin sont toujours prêts à porter des jugements de valeur !

Deux jours plus tard, ils arrivaient à Genève. Passant près du mur de la Réformation, ils rencontrèrent Jean-Pierre Davaz descendu du Trient où il résidait pour visiter lui aussi l'exposition. Comme prévu par le médecin, la foule se pressait dans les salles du musée. L'école Rafale représentait un progrès par rapport aux dernières techniques d'avant-garde, la plus récente consistant à placer sur un chevalet posé devant la toile vierge quelques pots de peinture en matière plastique, soigneusement différenciés et aux couleurs assorties. L'artiste tirait un coup de fusil de chasse dans les pots ce qui projetait la peinture sur la toile avec une incertitude aussi totale que miraculeuse. Le tableau maculé représentait le titre qui



lui avait été donné auparavant. Un tract imprimé, distribué à l'entrée, donnait le pourquoi de la répartition des taches provoquées par l'artiste. Le grand peintre français Vlassovitch Durand avait perfectionné la technique. Lui ne tirait plus sur les pots de peinture au fusil de chasse mais à la mitrailleuse. D'où le nom de la nouvelle école : Rafale. Le niveau artistique du peintre tenait tout entier dans son habileté balistique, sa manière de manipuler l'antique mitrailleuse Sten avec laquelle il prétendait avoir tué beaucoup d'Allemands pendant la résistance. Il fallait en effet que les balles percent les pots en projetant la peinture sans crever la toile. Les gens sérieux qui connaissaient la mitrailleuse Sten admiraient l'habileté de Vlassovitch Durand qui plaçait toutes les balles du chargeur dans la périphérie du tableau sans le toucher.

L'une de ces toiles était intitulée *Suzanne au bain*. Le tract distribué à l'entrée précisait que la flaque de peinture multicolore dans laquelle Suzanne venait de plonger représentait l'eau d'un bain enrichi par la lotion Epidermatic, produite par la maison Bob Art, 375 avenue des Champs-Élysées Paris VIII^e et vendue 850 francs le flacon dans toutes les bonnes pharmacies. Le reste à l'avenant.

Les trois hommes et la femme prirent le parti de rire à gorge déployée. Sous les regards courroucés de la foule ils passèrent un joyeux moment. Comme ils allaient sortir en haussant les épaules, ils aperçurent un tableau intitulé *Lever du soleil sur le mont Blanc*. Ils froncèrent le sourcil et s'arrêtèrent. La notice explicative précisait que le soleil se levait pendant que le mont Blanc disparaissait sous la neige qui remplacerait l'eau durant le prochain déluge. Noé devenu alpiniste était tombé dans une crevasse.

– On a le droit d'être fou, dit Cochet, mais pas à ce point-là !

– Qui est ce Vlassovitch Durand ?

– Je crois qu'il sort de Varsovie, qu'il a fréquenté les Jeunesses communistes à Kiev, les Maisons des jeunes et de la culture à Paris ; c'est ce que j'ai lu dans une revue d'art, précisa Raulin. Ça ne m'étonne pas d'ailleurs, si c'est vrai.

Ils quittèrent le musée. Jean-Pierre Davaz ne disait mot, l'air furieux, les poings serrés. Puis il éclata :

– Les conchieurs de l'art devraient être fusillés !

Ils remontèrent dans la voiture que Dupraz leur avait prêtée et prirent l'autoroute pour Martigny où ils déposeraient Davaz pour faciliter son retour au refuge du Trient.

Ils s'arrêtèrent dans la ville pour une rapide collation et se retrouvèrent, tout à fait par hasard, à la terrasse du café où Élyse avait pris l'apéritif avec Honoré Amadou neuf ans plus tôt. Bruno avait aperçu pour la première fois à cette terrasse sa fiancée en compagnie du presque ministre africain, mais il avait oublié ce détail. Par contre, elle se souvenait parfaitement de ce lieu où tous ses malheurs prirent leur source. Elle avait le cœur serré. Elle contempla Bruno Gonthier avec les yeux d'un naufragé apercevant une bouée de sauvetage. Il restait très beau, avec son visage profilé, son regard altier, le front largement déployé sous la tignasse blonde répartie en boucles dressées comme autant de flammes palpitantes. Il accrocha par hasard le regard de la femme et y lut l'admiration qu'elle lui portait, une offre de soumission totale. Il devina l'espérance qui le sous-tendait : le pardon. Elle n'avait pas dit un mot mais, en dépit de son humble origine, ou peut-être à cause d'elle, Élyse n'avait pas besoin de former des phrases pour exprimer ce que toutes les



femmes savent annoncer. Il répondit sèchement à la proposition qu'elle suggérait sans la formuler.

- Je suis marié. Je ne mange pas les restes d'un repas qui traînent sur une table.

Puis il ajouta, avec une pointe de méchanceté :

- Surtout quand ils traînent sur une table africaine.

Elle sentit les larmes sourdre de ses paupières mais se contint et se détourna. Ils repartirent pour Aoste par le Grand-Saint-Bernard. En ville ils essayèrent de retrouver Leone Chabod, l'ancien secrétaire du Comité des Traditions valdotaines et Julien Proment qui, avant la dissolution de l'association, animait le comité de liaison Valais-Savoie-Val d'Aoste. Ils avaient disparu. On leur dit qu'ils étaient partis organiser la résistance armée en montagne, comme leurs aînés en 1944. La nuit était close lorsqu'ils laissèrent la voiture au village du Tour. Ils regagnèrent Albert I^{er} par le sentier et la moraine qu'ils connaissaient mètre par mètre.

Deux jours plus tard, *La Feuille d'avis* de Genève signala qu'un inconnu venait de lapider le tableau présentant un *Lever de soleil sur le mont Blanc*. Malgré la vigilance du gardien, il avait détruit la toile à coups de rasoir et accroché à son cadre une lettre dactylographiée qui traduisait le délire d'un fou. Le journal en publiait le texte intégral :

« Un jour viendra où les attentats contre l'art, élément essentiel de la culture, seront punis de mort prioritairement. Les ascensions de ce mont Blanc que vous venez d'insulter le seront aussi quand il ne s'agira pas d'un pèlerinage entrepris pour rendre hommage à notre mère, la terre. »

En refusant de cohabiter plus longtemps avec les foules peuplant la Savoie devenue société multiraciale, les petits

groupes ralliés à la République du Mont-Blanc avaient espéré provoquer la naissance d'un nouvel homme qui se manifesterait à partir du moment où, prenant physiquement de l'altitude, sa mentalité en prendrait aussi. Mais jusqu'ici, ce nouvel homme ne se révélait nullement. Bondaz, Gonthier, Pélissier, le médecin lui-même se demandaient s'ils ne suivaient pas les impératifs d'un rêve puéril, pas tellement différent du rêve chrétien qu'ils prétendaient répudier pour n'avoir pas réussi à changer la nature de l'homme malgré deux millénaires de libre exercice.

Vivant au-dessus de 2000 mètres d'altitude, ces républicains du Mont-Blanc suivaient les mêmes élans qui, dans la vallée, les dressaient les uns contre les autres. Chacun conservait son petit orgueil. Les plus pauvres enviaient le matériel possédé par les plus riches. Qui n'avait pas de femme désirait celle des autres. Bondaz, médiocre skieur débutant, jalousait le maître Gonthier, Cochet l'intellectuel vieillissant Balmat prestigieux glaciériste mais, à son tour, Balmat niait la grâce aérienne du jeune Meynet fils du guide de Courmayeur, rochassier soulevé par des ailes invisibles quand il attaquait le sixième degré supérieur dans les parois. Les filles se disputaient encore à propos de toilettes, les unes défendant la ligne moderne du blue-jeans, les autres la splendeur des dernières robes de Gressoney et de la Maurienne. Elles tombaient seulement d'accord entre elles pour refuser à la fiancée déchuée de Gonthier toute aide matérielle ou morale. Avec la subtilité des femmes, elles transgressaient la discipline collective imposée par le président de la République. Elles ne prenaient certes aucune initiative spectaculaire mais procédaient par petites actions, autant de coups d'épingles donnés à la transfuge dont

aucun ne pouvait leur faire encourir de sanction ou le rejet de la communauté. Élyse, encore traumatisée par sa crainte du froid, avait réclamé une couverture supplémentaire. Jean Folliet, nommé ministre du ravitaillement quand il avait gagné Albert I^{er} après s'être séparé de la famille Bozon, elle-même menacée par la réquisition militaire de toute la zone du Buet, avait bien fourni la couverture. Mais, de temps à autre, elle disparaissait mystérieusement. Élyse la retrouvait dans des endroits impossibles. Les femmes nettoyaient à tour de rôle les chambres. Elles s'entraidaient spontanément. Quand la planification touchait Élyse, elle ne trouvait personne pour l'épauler dans cet énorme travail.

Un certain égoïsme se maintenait en altitude, parfois un reste de pitié d'essence chrétienne. Le garde assermenté Maquignaz chassait le chamois plus souvent qu'il ne traquait les braconniers et ravitaillait les différents refuges. Quand il redescendait à Albert I^{er}, il rapportait toujours à Élyse un morceau de choix, comme si le curé de campagne se refusait à mourir dans le séparatiste valdotain devenu républicain du Mont-Blanc.

Dupraz pensa bientôt que l'inaction et trop de facilités interdisaient la mutation espérée dans le comportement des hommes et des femmes. Mis à part en effet Balmat et Gonthier qui travaillaient comme guide ou moniteur de ski, Raulin très absorbé par ses retouches esthétiques aux refuges qu'il modifiait les uns après les autres, presque personne ne travaillait. Les corvées ne manquaient naturellement pas. Il fallait descendre au Tour et en revenir chargé pour ravitailler le refuge en fuel, farine, fruits et légumes, la viande étant épisodiquement fournie par la montagne ; à Entrèves, pour alimenter les refuges de la Noire, Gonella, Gamba ; à Champex pour le Trient avec

une remontée particulièrement pénible en raison de son altitude. Certains jours, les équipes rapportaient un paquet plus ou moins lourd qu'on devait manipuler avec précaution et dont personne ne semblait connaître le contenu. Mais les tours de corvées étaient fixés en toute justice, selon les forces et la santé de chacun. Les femmes nettoyaient les refuges à tour de rôle, allaient chercher l'eau avec des seaux qu'elles ramenaient comme autrefois, pendus à des perches formant balancier, en équilibre sur les épaules. Mais, pour indispensables qu'elles fussent, les corvées collectives ne remplaçaient pas l'exercice d'un métier. Armande semblait accomplir le sien avec zèle. Depuis qu'elle avait été attaquée et blessée par un Arabe en repartant de Saxel, l'ayatollah d'Annecy prétendant interdire toute autre extension linguistique que celle de l'arabe, son mari ne l'autorisait plus à descendre dans les bas pays où les zéloteurs du Coran, tous bénévoles, résolus, bien armés, voulaient interdire la survivance des patois et veillaient radicalement au respect de cette règle. Elle avait eu un deuxième enfant qui apprenait le saxel pour ainsi dire à la source, en suçant le lait de sa mère. Elle se sentait plus forte que jamais, certaine d'enseigner une langue noble et sûre.

Les autres femmes de la communauté l'enseignaient aussi aux enfants devenus brusquement très nombreux alors que, chez les Français de souche et Savoyards des villes, la natalité baissait rapidement. Seulement, enseigner le saxel en donnant le sein n'était pas un métier mais une fonction.

L'artisanat ne renaissait pas comme prévu. Personne n'avait le moyen ou le désir d'aller exercer son métier en bas et la montagne n'offrait, bien entendu, aucun débouché, mise à part la transformation des refuges. Si l'on en

jugait d'après la morale sociale habituelle, les séparatistes réfugiés étaient des chômeurs. Les plus vaillants se lançaient bien sûr dans de grandes courses à travers le massif du mont Blanc en été, mais ne devenaient que des alpinistes confirmés s'ils ne l'étaient déjà ; sur les glaciers enneigés en hiver, vers les cols ou sommets accessibles skis au pied, devenant seulement des champions des disciplines nordiques. Les autres discutaient, rêvaient, lisaient, se disputaient et la République du Mont-Blanc tendait à devenir une université de haute altitude. Le docteur Dupraz savait, tout comme les dirigeants communistes, que les intellectuels représentent les éléments les plus dangereux d'un État, toujours disposés à détourner les citoyens d'une conception réaliste de la vie en société. Il se demandait parfois si les hôtes des refuges n'étaient pas en train, comme la majorité des Français, d'écrire chacun un livre à la gloire de leur expérience de la montagne ; si l'existence de la République du Mont-Blanc ne se résorberait pas finalement dans la naissance d'une maison d'édition !

Ils avaient essayé de puiser aux sources naturelles de la vie, le rêve de tous les hommes bien nés confinés dans les villes, et seulement réussi à toucher une superbe indemnité de chômage ! La République du Mont-Blanc ne produisait rien, n'offrait aucun poste de travail et payait à ses citoyens une indemnité journalière confortable, Secret alimentant la caisse avec ses royalties. Sur ce plan, la réussite s'avérait parfaite mais totalement étrangère aux mobiles qui venaient de pousser cette centaine d'hommes vers la haute montagne.

Les nations occidentales, devenues moralement incapables de faire la guerre pour reprendre un pétrole qui leur appartenait par sa recherche, sa localisation, son

extraction, son transport, son raffinage et surtout sa consommation, encourageaient maintenant la production de l'essence synthétique par l'hydrogénation de la houille en puisant dans le sous-sol et la conversion de la résine en saignant à blanc pins et sapins qui devaient rapidement en mourir. Aucune Sainte-Vehme n'avait encore découvert ce crime qui préparait le remplacement de la terre fertile par le désert. Les sociétés multinationales chargées de l'opération dressaient leurs usines partout où existaient en Europe des réserves forestières. Elles cernaient déjà les grandes forêts peuplées de résineux dans les Landes, les Vosges, l'Argonne et, bien entendu, la Savoie. Le docteur Dupraz comprenait parfaitement la nature du crime commis mais n'avait pas le moyen de le sanctionner. La République du Mont-Blanc vivait à partir d'une contradiction interne formidable. Elle postulait la défense des traditions alpestres, le retour à la patrie charnelle et se maintenait grâce à l'intervention faustienne de son citoyen le plus génial, Adrien Secret, dont le brevet dévorait la terre sa propre mère. Trop d'argent entraient maintenant dans la caisse. Il fallait réagir ou périr. Dupraz commençait déjà à saisir des conversations périlleuses se prolongeant entre habitants des refuges. Les uns proposaient d'utiliser les sommes importantes qu'il faisait verser à chacun dans l'achat de produits de luxe... Il fallait jouer la qualité et la rareté contre le poids limité par la capacité de transport des équipes chargées du ravitaillement... caviar contre harengs... foie gras contre navets... asperges contre pommes de terre... D'autres poussaient un raisonnement logique plus avant... Avec l'argent qu'ils touchaient ils vivraient confortablement dans les bas pays, Annecy, Lyon, voire Paris ! Il s'agissait donc de fermer cette porte de sortie dangereusement



ouverte. Le président de la République ramena brutalement la pension individuelle versée au dixième de ce qu'elle était au début lorsque le pactole du carburant de remplacement s'était mis à couler dans la caisse. Elle permettait désormais de vivre frugalement mais ne tolérait aucun écart. Il fallait se contenter de ce qui suffisait aux paysans de Chamonix quelques siècles plus tôt !... Plus de lainages écossais, de coûteux bijoux pour les fiancées, d'appareils de photos japonais, de super-chaînes musicales fonctionnant sur piles puisque l'électricité n'arrivait heureusement pas encore dans les refuges.

La réaction des résidents fut nuancée. La majorité se consola en reprenant la phrase que Dupraz répétait souvent : la liberté de la patrie passe par la pauvreté, phrase dont nul n'avait encore mesuré le poids terrible. Mais le médecin donnait l'exemple. Il contrôlait des millions de francs mais poursuivait sa mission médicale dans les refuges sans réclamer un centime et ne s'offrait absolument rien que les autres ne puissent s'offrir. La sélection naturelle fonctionna. Quelques républicains du Mont-Blanc seulement jouèrent la vallée contre l'altitude. Ils bouclèrent leurs sacs ou saisirent leurs valises, maintenant trop lourdes, et descendirent. La plupart des jeunes s'offrirent comme guides mais il n'y avait pratiquement plus de clients pour les courses, sauf les escalades très difficiles qui dépassaient leur compétence. Les artisans du bois se réveillèrent, surtout parmi les Valdôtains qui n'avaient jamais renoncé à sculpter ces merveilleuses statuettes chargées du paganisme éternel, ces vouivres, goules, serpents, monstres en tous genres que l'association de l'artisanat valdotain vendait encore place Émile Chanoux.

Beaucoup s'initiaient maintenant à la chasse aux chamois et bouquetins. Ceux-ci croissaient et multipliaient,

surtout dans le parc du Grand Paradis. L'administration italienne en avait comptabilisé 3000 au lendemain de la guerre et, comme elle avait refusé d'implanter les loups seuls capables de maintenir l'équilibre naturel, la nouvelle société de protection franco-italienne en comptait maintenant plus de 12 000 qui, pour ne pas mourir de faim, descendaient dans les vallées, venant mendier le foin et le sel dans les fermes. Grâce à Maquignaz et ses jeunes, la République du Mont-Blanc allait rétablir l'ordre.

Son président n'avait pas réduit le budget des dépenses d'armement, pensant que les démocraties pacifiques qui l'entouraient s'affronteraient un jour ou l'autre, que le banditisme en voie de développement imposerait aux particuliers et collectivités de violentes confrontations. Très bien équipée en carabines à limettes pour la chasse au chamois, la République achetait discrètement des armes de poing et des armes de guerre qu'il fallait remettre en état. Travail intéressant pour les chômeurs de haute altitude. Les stocks de munitions constitués semblaient disproportionnés avec les besoins créés par la chasse mais Dupraz pensait aux exigences d'un avenir peut-être sombre et ravitaillait la résistance armée valdotaine qui commençait à se manifester par de petits coups de main contre les postes administratifs, les bureaux de police et douane tenus par des Calabrais ou des Siciliens. La guerre du Nord contre le Sud était engagée.

À Saint-Nicolas, Dupraz avait célébré le mariage d'Armande Gex enceinte de six mois avec Aurelio Bondaz. Il officiait maintenant chaque semaine dans les mêmes conditions. Que faire à plus de 2000 mètres d'altitude, dans les refuges, quand aucun travail ne vous sollicite, que les filles sont accueillantes et belles et qu'elles murmurent « je t'aime » en patois de Saxel permettant de se



comprendre d'un refuge à l'autre sans pour autant utiliser le français ou l'italien ? L'usage des pilules anticonceptionnelles restait, bien entendu, strictement interdit, l'avortement artisanal considéré comme crime par le tribunal du peuple. Tous les couples dont le plus vieux n'avait pas encore vingt ans avaient juré devant lui, sur leur sang, elle fidélité génitale absolue à l'homme choisi, et lui soutien illimité, jusqu'à donner sa vie pour elle. Les enfants qui naissaient semblaient plus forts et plus beaux que leurs géniteurs mais posaient toujours les mêmes problèmes, aggravés chez les garçons par une agressivité plus intense qu'autrefois. Les jeunes filles se disputaient toujours à propos de toilettes mais ne comparaient plus le blue-jeans aux robes d'antan. Elles jouaient Gressoney contre la Maurienne ou vice versa, mais cherchaient surtout à imaginer pour elles des tenues adaptées à la vie en altitude et qui ne devraient rien aux couturiers de Paris, Milan ou Bologne ; elles ne voulaient pas non plus imiter les anciennes tenues de la montagne, parce qu'elles représentaient le passé et que les jeunes ne sont intéressés que par l'avenir.

Tout évoluait aussi dans les pays étrangers, la France, la Suisse et l'Italie, dans une optique respectueuse de l'humanisme et du socialisme. À Paris, un prurit égalitariste tourmentait cruellement les jeunes gens de génie sortant de l'ENA. Ils se posaient tous les jours la même question : comment réaliser l'égalité absolue dans tous les domaines et à tous les échelons ? Dans les bureaux d'où ils régissaient les destinées de la France, ils étudiaient la future carte de travail obligatoire pour tous, qui donnerait force de loi à la devise déjà impopulaire : qui ne travaille pas ne mange pas ! Mais avant de faire voter la loi et publier ses décrets d'application, il s'agissait de résoudre

une certaine contradiction interne. La France comptait six millions de chômeurs inscrits à l'Agence nationale pour l'emploi. Impossible d'imposer la carte de travail obligatoire sans ramener officiellement le chômage à un niveau qui la justifierait.

Si le travail devenait obligatoire, au nom de la liberté démocratique, il fallait aussi offrir une échappatoire à ceux qui n'accepteraient pas de travailler. C'est ainsi que l'idée d'une frontière qui n'en était pas une, tout en l'étant, naquit dans les gros cerveaux de l'ENA. Où la situer, sans toucher au sacro-saint Hexagone dont le président de la République défendait l'unité avec plus de rigueur que Louis XV et des pouvoirs considérablement accrus. On ne connut pas le nom de celui qui trouva la frontière altimétrique. Elle serait établie dans les Alpes, à 3000 mètres d'altitude, autour du mont Blanc. Qui refuserait de travailler franchirait la frontière altimétrique. Les assassins traqués aussi, car la police nationale ne détiendrait pas le droit de poursuite. C'était un coup de génie car, au-delà de cette frontière n'existait que la neige éternelle des glaciers et des sommets plus ou moins inaccessibles pour les hommes les plus faibles. Les demandes d'extraditions visant les criminels, les voleurs, les néo-nazis, les trotskystes ou les incendiaires seraient réglementairement adressées mais jamais reçues dans un *no man's land* sans gouvernement. C'était une sacrée pierre jetée dans le jardin de l'Église catholique traditionnelle, toujours redoutée, puisque la République rétablissait l'antique droit d'asile créé par elle et respecté par les rois. Mais ce chef-d'œuvre n'avait d'autre valeur que formelle puisqu'aucun réfugié ne pourrait survivre au-delà de cette frontière altimétrique cernant une étendue de glace et de rochers.

La loi fut votée. Les décrets d'application désignèrent l'Institut géographique national pour établir le tracé de la nouvelle frontière. Elle partait du col d'Omy, au Nord, traversait le col des Plines, coupait les glaciers de Saleinaz, la Neuvaz, du Tour noir, épousait le Nord du glacier d'Argentière à la cote 3000, descendait sa rive gauche jusqu'aux Rognons et les Grands Montets, passait au pied des Drus versant Nord, de l'Évêque, du Moine, accomplissait le tour du glacier de Taléfre sous la Verte, les Droites, les Courtes, Ravanel et Mummery, descendait vers le Sud en serrant le pied des Jorasses au ras de la rimaye, cernait le bassin du Géant par l'Est, remontait vers le Nord pour envelopper Charmoz et Grépon, repassait par la vallée Blanche au pied de l'aiguille du Midi, coupait les glaciers des Bossons, Tacconnaz, Bionassay, Trélatête. À partir du glacier des glaciers, elle repartait vers le Nord selon une course plus tendue, laissant entre l'Italie et la France une sorte de couloir glaciaire piqué de hauts sommets, dont la partie la plus étendue se situait au niveau du mont Blanc et du mont Dolent. Comme toute loi française, celle-ci comportait des dérogations. Chaque fois que la frontière, en se maintenant à la cote 3000, risquait de laisser les refuges les plus élevés dans le *no man's land* tel le Trient 3170 mètres, Gonella 3120, Quintino Sella 3363, elle prenait un peu d'altitude et passait plus haut. La lettre de la loi était respectée, le droit d'asile régnait au-dessus de 3000 mètres, mais les quelques refuges qui auraient permis d'en jouir en survivant se trouvaient toujours en territoire national, donc soumis au droit de poursuite. Cette frontière relevait de la pure fiction. De rares poteaux la piquetaient en parcours rocheux, aucun en parcours glaciaire. Ils eussent d'ailleurs représenté du bois perdu car, en raison du

mouvement des glaciers, ils se seraient déplacés de quelques centimètres chaque année, perturbant ainsi une frontière qui se voulait bien entendu éternelle, garantie par un droit spécifiquement français depuis 1789 et, par essence, immuable. Cela n'avait pas une grande importance, peu de gens connaissant l'altitude exacte des refuges encore soumis au droit de poursuite : Triolet, Gonella, Quintino Sella.

Largement et solennellement annoncée et décrite par les médias, la frontière altimétrique produisit un effet dissuasif sur les jeunes générations et les quelques garçons très sportifs qui rêvaient encore de conquérir le mont Blanc déjà conquis et reconquis depuis des siècles. Maintenant, la nouvelle frontière l'isolait, lui conférait une position excentrique aux deux pays légaux dont il dépendait. Il entraînait en quelque sorte lui aussi dans la clandestinité, comme les rêveurs de la République du même nom. Il inspirait désormais une sorte de crainte que rien ne justifiait. Pas plus de CRS en haute altitude qu'avant. Pas de douaniers. Pas de passeport exigé en quittant l'hôtel du Plan de l'Aiguille qui recevait encore quelques clients, le terrain de la voie normale restait toujours aussi facile que pénible l'effort pour le parcourir. Toutefois, la crainte vague provoquée par les émissions radiodiffusées s'implantait au cœur de la foule qui avait besoin de croire à quelque chose et, de préférence à n'importe quoi. Le sommet, toujours aussi visible depuis Chamonix par beau temps, se drapait lentement de mystère. Les diables dont les hommes manquaient cruellement l'habitaient. Les goules, les vouivres, les dieux cornus y livraient d'incessants combats. Des périls inconnus mais redoutables semblaient y attendre le voyageur, comme autrefois. Rien de tout cela n'était justifié par la

connaissance mais par la croyance, comme la peur des loups depuis longtemps disparus en Europe occidentale mais que les mamans entretenaient chez leurs enfants en racontant de terrifiantes histoires. 1979 fut l'âge d'or du mont Blanc. Vingt ans plus tard la solitude se réinstallait sur le plus haut sommet d'Europe. Pour l'atteindre et en revenir durant le délai de lumière accordé par un beau jour d'été, il fallait désormais posséder un cœur parfait, de vastes poumons, de bonnes jambes, mais être aussi ou se juger courageux. Les rares cordées qui tentaient encore l'ascension emportaient toujours cordes, piolets, crampons à douze pointes mais parfois également une mitrailleuse et son chargeur... Et si l'on était agressé par quelque bête maousse ?

La neige tomba dès le mois d'octobre. Personne ne perçut la grande rumeur de sa chute comme Dupraz l'affirmait quelque temps plus tôt. Mais en contemplant les averses de flocons, chacun se sentait soulevé de bas en haut vers un ciel devenu invisible. L'ancien instituteur des Rouches qui se piquait de philosophie dit à Balmat :
- Si l'ère des Poissons dont nous vivons l'âge sombre, le Kali Yuga des Hindous, devait s'achever par un déluge, comme la précédente pourquoi serait-ce obligatoirement la pluie qui tomberait pendant quarante jours, et non la neige ? Les chrétiens recevraient alors, comme nous maintenant, l'impression reconfortante de s'envoler pour leur paradis ? Quelle chance !

Le soleil reparut au bout d'une semaine. La montagne semblait dormir, roulée dans un linceul immaculé offert par l'espace pour des funérailles solennelles. Le silence prenait maintenant une densité accablante. Même les rumeurs de la vallée ne montaient plus jusqu'au refuge Albert I^{er}. Le temps se dilatait, accordant aux réfugiés

d'in vraisemblables délais pour exécuter la tâche la plus insignifiante. Le bruit de scie et de soie que les skis tiraient de la neige lorsque les équipes descendaient vers le Tour ou en revenaient pour assurer le ravitaillement, occupait l'espace avec plus d'intensité que le chant des pneus de cent automobiles lancées sur une autoroute.

Les quelques réfugiés que la montagne n'avait pas encore exorcisés ne poursuivirent pas plus avant leur confrontation avec le silence et redescendirent. Passer une semaine dans l'hôtel bien chauffé d'une station de ski est une chose, vivre tout un hiver dans un refuge au-dessus d'un glacier couvert de neige une autre chose exigeant la certitude révélée ou acquise qu'on ne peut pas faire autrement. Élyse Perret paraissait l'accepter. Gonthier, l'ex-fiancé qui la connaissait bien, supposait pourtant que le froid la chasserait de la montagne un jour ou l'autre et qu'on ne la reverrait plus. Ciao ! Bon débarras ! Il ne savait pas que cette Savoyarde insolite, née dans une famille enracinée au cœur du pays, venait de recevoir la lumière vainement recherchée au cœur de l'Afrique. Élyse aimait un garçon venu de Cluses, Lionel Bresson et de dix ans plus jeune qu'elle. Pendant des semaines, elle s'était ostensiblement offerte à une société de mâles qui ne voulaient pas d'elle et s'abstenaient de tous rapports, mises à part de brutales et rapides possessions derrière un rocher. Elle se croyait frigide, mais il en était de l'amour comme du froid, de la brume, de l'ombre, des averses de neige pesant sur la Savoie, qu'elle rejetait par disposition psychologique et non carence physique car, aussi bien bâtie que les autres filles du pays, elle pouvait affronter la montagne et jouir comme elles. Elle s'imaginait maintenant intégrée, grâce à Lionel. Ne restaient de ses anciennes attitudes que les comportements acquis par

influence du milieu : la nécessité de se replier sur elle-même quand venait l'hiver, de s'enfermer dans un silence accordé sur celui de la montagne, un sentiment de crainte diffuse quand elle contemplant le sommet du mont Blanc. Depuis qu'elle couchait avec Bresson, la communauté la considérait d'un œil différent. Les autres femmes l'aidaient spontanément et ne cachaient plus sa couverture supplémentaire, dont elle n'avait nul besoin mais qu'elle conservait obstinément. Elle recevait leurs confidences d'alcôve. Les hommes lui rapportaient du Tour les menus cadeaux qu'ils lui destinaient sans intention particulière. En prenant un mâle elle venait de trouver sa place de louve regagnant la meute. L'ex-jardinière des neiges reprit ses skis, descendit au Tour avec les autres, remontant ses quinze kilos de ravitaillement, fredonnant les vieux airs dont elle se rappelait. Quand Balmat lui parlait de cette métamorphose, le docteur Dupraz hochait la tête et disait :

– Ça ne durera pas ! Élyse jouit d'un caractère instable qui reprendra le dessus quand la transfiguration sexuelle s'effacera.

Balmat approuva et fit un commentaire en patois qu'on pouvait traduire par « Elle ne voit pas plus loin que son cul ! ».

Cela lui suffisait sans doute pour apercevoir le printemps qui revenait rapidement après des mois lourds de neige. Un soleil féroce dévora l'étendue grise, puis bleue, puis dorée que les fleurs domineraient bientôt dans la vallée. Balmat et Gonthier partirent plusieurs fois pour Zermatt, conduisant de petites caravanes au-delà, vers le Breithorn, Castor, Lyskam et le mont Rose. Là, ils couchaient au refuge Margaritha, la cabane la plus élevée d'Europe qui refusait le sommeil à ses hôtes à 4300

mètres d'altitude, sans pour autant leur garantir le droit d'asile malgré sa position au-delà de la frontière altimétrique. La police italienne avait en effet lancé plusieurs raids sur le mont Rose, violant la convention passée avec la France pour capturer quelques skieurs qui s'étaient réfugiés là, des assassins, en général, mais peut-être aussi les spécialistes du plastiquage appartenant à la résistance armée valdotaine ou aux Brigades rouges reconstituées. Tous les relais répéteurs de la télévision italienne avaient été détruits dans le massif et les religionnaires du petit écran devenu obscur et silencieux se promettaient de renverser le gouvernement à la première occasion.

Les enquêtes conduites avec beaucoup de doigté par les inspecteurs de la police cantonale de Genève n'avaient pas résolu les problèmes posés par le terrorisme en montagne cinq ans plus tard. La frontière altimétrique, avec l'aide de la presse et de la télévision, semblait avoir rejeté le mont Blanc dans un secteur qui n'était plus de ce monde. Poussés dans leurs derniers retranchements les moyens d'expression populaire le nimbaient de fantastique. De jeunes audacieux, de plus en plus rares, ne « montaient » plus sur la montagne suprême, ne la « faisaient » plus, mais « l'affrontaient ». Techniquement la course n'intéressait plus les vrais grimpeurs rivalisant entre eux sur les bases d'une nouvelle graduation des difficultés allant du Super Artificiel n°1 à l'Hyper Artificiel n°5. Un seul guide travaillait encore sur le versant valdotain, Sylvain Meynet qui trouvait des clients pour les voies d'escalade les plus difficiles.

Si la cérémonie publicitaire de « grande bouffe » sur l'arête terminale jadis prévue n'eut pas lieu, Chamonix enregistra trois cents présences au sommet par un jour d'été en 1979. Vingt ans plus tard, par un jour aussi



stable, on n'aperçut qu'une cordée de trois hommes progressant sur le Grand plateau, vers le col du Dôme. Partie de la vallée dans la nuit, elle abordait tardivement ce passage assez dangereux. Personne n'entendit le grondement des séracs accumulés sous le col et qui se détachaient. Ils balayèrent la cordée. Aucun hélicoptère ne la rechercha car tout le monde savait que les corps ne seraient pas rendus sur le front du glacier des Bossons avant un demi-siècle au moins. Cependant, cette fois, personne ne se trouvait dans les parages pour différencier les explosions, la première plus sèche et de nature étrangère à la montagne, la seconde plus puissante et profonde accusant la rupture des séracs qui dévalèrent la pente.

La catastrophe fut commentée par toute la presse, la radio et enrichie d'hypothèses délirantes. Quinze jours plus tard, une autre cordée fut balayée au même endroit, dans les mêmes conditions. Cette fois, les revues d'alpinisme sérieuses, pas encore tentées d'impliquer les Martiens dans l'affaire, posèrent des questions qui ne comportaient pas de réponses positives. Cimes altières commenta :

« Les chutes de séracs ne sont jamais prévisibles. Elles ne sont pas, comme les avalanches de neige, liées aux conditions atmosphériques régnant au moment de leur déclenchement. Prévoir cette rupture en fonction de la température régnante est impossible. Les blocs de glace peuvent quitter spontanément leur position d'équilibre mais aussi la maintenir pendant des années, voire des décades ou des siècles.

« La disparition des cordées Bonnet et Grandjean au Grand plateau nous rappelle les accidents semblables survenus dans ces parages au XIX^e siècle. Les chutes de séracs en provenance du Dôme sont relativement fré-

quentes. Il arrive parfois qu'une cordée soit obligée de quitter la trace marquée la veille par la cordée précédente et coupée par une chute de séracs durant la nuit. Nous rappelons que le mont Blanc n'est pas fondamentalement dangereux mais soumis comme toutes les voies glaciaires, aux phénomènes naturels qui régissent ce terrain particulier. La plus grande prudence reste recommandée et on ne doit jamais s'aventurer au-dessus de 4000 mètres lorsque les conditions atmosphériques sont incertaines. Nous rappelons qu'une tempête peut, en quelques minutes, abaisser la température à 40° au-dessous de zéro. Quelle que soit la qualité de son équipement, l'alpiniste se trouve alors en danger de mort s'il n'est pas capable de construire un igloo pour s'abriter. Combien d'amateurs qui affrontent le mont Blanc en bras de chemise et culotte courte ont-ils vu un igloo, même en photo, et appris à l'édifier, ce qui reste impossible sans connaître la technique pourtant facile de la mise en place des blocs de neige ? »

En fin de saison, une cordée plus importante fut balayée dans les mêmes conditions, et au même endroit. Mais elle était démentiellement nombreuse, composée de neuf personnes, dont une fille. La fille fut sauvée parce qu'elle marchait en queue de colonne. La frange extrême du fleuve de glace passa au ras de sa poitrine, coupant la corde qui la rattachait à ses compagnons. Elle occupait la position qui aurait dû être celle du plus fort de l'équipe et son salut résida dans la faute commise par ignorance ou désinvolture. L'alerte fut donnée par un touriste qui surprit la catastrophe à travers un télescope depuis Chamonix. L'hélicoptère se posa sur le petit plateau et ramena la fille chez les secouristes de la CRS. On l'interrogea. Ses réponses alimentèrent la curiosité du capi-

taine commandant l'équipe de secours. Elle avait nettement perçu le bruit de deux explosions. La première, sèche et assez faible, puis celle des séracs eux-mêmes prenant le départ dans la pente. Elle avait ensuite plongé dans la neige coulant avec les blocs de glace et, restée miraculeusement en surface, s'était dégagée en accomplissant quelques mouvements de brasse à la limite du souffle. Elle ne savait rien d'autre, sinon qu'elle revenait de loin. L'officier de CRS l'écouta, songeur, et ne dit rien.

L'été suivant, Sylvain Meynet qui s'engageait dans la voie de la Poire avec un client, fut lui aussi balayé par une avalanche de séracs et disparut dans les mêmes conditions que Gigi Paney, le champion de ski italien, devenu guide à Courmayeur, en 1954. La voie de la Poire possédant une très mauvaise réputation, nul ne s'étonna. Les journaux spécialisés rappelèrent que les chutes de séracs dans les couloirs supérieurs du versant italien étaient très fréquentes, que s'engager sur ces itinéraires qui imposaient toujours un ou plusieurs bivouacs, même par beau temps, impliquait une prise de risques élevée et personne ne posa un point d'interrogation sur cet accident. Avec Sylvain Meynet disparaissait le dernier guide conduisant encore des voyageurs sur le mont Blanc.

Désormais, la montagne entrait dans une légende contraignante, les accidents récents confirmant les catastrophes anciennes vivant encore dans la mémoire des hommes. La littérature à l'estomac triomphait car la réalité dépassait la fiction, selon la formule qu'elle utilisait depuis longtemps. Les exploitants de télescopes installés à Chamonix firent imprimer sur des pancartes neuves le texte ancien et célèbre : « Un fou se promène sur le mont Blanc. » On pouvait le regarder pour un tarif ultra moderne, en mettant 50 francs dans la tirelire qui libérait

automatiquement l'optique. Mais ce genre de découverte ne faisait plus recette, car il n'y avait rien à découvrir. Aucun fou ne se promenait plus sur le mont Blanc. Aucun homme sensé non plus. C'était fini. La montagne suprême rentrait dans la solitude dont Jacques Balmat l'avait tirée.

Maintenant âgé de soixante-cinq ans, le docteur Dupraz présidait toujours la communauté et se déplaçait souvent de refuge en refuge, non sans peine parfois quand il s'agissait d'atteindre les plus élevés, ou de surmonter des parcours difficiles, car l'âge jouait. Se mettant à la portée de tous, il donnait des explications sur son gouvernement en leur disant :

- On me demande parfois quelle différence existe entre notre République et celle d'où nous sortons. Elle est considérable. Paris maintient avec une hypocrisie géniale le pouvoir royal qu'il a usurpé. Le président français tente de faire cohabiter harmonieusement des peuples étrangers les uns aux autres par leur origine. Entre Basques et Alsaciens, Bretons et Provençaux, Angevins et Auvergnats, Valaisans et Bernois, Valdotains et Siciliens, il existe autant de différence qu'entre un Indien du Grand Nord canadien et un gaucho de l'extrême Sud argentin. Cette maintenance a réussi pendant des siècles, donnant à l'Hexagone français l'apparence de l'unité grâce à une langue, une administration et un réseau de chemins de fer centré sur Paris. Mais la France se trouve aujourd'hui clandestinement dirigée par un peuple orgueilleux et dominateur qui lui assigne une position mondialiste aussi séduisante que dangereuse. À ce titre, sous couvert d'appel à une main-d'œuvre étrangère dont elle n'a pas besoin, la France importe des millions de représentants des ethnies les plus variées des cinq continents. Ces hom-

mes feront souche dans le pays. Dans un siècle, la carte d'identité française officialisera des ethnies radicalement différentes de ce que fut le peuple sous Louis XIV, par leurs aptitudes physiques ou intellectuelles, leur morale, leur langue, leur religion. La France, et non seulement elle mais tous les autres pays européens trahis par leur propre gouvernement, est en train de construire la tour de Babel dont les légendes judéo-chrétiennes ont parlé. C'est le commencement de la fin. Notre République du Mont-Blanc vient de naître et ne veut pas finir.

Dupraz parlait aux républicains du bas-Valais et du pays d'Aoste venus s'installer au refuge du Trient. Tous l'écoutaient attentivement. Il reprit :

- Nous ne voulons pas construire la tour de Babel que les légendes chrétiennes ont, volontairement et perfidement définie comme symbole de la confusion des langues, alors qu'en fait, il s'agit de la confusion des races entraînant automatiquement celle des langues. Je vous parle de tout cela comme médecin qui s'est occupé de génétique et d'embryologie. Je ne suis pas le seul. Les savants américains et allemands ont accompli de grands progrès dans la connaissance des lois commandant l'hérédité, mais leurs travaux sont masqués par le pouvoir politique et ne parviennent pas à la connaissance des foules. Je me trouvais dans la même situation avant de monter sur le mont Blanc.

Il sourit et ajouta :

- Le sommet de la montagne lui-même, je ne l'ai gravi que trois fois au cours de mon existence, mais la liberté qu'il ramène dans le monde, je la détiens maintenant comme président de « sa » République. Je vous dis tout cela pour expliquer et justifier la méfiance dont je me cuirasse quand il s'agit de célébrer les mariages. J'assume là

une terrible responsabilité. Nous sommes en effet avant tout une grande famille déterminée par ses origines qui remontent aux Burgondes et aux Wisigoths. Elle ne s'est guère modifiée au cours des siècles et, quand je mourrai, c'est-à-dire bientôt, je dois la rendre non seulement dans l'état où je l'ai reçue mais encore, si possible, génétiquement améliorée. Ce n'est pas un politicien mais un médecin qui préside à ces mariages qui commandent totalement l'avenir.

Quelqu'un demanda, sur un ton hargneux :

– Et la langue ? Pourquoi mettez-vous tant de moyens à la disposition de M^{me} Bondaz qui enseigne uniquement le saxel ?

– La République du Mont-Blanc lutte contre Babel, c'est-à-dire la confusion des races et des langues. Les langues vont rapidement se dissoudre, en même temps que les races. Je dois maintenir l'unité. Les patois savoyard, valaisan et valdotain se trouvaient à un stade de dispersion avancée. J'encourage le saxel, le patois le plus élaboré, le plus solide et le mieux codifié, pour qu'il devienne la langue unique de la République, quand toutes les autres langues seront mortes. Ma politique des mariages ? C'est la même ! Les pauvres filles qui viennent à nous ignorant que le fait de coucher avec un homme représente l'action la plus déterminante de leur vie, puisque le niveau physique et moral de la descendance dépendra de celui du couple au moment de la conception, doivent être informées. Toute la littérature de nos pays de langue française sublime depuis longtemps une religion invertébrée de l'amour, avec les droits du cœur, les mouvements de l'âme, le droit au bonheur. Tous ceux qui vivent dans les démocraties occidentales ont des droits, ce qui est bien connu, y compris celui de se faire



écraser par la tour de Babel lorsque, très bientôt, elle s'écroulera. Comme médecin, moi je connais seulement les droits de la verge et ceux du vagin, honorables intermédiaires entre deux cœurs répartiteurs du sang dont la qualité sera déterminante dans la création d'une vie nouvelle.

Un ami valdotain de Maquignaz objecta :

- Mais Docteur, vous entendez transformer la République du Mont-Blanc en haras génétique comme les médecins du III^e Reich ?

- Pas du tout. D'abord parce que les histoires du Lebensborn du III^e Reich relèvent, comme tout le reste du contentieux ouvert en 1945 de la fantaisie la plus haute ; ensuite parce que c'est maintenant la science, encore bien incertaine naturellement, et non pas la politique ni la volonté de puissance qui dictent notre conduite. Je suis plus libéral que tous les autres présidents de République. Voulez-vous un exemple récent ? Eh bien, je dois dire que certains m'ont reproché d'avoir accueilli Élyse Perret parmi nous. Beaucoup désiraient que je la présente au tribunal du peuple pour la faire condamner, et vous savez combien ses condamnations sont sévères ! Qu'avait-elle fait ? Mariage avec un Noir africain. Donc, selon ses camarades : trahison de la Savoie. Pourquoi ai-je refusé ? Parce qu'elle n'avait pas prêté le serment de fidélité biologiquement fondé que j'exige. L'homme est libre de forniquer où il veut, bien que je réprouve farouchement la politique de la France peuplant son ex-empire avec de malheureux métis qui sont les fils de personne ; la femme est libre de s'épanouir sexuellement mais tout change pour elle au stade de la conception. Elle est alors porteuse de l'éternité du peuple, maîtresse de l'avenir qui sera grandiose ou médiocre, noble ou mi-

sérable selon la qualité de son choix.

Il ramassa son sac de dos et partit. Il regagnait le refuge Albert I^{er} sans descendre dans la vallée. Il préférait s'en aller à pied, comme les anciens curés de campagne. Il s'estimait en effet porteur d'une foi comme ceux d'entre eux qui existaient encore et conservaient la leur, mais se sentait beaucoup plus proche de la vérité du monde que les chrétiens, tout en mesurant et déplorant les incertitudes des sciences génétiques défendues par lui. Il n'économisait pas sa peine, malgré son âge. En cette fin d'après-midi, il lui fallait traverser le plateau du Trient sur une neige lourde et humide, le bassin supérieur du glacier des Grands, remonter le col du même nom pour gagner finalement Albert I^{er}. Il marchait seul, position dangereuse sur des glaciers couverts, mais se sentait moins menacé par les périls que la République qu'il présidait. Il avait en effet reçu de mauvaises nouvelles de Genève où il possédait un correspondant bien placé dans l'administration, en fait, son espion. La police cantonale s'intéressait activement à la résistance armée valdotaine et commençait à tirer des conclusions capables de faire la lumière sur les divers attentats commis dans le massif du mont Blanc.

2

Quelque temps après leur mariage, Élyse et Lionel étaient partis habiter le refuge du Couvercle en même temps que d'autres familles pour dégager Albert I^r surpeuplé. À l'époque où les refuges servaient aux alpinistes, le Couvercle offrait une centaine de places, moins maintenant que Raulin l'avait embelli en effaçant sa silhouette de caserne pour la rapprocher de l'ancienne ferme savoyarde, remplaçant les dortoirs par des chambres. Mais le Couvercle régnait toujours sur la grandiose perspective de Talèfre, cirque de glace qu'une redoutable barrière de rocher refermait sur 360° d'horizon. Solitude absolue. Tension verticale dominante. Malgré la voie d'accès aussi simple que fastidieuse, chacun pouvait se demander comment il était arrivé jusque-là ; s'il n'avait pas commis quelque erreur d'itinéraire débouchant finalement dans un cratère de la Lune. Élyse restait plus ou moins prisonnière de cette hypothèse et pensait vaguement qu'elle n'en sortirait plus jamais. Ce n'étaient pas les difficultés purement alpines qui l'avaient inquiétée en

franchissant les Egralets, équipés de marches taillées et de rampes de fer, mais la disparition ultérieure de la face Nord des Grandes Jorasses. Elles s'étaient cachées, effacées par les premiers plans rocheux descendant de l'aiguille de Talèfre mais vivaient toujours dans sa mémoire visuelle, dressaient dans sa psyché craintive une barrière interdisant à jamais son retour. C'était absurde puisqu'il suffisait de lui tourner le dos pour regagner les bas pays par la mer de Glace, grâce à l'une de ces « courses de facteur » dont parlait Balmat qui ne s'en laissait pas conter par la montagne. Seulement, l'âme d'Élyse naviguait depuis longtemps en Absurdie. Si Lionel faisait bien l'amour, il ne se montrait pas spécialement tendre avec elle. Il appartenait à une nouvelle génération plus réaliste que celle d'où elle sortait. Il avait déjà dépassé l'idylle romantique qu'elle caressait encore du bout de l'âme. Et de plus en plus difficilement car le temps passait.

Touché par la retraite, Maquignaz était venu s'établir lui aussi au Couvercle. Depuis longtemps il ne se considérait plus comme garde-chasse de la société franco-italienne de protection de la faune alpestre, mais comme une sorte de *deus ex machina* chargé d'en équilibrer le développement, loup symbolique empêchant les chamois de consommer en huit jours ce que la montagne ne pouvait leur assurer qu'en un an. Il les chassait toujours, ravitaillant les républicains du Mont-Blanc, révélant aux jeunes l'art des approches, la meilleure manière d'assurer son coup de carabine, la mise en place des pièges subtils inventés par lui. Jamais la montagne ne l'avait à ce point sollicité. Autrefois nombreux au pied du versant valdotain des Grandes Jorasses, les chamois apparaissaient maintenant en versant français, s'aventuraient sur le glacier de Leschaux, même la mer de Glace, comme

s'ils y découvraient de gras pâturages ce qui, bien entendu, n'était pas le cas. Finalement, Maquignaz et ses équipes ne remplaçaient pas les loups !

Les chefs de la Résistance armée valdotaine, Chabod et Proment, résidaient aussi au Couvercle depuis peu de temps. Traqués par la police italienne qui connaissait parfaitement toutes les caches offertes par le Grand Paradis, le Dolent ou le mont Rose, ils avaient rompu le contact, franchi la frontière, laissant derrière eux un assez joli bilan de commissariats, postes de douane, abris de carabiniers détruits, associations de Calabrais, Napolitains, Siciliens, de chanteurs, radioteurs, discoureurs, philosophes abscons, professeurs italiens impérialistes terrorisés, dissuadés de maintenir leur prosélytisme par des attentats, répétés et signés. Chabod et Proment continuaient leurs raids, silencieux et rapides, en territoire italien, poussant parfois jusqu'à Rome quand il s'agissait de régler son compte à quelque fonctionnaire trop zélé replié dans la capitale quelle que soit la sécurité des refuges que les condamnés avaient réussi à trouver. Ils repassaient aussitôt après sur le versant français mais, connaissant l'art et l'audace de la police italienne, ils changeaient souvent de refuge, allant jusqu'à coucher sous la tente en haute altitude pendant l'été.

Entre refuges fonctionnait l'équivalent du téléphone arabe. Les messagers allaient et venaient de l'un à l'autre, de jour comme de nuit, hiver comme été, transmettant les nouvelles les plus importantes. Le téléphone arabe, devenu téléphone alpestre grâce à la République du Mont-Blanc, transmettait aussi les potins. C'est par ce moyen que les habitants d'Albert I^{er}, Charpoua, Argentière, Trient, Omy, Triolet, Elena, Gamba, Quintino Sella, apprirent que le ménage Élyse-Lionel Bresson partait en

voyage de noces. Un rire énorme accueillit d'abord la nouvelle. Car si la noce ne portait pas encore de cheveux blancs, il y avait tout de même plusieurs années que Dupraz l'avait célébrée. Élyse n'avait pas cessé de faire le siège de son mari depuis leur installation au Couvercle en invoquant sa santé pour justifier un tel voyage par un changement de climat, alors qu'elle eût mieux fait d'annoncer son désarroi psychologique grandissant que Lionel n'avait pas deviné. S'il l'eût deviné, il l'eût condamné comme Savoyard. Elle ne pouvait donc pas en parler. Elle ne voulait pas se rendre à Paris ou Venise, mais quelque part en Afrique, au Kenya par exemple, ou en Haute-Égypte. Quand elle s'en ouvrit au docteur Dupraz, il lui demanda perfidement :

- Pourquoi pas à Kinshasa ?

Elle hocha la tête et assura :

- Jamais je ne retournerai chez des racistes noirs et musulmans !

- De toute façon, c'est impensable. La communauté n'a pas les moyens d'offrir à quiconque de voyage de noces.

Une fois Dupraz parti, elle se remit à faire le siège de Lionel. Mais le lit avait perdu une partie de son pouvoir primitif. Le mari ne pouvait savoir que tout se passait comme au refuge du Trient, quand elle revenait de la fête à Martigny où elle avait rencontré Honoré Amadou pour la première fois. Seulement, les rôles étaient inversés. L'enchanteur porteur du soleil africain, des fleuves tièdes, des sables chauds, n'était plus un presque ministre à peau noire mais une Savoyarde à peau blanche et Lionel ne réagissait pas comme elle avait réagi. Par-delà les cruelles années de confrontation entre races, donc cultures différentes, qui lui avaient laissé d'affreux souvenirs, Élyse semblait communier avec son ancien mari

mais seulement dans une perspective solaire qui renaissait et transcendait tout, sauf la vie glacée qu'elle menait de nouveau en Savoie malgré la chaleur d'un autre mâle allongé dans le lit à ses côtés. L'enjeu n'était plus le même. Élyse ne se lançait plus à l'aveuglette dans une formidable aventure, comme autrefois. Cependant, Lionel oserait-il entreprendre un voyage coûteux, certes, mais limité dans le temps et ses conséquences ? Il répondait inlassablement :

- Mais ma pauvre Lily, il faudrait que Dupraz nous donne au moins vingt mille francs ! Marchera jamais !

Le voyage de noces eut lieu cependant, mais pas selon l'itinéraire dont Élyse rêvait. Depuis longtemps, Dupraz se demandait si l'exploitation du brevet Secret n'était pas en train de ruiner les forêts savoyardes. Il n'arrivait pas à se faire une opinion en interrogeant les gens des bas pays lorsqu'ils passaient par les refuges en sollicitant leur hospitalité. Les uns disaient oui. Les résineux saignés à blanc périclitaient. Les autres non. Lui savait que la mort d'un sapin, pin, épicéa, n'était pas certaine avant que les aiguilles ne tombent, ce qui n'était pas toujours rapide. Il décida de mettre à profit la rigueur et la lucidité qu'il reconnaissait au jeune Lionel pour lui proposer une enquête. Il ouvrirait un crédit pour un voyage à travers la Savoie ; qu'il emmène donc avec lui cette insupportable Élyse si ça lui chantait, et qu'il baptise cette enquête « voyage de noces » s'il désirait lui complaire !

Le couple descendit du Couvercle à l'automne. Élyse fut rassurée par cette « course de facteur ». Non, la muraille de la face Nord des Grandes Jorasses ne se dressa pas devant elle pour lui interdire ce retour à la vie civilisée dont elle rêvait depuis des mois. Elle s'effaça derrière elle, dans le Sud, lorsqu'elle aborda la mer de Glace en

direction de Chamonix où elle retrouverait des cinémas, des boutiques, robes, cafés, un casino et des trains qui l'emporteraient, non pas vers le soleil africain mais loin de cette inexorable montagne qu'elle avait eu le tort d'affronter, une fois de plus.

Voyage désastreux. Le mois de novembre posait sur la Savoie un linceul de nuages gris. Les ondées se succédaient. Dès cinq heures de l'après-midi Chambéry barbotait dans le brouillard. Une pellicule de verglas luisait à l'aube sur les routes passant à une certaine altitude. Une lumière malade baignait les paysages et semblait donner aux villages des crises de désespoir. Rien d'autre à consommer dans les restaurants que méchouis, cous-cous et merguez. Presque jamais de vin ou d'alcool à boire, comme chez Honoré Amadou, à Kinshasa. La plupart des hôtels encore tenus par des Français étaient fermés. Les autres, tenus par des Arabes ou des Noirs, n'étaient pas chauffés ou si peu qu'Élyse grelottait, ce qui ne lui arrivait jamais dans les refuges de la République du Mont-Blanc. Les librairies vendaient des ouvrages imprimés en russe, anglais, allemand, idiomes africains, rarement en français, et certaines exposaient le Coran traduit en vingt langues, dans la position réservée jadis aux best-sellers, la Bhagavad Gita le suivant de près. Des collections de livres à prétention initiatique occupaient les vitrines des librairies spécialisées. Elles traitaient des religions animistes et des ouvrages de niveau moins élevé parlaient de la vie des sorciers au Katanga ; le succès du jour reposant sur un roman : *La Dominatrice du Vaudou*. Élyse l'acheta, mais le titre figurant sur la couverture ne correspondait pas exactement au texte imprimé en espéranto, qui refaisait sa percée linguistique après un siècle d'échec. Elle se consola en emportant un petit manuel de



sorcellerie, tandis que Lionel achetait un ouvrage technique : *Sociétés multinationales et pétrole. Un gang bien organisé.*

Ils parcoururent les vallées forestières, tantôt sous la pluie, parfois dans le brouillard, toujours avec la froidure. Les espaces peuplés de résineux tombaient en ruine. En particulier la grande forêt de Prémol autrefois orgueil de l'administration des Eaux et Forêts qui veillait sur elle. Avec ses milliers de pins dénudés, elle rappelait les champs de colonnes tronquées des déserts archéologiques grecs ou romains qui témoignaient sur la ruine des empires. La vallée de Chamonix n'avait pas été épargnée. L'usine des Tissours traitant les résines locales marchait encore, mais au ralenti, achevant de sucer la vie des arbres jusqu'à l'altitude des alpages.

Élyse et Lionel rentrèrent au Couvercle la veille des élections présidentielles qui avaient lieu tous les trois ans. À cette occasion on renouvelait aussi les mandats des sept juges formant le tribunal du peuple. La République du Mont-Blanc comptait maintenant trois cents électeurs. Le système électoral ne relevait pas de ce qu'on appelait en 1979 l'élitisme. Il se basait sur la puissance héréditaire, comme dans toute société primitive et menacée. Chaque chef de famille vivant, homme ou femme, détenait une voix supplémentaire par enfant. Il n'y avait pas d'enfants illégitimes, toute mère célibataire devant présenter son nouveau-né au tribunal du peuple qui le légitimait. Il n'y avait eu jusqu'ici que deux enfants reconnus comme étrangers à la communauté, produits d'accouplements rapides et clandestins avec des allogènes de la vallée. Le métissage n'étant pas évident, au lieu de condamner les femmes à la peine de mort selon la loi, le tribunal les avait chassées des refuges vers les bas pays.

Le docteur Dupraz avait toujours été réélu président. Il le fut encore. Il réunit aussitôt le tribunal composé, comme ceux de l'ancienne Vehme, de sept membres inattaquables au plan moral et matériel. Il devait se réunir la nuit, en un lieu secret, en présence seulement de l'accusé et des témoins de la défense.

Gagner le refuge de la Noire où le tribunal tenait habituellement ses séances présentait quelques difficultés en cette fin d'après-midi d'automne. Les premières neiges étaient tombées, les grandes neiges de l'hiver pas encore venues, mais la couche humide rendait déjà l'accès difficile. Le refuge de la Noire, sur le versant valdotain, s'élève au niveau du Fauteuil des Allemands, sous la muraille du mont Noir de Peuterey. Il est réputé inaccessible en hiver, mais la République du Mont-Blanc avait l'habitude de démythifier les réputations. Le passage de la grande plaque d'une vingtaine de mètres, incliné à 65° n'était pas verglacé. Les pitons toujours en place, la corde fixe en bon état permirent de le surmonter sans efforts excessifs. Au-delà, sur les pentes de gazon et de cailloux, le risque d'avalanche n'était pas établi. Le crépuscule rodait déjà dans ce site d'une rare beauté et d'une étrange sauvagerie quand Pélissier, le dernier juge, franchit la porte de la cabane prévue pour une dizaine de personnes, maintenant vide depuis que la famille Meynet l'avait quittée après la mort de son chef dans les couloirs supérieurs du mont Blanc de Courmayeur. Il faisait froid et humide dans le refuge, mais Mme Meynet avait laissé du bois et ils allumèrent une bonne flambée. Le silence qui pesait au pied du mont Noir de Peuterey n'était plus de ce monde, tous ruissellements d'eau figés par le gel, toutes pierres bloquées dans leurs alvéoles, tous les choucas réfugiés et endormis sous leurs abris, les marmottes ayant



pris leurs quartiers d'hiver. Les fracas de la vie civilisée produits par Courmayeur situé au-delà de val Veny et à quatre heures de marche, ne parvenaient pas jusqu'au refuge.

Un tribunal de Sainte-Vehme réuni en pareil lieu au *xix*^e siècle aurait tremblé de peur, incapable d'instruire n'importe quelle cause, mais Dupraz, Péliissier, Gonthier, Davaz, Maquignaz, Chabod et Lionel Bresson enfermés dans le refuge de la Noire, tous alpinistes chevronnés et vieux habitants de la montagne, se sentaient à l'aise au cœur de ce monde qu'ils aimaient et respectaient. Par la sévérité que la montagne déployait autour d'eux, prémonitoire des sanctions prévues pour les fautes commises contre elle : traverser les couloirs à l'heure des chutes de pierre, marcher sur les pentes de glace vive sans crampons, accorder une confiance aveugle aux pitons plantés par les générations précédentes, franchir sans assurance des ponts de neige perfidement établis sur les crevasses, défier la tempête sur le mont Blanc, ils sentaient leur tribunal justifié.

Ils étaient réunis tous les sept autour de la table du refuge, engoncés dans leurs lainages, soufflant dans leurs doigts pendant que la neige accrochée à leurs bas tombait et dessinait de petites mares sur le plancher. La Lune se levait, pleine, rousse, pour ne pas dire rouge, sur le massif du Mont-Blanc, finement dessiné par elle en vagues évanescentes. Leur clapotis silencieux partait des assises rocheuses, prenait de l'ambition et s'élevait pour culminer parmi les étoiles en vagues géantes dignes du cap Horn. En ce lieu sauvage, déconnecté du reste du monde, l'homme pouvait se sentir en même temps abandonné par la vie ordinaire, élu par une autre où tout serait à la fois refusé ou permis selon le caprice du destin. Au pied

du mont Noir de Peuterey, on ne pouvait puiser aucune sécurité dans la terre, aucune promesse dans le ciel. Les indiscretions cosmiques concentrées autour de soi ne révélaient d'autre issue que verticale pour accéder à la connaissance. Il devenait évident que pour pénétrer le mystère d'où il sortait et où il rentrerait, l'homme était quelque chose qui devait être surmonté.

Le lieu choisi pour tenir ces réunions imposait au tribunal du peuple des contraintes qu'aucun code civil ou criminel ne définissait clairement. Les juges devaient se prononcer selon les lois qui montaient en eux à partir de la terre, comme la sève s'élève dans le tronc des arbres pour faire épanouir la vie ou cesse de couler pour laisser place à la mort. On comprenait que le droit qu'ils pouvaient dire n'était plus le droit romain auquel la France se référait toujours.

Lionel Bresson se leva et dit :

– Je demande que la peine de mort soit prononcée contre Adrien Secret, malgré la reconnaissance que la République du Mont-Blanc doit lui porter puisqu'il la fait vivre depuis longtemps.

Toutes les traces que la rude montée avaient imprimées sur les visages s'effacèrent. Pélissier et Davaz cessèrent de transpirer, les rides gravées sur le front du docteur Dupraz se fondirent dans la peau, Chabod referma la bouche, les stigmates de la fatigue soulignant les yeux de Gonthier disparurent pour faire place à des manifestations de surprise et de peine partagées par tous. Bresson reprit :

– Je viens de visiter presque toutes nos forêts. Elles sont ruinées ou en voie de l'être. J'ai aussi étudié un livre démasquant la position des sociétés multinationales dans la fabrication et la répartition du carburant synthétique en Europe occidentale. L'Arabie, l'Iran, l'Irak et les émi-



rats du golfe Persique détiennent maintenant la majorité du capital dans les sociétés fabriquant et répartissant ce carburant. L'auteur de ce livre courageux explique très bien toute l'affaire. Les producteurs du Moyen-Orient avaient d'abord réduit leurs fournitures de brut pour deux raisons : souci d'économiser leurs réserves naturelles menacées par l'effrayante demande de l'Occident, position politique prétendant que les pays de l'Ouest et les USA n'étaient que des États sous contrôle israélien clandestin. L'Europe a réagi, elle ne s'est pas laissée étrangler en mettant en valeur les inventions que les pétroliers primitifs tenaient sous le boisseau, donc le brevet de notre camarade Secret. La production marche mais les somnambules qui peuplent l'Europe ne se rendent pas compte que leurs sacro-saintes bagnoles roulent maintenant aux dépens de leurs forêts qu'elles détruisent, au lieu de stériliser le sous-sol de pays dont la surface l'était déjà et dont la population nous envahit de manière aussi pacifique qu'efficace.

- Je ne vois pas l'intérêt des pays arabes dans toute cette affaire, fit remarquer Chabod.

- Mais il est évident ! En investissant leurs pétrodollars dans l'industrie de l'essence synthétique en Europe ils gagnent autant de fric qu'en pompant leur propre pétrole chez eux. C'est génial ! Ils arrivent à dépouiller nos peuples de l'essentiel en touchant l'argent que nous leur versons pour consommer ce qui nous appartient... Cette opération géniale et criminelle n'est rendue possible que par l'indigence de notre mental dégradé par le complexe de culpabilité qu'on lui infuse depuis un demi-siècle. Nous payons aux sociétés multinationales, américaines et arabes, le carburant qu'elles tirent de notre sol en détruisant nos forêts à l'aide d'inventions allemandes et

savoyardes, comme celle du camarade Adrien Secret. Nous avons atteint le sommet des montagnes en Absurdie !... Détruire les forêts d'un pays, c'est ruiner sa terre. Ruiner sa terre, c'est condamner son peuple à la famine et la mort. Par son invention, Secret se trouve donc automatiquement complice de l'attentat. Je demande que la peine de mort soit prononcée contre lui.

Un terrible silence enveloppa le tribunal. Le feu de bois ne pétillait plus et vacillait. Le vent se levait, venant de l'Ouest, descendait la face Sud du mont Noir de Peuterey et chantait sur les arêtes mais suffisamment loin du refuge pour ne pas troubler la paix qui régnait encore à l'intérieur. Tous les membres du tribunal baissaient la tête...

Le raisonnement logique tenu par Bresson devant ses pairs s'était construit pendant la lecture du livre *Sociétés multinationales et pétrole. Un gang bien organisé*, pendant qu'Élyse feuilletait son petit manuel de sorcellerie. Il avait mûri pendant leur retour du voyage d'enquête et, finalement, c'était la femme qui avait suggéré au mari de demander la peine de mort contre Secret.

Le docteur Dupraz releva la tête et dit lentement, pesant ses mots :

– Bresson a raison, quant au fond. Mais Secret n'est pas responsable du point d'application de son brevet. Aucun tribunal ne saurait condamner quelqu'un pour son génie scientifique. C'est la France qui laisse ruiner les forêts de sa colonie savoisienne, après avoir laissé ruiner sa propre culture. Grâce au camarade Secret, la République du Mont-Blanc a pu survivre en ramassant les miettes de ce banquet mortel. Nous ne pouvons féliciter Secret pour son intervention, car nous savons que le monde se sert aujourd'hui du génie des Européens pour les détruire. Et

LA RÉPUBLIQUE DU MONT-BLANC

je reprends une parole célèbre, en la modifiant comme il se doit : quand on me parle de progrès, je tire mon revolver. Je demande au tribunal de repousser la plainte déposée par Lionel Bresson. Et j'espère que tous les citoyens de la République témoigneront à Secret la reconnaissance du ventre.

Maquignaz releva aussi la tête et dit :

- D'accord quant aux points d'application. L'ancêtre du camarade Secret assista Pravaz quand il mit au point la seringue hypodermique qui devait aider beaucoup de gens à survivre, mais d'autres l'ont utilisée depuis pour pratiquer l'euthanasie !

Tout le monde releva la tête. Le tribunal du peuple vota. La plainte de Bresson fut repoussée à l'unanimité, lui-même ayant voté blanc. Le silence s'effaçait, étouffé par les cris que le vent poussait et les coups de boutoir qu'il donnait contre la porte du refuge. Le docteur se leva et, d'une voix à la fois contrainte et noble, dit :

- Maintenant, je dois à mon tour me mettre en accusation devant votre tribunal comme président de la République. Quand l'administration a déclaré l'association illégale, c'est moi qui ai choisi la clandestinité et le terrorisme. Il va de soi que j'ai prêté avant tout le monde le serment réclamé aux couples qui se mariaient devant nous. Je suis donc responsable sur mon sang de ce qui peut arriver de fâcheux à la République. Il reste à votre disposition.

Il se tut et se rassit. Un concert de protestations domina le bruit du vent.

- Nous avons tous approuvé et participé aux opérations ponctuelles ! cria Gonthier.

- Nous sommes responsables au même titre que toi ! confirma Pélissier.

– Ce serait trop commode de nous décharger sur toi d'un engagement collectif comme celui-ci, cria Leone Chabod. La résistance armée valdotaine a plus de comptes à rendre à l'Italie que toi à la France !

Jean-Pierre Davaz conclut avec autorité :

– Le tribunal ne reçoit pas plus ton autoaccusation que la plainte déposée par Bresson contre Secret.

Dupraz se leva de nouveau.

– Je prends acte, dit-il, mais de toute manière je donne ma démission, parce que j'ai commis une erreur de jugement quant au choix de la voie dans laquelle la République devait s'engager. Il fallait défendre par tous les moyens notre capital culturel qui commande à la civilisation alpestre et ne pas nous occuper de celui des autres. Cette erreur de jugement me disqualifie !

– Tu as raison d'un certain point de vue, avança Maquignaz. Le terrorisme est l'arme des faibles et ne mène à rien. Par quelques actions ponctuelles, comment aurions-nous empêché nos semblables de construire la tour de Babel dont je parlais jadis, comme prêtre catholique ? Et comme prêtre revenu aux sources de la puissance des Églises chrétiennes, c'est-à-dire au paganisme éternel, je dis maintenant que rien ni personne ne peut empêcher les accomplissements du Kali Yuga, le cycle cosmique qui nous conduit vers un nouveau déluge auquel survivront ceux que j'appelais autrefois des élus, mais qui ne seront que des hommes ayant dépassé l'homme. Tu n'as pas de responsabilité à cette échelle, c'est évident !

La question des responsabilités paraissait réglée, bien que tous les membres du tribunal ne soient pas capables de juger Dupraz au niveau spirituel assigné par Maquignaz. Bresson demanda :

– Et qu'est-ce qui va se passer maintenant ?

Dupraz répondit :

- La police genevoise, qui en sait plus long que les autres, va transmettre ses dossiers à l'Interpol. Les Italiens et les Français vont nous arrêter, nous interroger et, finalement, nous détruire.

- Ils n'ont pas rétabli la peine de mort ! fit remarquer Bresson.

- C'est vrai, mais ils ne manquent pas de moyens de faire disparaître discrètement leurs ennemis... tentatives de fuite télécommandées... révoltes non justifiées mais bien réprimées... erreur d'une infirmière dans une clinique psychiatrique...

Pélessier hocha la tête et fit remarquer :

- Pas un seul juge d'instruction n'est capable de réunir suffisamment de preuves contre l'un d'entre nous. Il faudrait un magistrat qui soit en même temps agrégé de philosophie et d'histoire pour imaginer que Régis Balmat a voulu resacraliser le mont Blanc !... Il a conduit les groupes de la résistance armée valdotaine sur la montagne pour détruire les hélicoptères en partant de Courmayeur, afin de donner le change aux Français... Comment démontrerait-il que c'est encore lui qui brûla les refuges Vallot, du Goûter, Grands-Mulets ? Il ne peut savoir également qu'il n'existe pas une douzaine d'alpinistes capables comme lui de descendre, seul et de nuit, la face Nord de l'aiguille du Midi après avoir plastiqué l'amarrage des câbles de son téléphérique ?

- C'est vrai, enchaîna Maquignaz. Le Sherlock Holmes capable de découvrir les mobiles de Régis Balmat expliquant son action est encore à naître ! Qui pourrait imaginer qu'en faisant sauter à la dynamite les séracs sous le col du Dôme et en balayant les cordées qui passaient, il rétablissait les tabous périlleusement levés par son ancêtre ?

– Tu crois qu’il pensait à ça en posant ses cartouches ? demanda Gonthier.

– Très probablement, même s’il agissait sous les ordres de son subconscient. Je ne lui ai jamais posé la question et si je l’avais tenté, il ne m’aurait pas répondu.

Dupraz reprit la parole :

– Ne discutons pas du détail. Si chacun d’entre nous ne peut pas être inculpé, la République le sera par la Cour de Sécurité de l’État. C’est notre République que nous devons défendre. La France détruira impitoyablement notre communauté parce qu’elle lui oppose une révolution culturelle qu’elle ne peut pas tolérer. Elle nous détruira comme elle a détruit les protestants en révoquant l’édit de Nantes, les Vendéens par le massacre légalisé, les communards par l’assassinat bourgeois, un million et demi de culs-terreux, l’élite de la paysannerie par la guerre impérialiste et capitaliste de 1914, les « collabos » par des procès dignes de ceux qu’inventa l’Inquisition catholique. Que faire pour éviter le sort de ceux qui ont nourri l’histoire barbare des Français ? Je me sens désarmé, j’espère que ceux qui ont des idées sur la question vont me conseiller.

Gonthier haussa les épaules et dit :

– Il suffit de passer la frontière altimétrique et de vivre au-delà ! Le droit d’asile n’a pas été créé pour les chiens. Ça me semble évident.

La proposition de Gonthier provoqua un mouvement de stupeur. Comme si personne n’y avait jamais pensé. Cela paraissait aussi simple qu’invraisemblable, comme si l’antique droit d’asile, perfidement rétabli, ne pouvait intéresser que les voleurs et les assassins ! L’atmosphère du refuge se trouva radicalement changée. Le vent ne cognait plus à la porte, marquant sans doute une pause avant de souffler en tempête. Chaque juge paraissait rêver, sortant

des altitudes ésotériques dessinées par Maquignaz, reprenant pied dans le réel, dominant les perspectives ouvertes par la vie journalière mais qui se dessinaient sous un jour sombre. Tout devenait moralement plus simple et matériellement plus compliqué.

- De quoi vivrons-nous ? demandait l'un.

- De l'argent du carburant synthétique ! Puisque nous n'avons pas tué Secret, il faut qu'il paye, répondait l'autre.

- Tu feras tes achats dans les grandes surfaces de la vallée Blanche ?

- Non, dans une épicerie de Chamonix, comme avant.

- Et tu seras mis en taule en quittant la zone protégée par le droit d'asile !

- Nos ravitailleurs seront armés, ils se défendront.

- Revolvers contre mitraillettes ?... Rapport, cinquante balles contre une. Tout le monde perd à ce pari mutuel !

- Où coucherons-nous ? demanda Jean-Pierre Davaz.

- Eh bien, sous la tente ! précisa Gonthier.

- Camper sur neige, bivouaquer en rocher, ça passe pour deux ou trois jours... tu te vois vivant dans ces conditions pendant quatre ou cinq hivers ? Moi, je me vois plutôt mort.

- C'est pour cela qu'ils ont créé un espace assurant le droit d'asile au-delà de la frontière altimétrique, rappela le docteur Dupraz... Ils nous laisseront peut-être passer cette frontière sans piper, sûrs et certains que la haute montagne exécutera la peine capitale qu'ils n'ont plus le droit de prononcer !

- Nous leur prouverons le contraire ! cria Gonthier.

- Et par quels moyens ?

- Les igloos ne sont pas seulement faits pour et par les Esquimaux, précisa-t-il. À Megève, j'ai quelquefois persuadé quelques garçons et filles de mon cours d'en cons-

truire et d'y coucher.

– On y faisait l'amour ?

– J'en suis persuadé car, le matin, ils en ressortaient frais et dispos, épanouis !

– As-tu réfléchi aux moyens qui nous resteraient pour les chauffer si Secret venait à disparaître ?

– On ne chauffe pas un igloo qui est naturellement isothermique⁶.

Les discussions se développèrent et occupèrent une partie de la nuit. Gonthier était sorti pour consulter la montagne, interpréter le silence qui pesait maintenant sur elle. Il entra en soufflant dans ses doigts et dit :

– Après le vent, la pluie... après le vent, c'est la neige en montagne. Ou bien nous descendons tout de suite ou nous prenons le risque de rester coincés ici. La grande neige peut venir. Nous n'avons pas de skis pour tenter une descente qui serait d'ailleurs dangereuse, pas de provisions de bois ni de vivres pour attendre pendant huit ou quinze jours. La famine nous tomberait dessus plus sûrement qu'au-delà de la frontière altimétrique !

– Crois-tu que nous arriverons à descendre à l'aveuglette, maintenant que la Lune est couchée ? demanda Pélissier.

– Je le pense, en évitant la grande plaque maintenant sans doute verglacée. Il suffit de tirer sur la cabane Gamba par le col des Chasseurs. La cheminée de terre avant le glacier du Frenay est un peu délicate mais ça doit passer. Rien n'est impossible !

⁶. L'auteur confirme la précision donnée par Gonthier car il fit édifier des villages d'iglous à plus de 3 000 mètres d'altitude par ses élèves officiers, y couchant lui-même, à Puente del Luca en 1949 quand il était conseiller technique et colonel de l'armée des Andes.



LA RÉPUBLIQUE DU MONT-BLANC

- Cela représente une heure de plus en passant par Gamba, mais j'ai une bonne planque à Courmayeur. Tout le monde peut y coucher.

- Profitons-en, conseilla Dupraz, elle sera bientôt détectée par les flics italiens, si elle ne l'est déjà !

Le président se leva, enfila son passe-montagne et, se tournant vers Gonthier, lui dit :

- Je suis vieux, ma mécanique ne fonctionne plus très bien et je suis disqualifié par l'erreur politique commise par moi au départ. Je ne suis plus président de la République du Mont-Blanc. Tu viens de trouver la solution qui peut la sauver et tu as l'air de détenir une confiance inébranlable dans sa valeur. Donc, je te demande de briguer ma succession. Je dirai à tous nos camarades que tu es l'homme nouveau, très différent de celui que je fus, capable de conduire la communauté sur les chemins de la vie difficile qui s'annonce. Allons-y !

Ils ramassèrent leurs sacs, bouclèrent les cagoules, enfilèrent leurs moufles, sortirent et refermèrent soigneusement derrière eux la porte du refuge dans lequel ils ne pourraient plus jamais revenir.

ALTITUDE

3500



1

Gonthier fut élu président de la République dans le courant de l'hiver et décida de franchir la frontière altimétrique au début du printemps. C'était prendre un gros risque que de tarder ainsi car les inspecteurs pouvaient surgir dans les refuges d'un moment à l'autre, mais il jugeait impossible de s'installer au-dessus de 3000 mètres à l'époque des grandes neiges.

Il constitua un détachement précurseur pour établir un premier cantonnement, comme dans l'Armée française. Il dit aux volontaires qui se présentaient :

—Voilà. Nous allons édifier un village d'igloos sans nous casser la tête sous le col du Tour, au-dessus de 3200 mètres, pour qu'il n'y ait pas contestation ultérieure avec les contrôleurs de la frontière. Il nous suffit de remonter jusqu'au bassin supérieur du glacier.

Ils chaussèrent leurs skis et prirent le départ. Le soleil se levait derrière les aiguilles Dorées. Le glacier du Tour rejetait ses voiles de crêpe bleu dans lesquels il se drapait confidentiellement depuis l'aube et révélait son étendue paisible au-dessus d'Albert I^{er} par un océan de lumière rose. Derrière Gonthier progressaient Régis Balmat et ses

deux fils, Rizolé et Nervôé, le rieur et le nerveux, surnoms que l'épouse leur avait donnés dans la langue de Saxel dès qu'elle avait perçu leur caractère. Grâce aux longs efforts d'Armande et Aurélien Bondaz, tout le monde parlait maintenant le saxel adopté comme langue officielle de la République du Mont-Blanc. Le Valaisan Jean-Pierre Davaz avait donné des surnoms à ses deux garçons qui progressaient dans la colonne, Listés, le lièvre, et Kadè, le plus jeune. Quant aux anciens Valdotains, ils s'étaient contentés de transcrire en saxel les prénoms français depuis longtemps en usage dans leur pays. Les trois garçons de Proment s'appelaient Féli, Mark, Profil. Seul celui de Chabod avait reçu un surnom viril : Kapitèn car il avait déjà commandé un groupe actif de la résistance armée valdotaine. Armande Bondaz, trop âgée et fatiguée pour suivre la colonne, avait délégué ses trois filles, Ida, Norin et Adréta, la plus adroite comme son prénom le précisait, car ce n'était pas tout d'édifier des igloos, encore fallait-il se préparer à y vivre, donc savoir utiliser ce genre d'abri pour y cuisiner par mauvais temps, y coucher en tout temps et toutes saisons, style de vie dont la facilité n'apparaissait pas évidente ! Suivaient une douzaine d'hommes et de jeunes gens qui vivaient depuis longtemps dans les refuges, tous décidés à payer le prix de leur liberté en vivant comme les Esquimaux du Grand Nord. La troupe n'était pas nombreuse mais suffisante pour fournir ultérieurement aux familles de la communauté qui suivraient, des moniteurs capables d'enseigner la manière d'édifier ces abris de neige.

Gonthier s'arrêta au centre de la plaine de glace, à quelque distance de la face Nord du Chardonnet d'où coulaient les séracs, trop loin pour se faire menaçants et dit à l'équipe :

- Nous allons édifier ici le premier village. Il tirera son nom de l'environnement qui le domine et de la langue née quand les Burgondes vinrent s'établir à Saxel, autour de l'an 490, alors que s'achevait l'occupation romaine et que les langues française et italienne n'étaient pas nées. Je donne le premier coup de pelle à neige pendant que les séracs de la face Nord du Chardonnet te baptisent : Lu Sérac, car ils ont la couleur du fromage maigre qu'on tire du petit lait !

Il détacha de son sac une pelle rectangulaire, taillée dans un morceau de contreplaqué et se mit en devoir de découper un bloc d'environ soixante centimètres de côté dans la neige encore gelée du glacier. Tous les hommes se rassemblèrent autour de lui et les questions fusèrent :

- Et qu'est-ce qui se passerait si on utilisait de la poudreuse ?

- Ça se passerait mal. Les blocs tomberaient en poudre au premier choc.

Gonthier referma un cercle de blocs sur trois mètres de diamètre.

- Ça fera un grand igloo... Je vous conseille de démarquer plus modestement, sinon vous n'arriverez pas à le refermer si vous n'êtes pas très grand... Maintenant, voilà le secret de l'opération... Je pose un premier bloc sur le cercle déjà formé, mais je le taille en biseau tout en lui donnant un peu d'inclinaison vers l'intérieur... Je bâtis mon second cercle mais, à partir du moment où j'arrive au biseau il ne se ferme pas et la paroi monte en spirale. Elle se terminera plus ou moins haut selon l'incidence que vous lui donnerez vers l'intérieur... Trop inclinée, elle risque de s'écrouler... Pas assez, elle monte en cheminée et ne se referme pas...

Vingt minutes plus tard, aidé par Rizolé Balmat et Kapitén Chabod, l'igloo était presque achevé.

– Me voici enfermé à l'intérieur de mon abri... Maintenant je pose un dernier bloc au sommet... Pour sortir, je découpe une porte avec ma pelle et la conserve pour la refermer ultérieurement.

Il sortit et dit :

– À vous de jouer !

Tous les garçons se mirent au travail avec des fortunes diverses. Deux heures plus tard, le village de neige posait une douzaine de cônes sur l'étendue étincelante.

– Quel désastre ! cria Gonthier. Dans l'avenir il faudra aligner les igloos les uns sur les autres et former le village au carré ! N'oublions pas les leçons données par les légions romaines. Former le carré représente la meilleure position de défense !

– Bien sûr ! Mais qui viendrait nous attaquer dans ce coin de montagne ? demanda Listés Davaz.

– Mais... n'importe qui ! Le droit d'asile existe pour tous, y compris les fous, les assassins, les bandes de tueurs professionnels... Peut-être aussi les troupes d'intervention, françaises et italiennes, qui ne détiennent pas le droit de poursuite au-dessus de 3000 mètres mais qui le prendront peut-être un jour ou l'autre !

– Tu crois qu'on peut se défendre dans un igloo ?

– S'il est encore en neige fraîche, les balles le traversent comme du papier. Mais il se transforme en glace une fois habité et devient blockhaus... Camarades, je vous en prie, pas de stratégie pour le moment ! L'important, ce n'est pas de savoir comment nous allons y mourir, mais y vivre !

Les filles d'Armande Bondaz ressortaient maintenant de leurs igloos.

– Faudra-t-il coucher directement sur la neige ? de-

LA RÉPUBLIQUE DU MONT-BLANC

manda Norin avec inquiétude.

- On placera des claies formées de planches, de branches, de skis à la rigueur.

- Et pour faire la cuisine ? gémit Adréta.

- Comme en refuge ! Nous monterons des réchauds à mazout. Tant que Secret fournit le combustible, il n'y a pas de problème !

Filles et garçons firent bonne figure, mais les anciens comme Folliet, Balmat ou Proment, savaient qu'un douloureux point d'interrogation s'inscrivait maintenant sur les consciences. Proment tenta de l'effacer en disant :

- Les Esquimaux vivent et se reproduisent là-dedans depuis des millénaires. C'est maintenant seulement qu'ils dégénèrent depuis que les Ricains leur offrent des chalets préfabriqués !

Ils ramassèrent leurs pelles, chaussèrent leurs skis et, en quelques minutes, rallièrent Albert I^{er}.

Dans la semaine qui suivit, toute la République du Mont-Blanc émigra au-dessus de la frontière altimétrique. Les villages d'igloos se dressèrent entre 3000 et 3500 mètres d'altitude, sur les espaces glaciaires les moins tourmentés, hors des zones coupées de crevasses. Ceux qui habitaient le refuge du Trient se trouvaient en principe en zone altimétriquement protégée. Seulement, la loi perfidement calculée pour éliminer toute construction permettant de survivre normalement, rejetait le Trient en territoire suisse. Ils l'évacuèrent et s'établirent en igloos à quelques centaines de mètres de là, sur le plateau. Le village fut baptisé Urs, par Jean-Pierre Davaz qui légalisa l'altitude de cette résidence des Ours par un panneau planté dans la neige : 3170.

Ceux du Couvercle remontèrent le glacier de Talèfre et s'établirent au pied des Courtes, en un site dominant seu-

lement de dix-neuf mètres la frontière altimétrique. Ils le baptisèrent Bavo, par dérision. C'était le sobriquet d'un jeune garçon, un peu simple, venant du Haut Valais et qui amusait tout le monde en parlant d'abondance, bafouillant parfois. On disait de lui, en saxel : *al a kyü, ték é bove mé...* « Il a bu, qu'est-ce qu'il bave. » Peut-être bavait-il en effet mais il ne buvait certainement pas, ce classique idiot de village.

Ceux du versant valdotain évacuèrent la cabane Gamba, le refuge de la Noire, Gonella et Quintino Sella, ces deux derniers rejetés hors de la frontière protégée par la déro-gation, malgré leur altitude supérieure à 3000 mètres. Ils allèrent tous s'établir sur le glacier du Géant, au nord du Petit Flambeau. Ce village qui concentrait en majorité des combattants de la résistance valdotaine se trouvait d'entrée le plus important de la République et devait le rester jusqu'à la fin. Il se trouvait dans une position superbe, tournant le dos à la France et à l'Italie, seulement confronté avec le mont Blanc du Tacul, dressé dans l'Ouest, la Vallée Blanche au Nord, le mont Mallet et les Aiguilles de Rochefort à l'Est, la Dent du Géant qui représentaient les seules forces qu'ils allaient devoir affronter dans l'avenir, infiniment plus redoutables que celles des sociétés d'où ils sortaient et que ces hommes fuyaient. Force redoutable mais authentique et loyale depuis le commencement du monde.

Le nouveau président rassembla toute la population de la République, à Défi le village le plus important. On y tint une assemblée générale, Gonthier désirant établir une structure politique mieux définie que par le passé. Ils décidèrent de copier celle de la Confédération helvétique qu'ils jugeaient la meilleure. La source du pouvoir serait donc représentée par la commune. L'ensemble des quatre

communes d'igloos formerait tout à la fois un canton et une fédération à l'état embryonnaire mais autorisant un développement futur. Seuls les citoyens mâles chefs de famille posséderaient un droit de vote, car le problème de la survie se posait par priorité. Chaque commune élirait un responsable et les quatre chefs de commune désigneraient le président de la fédération.

Le tribunal du peuple devenait tribunal fédéral, ses cinq membres devant être élus à la majorité absolue. Le reste de la législation changeait à peine. Nul ne pouvait devenir citoyen de la République du Mont-Blanc s'il ne sortait du ventre d'une mère savoyarde, valdotaine ou valaisane de naissance. En cas d'incertitude sur l'origine du géniteur, le tribunal fédéral réclamerait l'arbitrage du docteur Dupraz, conservant ou rejetant l'enfant suspect hors de la communauté ou l'intégrant. Le chef de chaque commune recevait les serments de mariage inchangés. Le droit en usage n'aurait à connaître que des actions utiles ou nuisibles à la communauté. Le tribunal fédéral serait habilité à prononcer toutes sortes de condamnations, sauf la peine de mort inapplicable à un citoyen de la République fédérale.

Toutes ces dispositions furent votées à main levée et chacun regagna son igloo dans sa commune.

La première nuit qu'Élyse et Lionel Bresson passèrent dans leur igloo de Bavo, bien aménagé et muni d'un four à mazout, fut désastreuse. La femme émergea de son sac de couchage trempé et sortit en grelottant dans l'aube glacée.

— Tu prétends me faire vivre là-dedans jusqu'à ma mort ? Ça va demander combien de temps ? Dix jours ou la semaine prochaine ? demanda-t-elle à Lionel.

Elle sortit le sac de couchage et les deux couvertures posées sur le matelas pneumatique pour les faire sécher.

Il n'y avait pas de soleil. Un voile gris, tissé par les nuages arachnéens le filtrait et la clarté printanière n'arrivait pas à transformer le glacier de Talèfre en cirque de feu, comme l'heure et la saison l'eussent permis. Lionel ne répondit rien car il n'avait rien entendu !... Il faisait chauffer du café sur le réchaud à l'intérieur de la hutte de neige. Il y régnait une chaleur épouvantable. Elle fondait rapidement et ne s'écroulait pas uniquement parce que l'eau de fusion qui ne tombait pas de la voûte sur les occupants s'en allait de l'intérieur vers l'extérieur à travers les parois, gelant immédiatement en raison du froid qui transformait la coupole en dôme de glace. Le président parcourait le village, demandant à chacun ses impressions et les leçons qu'il tirait de cette première nuit passée en igloo. Personne n'avait dormi. Ceux qui ne disposaient pas de matelas pneumatiques s'étaient allongés sur des planches ou des skis posés en croix, se relevaient les reins meurtris. Ceux qui s'étaient couchés directement sur la neige, roulés dans des couvertures, sortaient perclus. Ceux qui avaient maintenu en activité les petits réchauds de camping ou des poêles à mazout plus importants, redoutant le froid, paraissaient émerger d'une piscine. Gonthier leur dit :

- L'igloo est une construction isothermique. Dans un igloo de dimension moyenne, habité par trois personnes, la température se maintient naturellement au niveau du gel, quel que soit le froid régnant à l'extérieur. Dès que vous allumez une simple bougie, la température passe au-dessus de zéro et la neige commence à fondre. Si le dôme n'a pas été bien figolé, s'il présente des aspérités, chaque angle, chaque pointe secrète une goutte d'eau qui vous tombe dessus. Si vous allumez un réchaud puissant, vous obtenez très vite une température de four, mais la

LA RÉPUBLIQUE DU MONT-BLANC

le coupole se met à fondre. Elle inonde les habitants, l'eau qui ne tombe pas sur eux gèle en passant à l'extérieur et transforme l'igloo en bloc de glace. Il perd alors ses qualités isothermiques et répercute à l'intérieur la température extérieure. Il faut donc en reconstruire un autre, et cela peut demander une heure ou deux si la consistance de la neige est défavorable. Comme nous sommes au-dessus de 3000 mètres, nous aurons parfois -30° en hiver. Par conséquent, il s'agit de dormir sans chauffage. Cela n'a rien de terrible. Simple question d'habitude. Je vous rappelle que les paysans savoyards des hautes vallées dormaient autrefois sans chauffage, mis à part celui qu'assuraient les vaches, tout relatif.

Effectivement, au cours des nuits suivantes, personne ne mourut à Sérac, Urs, Bavo, Défi, mais beaucoup attrapèrent des rhumes. D'autres consultèrent le docteur Dupraz pour des débuts de bronchite ou lui demandèrent des onguents pour soigner leurs lumbagos.

Le printemps se développait en haute altitude et la splendeur des journées faisait oublier la rigueur des nuits, dégonflant partiellement la vague de pessimisme qui brisait sur la République du Mont-Blanc. En considérant objectivement la situation faite aux réfugiés, les inconvénients de la vie en haute altitude se résumaient à peu de chose. Se laver, non pas agréablement mais correctement, devenait presque impossible. Il s'agissait de faire fondre la neige dans une marmite, grâce aux fours à mazout, en opérant à l'extérieur de l'igloo et non à l'intérieur, pour ne pas le désagréger, puis de se débarbouiller ou se raser en plein air même s'il gelait, se frictionner rapidement avec une serviette qui, elle, séchait mal, devenant plutôt un morceau de carton inutilisable le lendemain quand le soleil ne paraissait pas, que le thermomètre ne grimpait

pas au-dessus de zéro. Les hommes n'allaient bientôt plus se raser du tout et se laver de moins en moins. Porter la barbe longue n'était pas rédhibitoire, au contraire, puisqu'on se conformait à la mode des bas pays qui l'avaient depuis longtemps adoptée. Ne pas se laver, pour les femmes surtout, représenterait bientôt un cauchemar. Le reste de la vie ne s'annonçait pas très différent de ce qu'elle était devenue en refuge. La chasse donnait de bons résultats, n'exigeait pas d'efforts supplémentaires pour traquer chamois et bouquetins, découvrir les marmottes pendant la belle saison. Acheter fruits, légumes, épicerie, objets divers ne posait aucun problème financier puisque le carburant synthétique de Secret coulait toujours. Seulement, descendre au Tour, Argentière, Chamonix, Entrêves, comportait maintenant un risque pour les hommes assurant les corvées de ravitaillement, celui d'être reconnu et arrêté, placé en garde à vue si l'enquête sur les activités criminelles de la République du Mont-Blanc commençait. Aucune nouvelle officielle ne filtrait à travers la frontière altimétrique par les journaux que les ravitailleurs rapportaient avec les provisions, les émissions de radio qu'ils écoutaient sur leurs postes à piles. Cette situation pouvait se prolonger indéfiniment ou changer d'un jour à l'autre. Elle troublait les nuits de Gonthier qui s'apercevait qu'un président de la République, placé dans sa situation, n'avait guère le temps de dormir alors qu'il se sentait bien adapté aux nouvelles conditions de vie dans l'abri de neige.

En bavardant avec les uns et les autres, en écoutant par surprise les conversations particulières, il sentait que bien des camarades ne s'adaptaient pas aussi bien que lui et se trouvaient sur le point de renoncer à leur qualité de citoyen de la République du Mont-Blanc, distinction



devenue maintenant fort onéreuse en souffrances physiques, rêves inachevés, espérances déçues, promesses de survie de plus en plus confidentielles. Il décida d'utiliser cette tendance au profit de tous. Il ne disposait plus d'aucun espion à Genève, car leur informateur habituel était mort. Il s'agissait de le remplacer et d'en trouver d'autres à Courmayeur et Chamonix.

Parmi ceux qui se montraient les plus réfractaires à la vie en haute altitude, il choisit les hommes dignes de confiance par leur caractère et l'attitude qu'ils venaient de montrer dans le passé. Au lieu de les dissuader de renoncer il les encouragea discrètement. Ils partirent l'un après l'autre, portant toute leur richesse dans un sac de dos, la nuit de préférence, pour ne pas se heurter à quelque gendarme ou CRS surveillant la frontière altimétrique, éventualité douteuse d'ailleurs car les cerbères, italiens ou français, trouvaient que patrouiller de jour à 3000 mètres d'altitude était bien fatigant et, de nuit, bien dangereux car nul ne savait exactement qui se trouvait dans l'espace jouissant du droit d'asile, mis à part ces farfelus dont les opérations ponctuelles avaient alerté l'opinion publique.

Il aurait aimé trouver un ancien de l'association dissoute, en qui il puisse avoir la confiance totale qu'il ne pouvait, sans imprudence, accorder aux nouveaux. Il fut long à le trouver mais, un soir, Pierre Cochet, l'ex-président de l'association des Amis de Charles Dullin pénétra dans son igloo et lui dit :

– Ami Gonthier, je suis vieux maintenant, fatigué, perclus de rhumatismes et je ne domine plus la montagne. Je voudrais bien m'en aller tout en restant utile à la cause savoyarde. Je puis refaire surface à Chamonix par exemple, car la justice ne peut rien contre moi. Je serai sans

doute interrogé un jour ou l'autre mais j'ai d'excellents alibis pour toutes les opérations ponctuelles que nous avons réalisées. Je donnerai bien quelques renseignements sur le passé, ça n'a pas d'importance. Ils connaissent déjà tout de notre activité et je suppose qu'à l'heure actuelle ils ont d'autres chats à fouetter.

– Comment vivras-tu en bas ?

– Bien modestement, de ma retraite mais, à mon âge elle me suffit.

– J'ai en effet besoin d'un homme de confiance comme toi, pour garder le contact. Tu peux nous rendre de grands services. Si, un jour, la France ou l'Italie décidait de passer outre aux obligations que leur impose le droit d'asile, tu pourrais le savoir assez tôt pour nous prévenir par une émission radio avec le poste que Secret t'achètera en Suisse, ou bien remonter donner l'alerte, ou envoyer quelqu'un si tu n'as plus la force nécessaire dans les jambes. Vas-y ! Je te fais confiance !

Gonthier estima que ce départ se révélerait profitable pour la communauté et se réjouit. Dans la même nuit, un événement heureux confirmait son optimisme. Une jeune fille de dix-huit ans, originaire de Machilly, accoucha d'un gros garçon, toute seule dans son igloo. C'était une solide paysanne ralliée quelque temps plus tôt à la République et venue habiter le refuge du Couvercle pendant l'hiver. On ne lui connaissait pas de mari. Il lui fallait donc présenter son enfant au tribunal du peuple dans le délai d'un mois, selon l'usage.

Chaque village comportait maintenant une maison commune, un grand igloo pouvant contenir une douzaine de personnes. Il avait posé beaucoup de problèmes à ses architectes, en raison de son diamètre important. Pour terminer sa coupole et poser l'ultime bloc, Rizolé

Balmat avait dû travailler juché sur les épaules de son père. Renouvelé au moment des élections présidentielles, le tribunal du peuple se réunit dans la maison commune de Bavo et accueillit la jeune mère portant son bébé déjà volontaire et braillard. Elle ne se présentait pas seule. Un jeune cantonnier, originaire de Seyssel, la suivait, non seulement pour reconnaître son fils, mais pour devenir citoyen de la République du Mont-Blanc ! La coïncidence de ces événements produisit une grosse impression sur le docteur Dupraz qui, d'un coup d'œil anthropologiquement expert, intégra le père et la mère dans la lignée savoyarde. Il dit :

- Ce fils sera exceptionnellement grand et fort et nous le baptisons Colosse.

Il fut inscrit sur le registre de la commune selon l'orthographe saxelle, proche du français, *Kolos a Pralon*.

Mais la vie ne se développe pas sur un rythme uniment faste ou néfaste. Le président devait bientôt déchanter, réviser son plan tendant à établir un réseau d'informateurs dans les bas pays. Les ravitailleurs qui, chaque semaine, descendaient à Chamonix, cité en pleine expansion que la communauté désignait toujours sous son nom traditionnel, Chamouni, apprirent que Pierre Cochet avait été interpellé quelques jours après son arrivée, placé en garde à vue et interrogé. Des fonctionnaires bavards, d'ailleurs étrangers au pays, savaient que ses alibis avaient parfaitement tenu mais que le juge d'instruction venait de l'inculper de complicité avec une association de malfaiteurs. On l'avait emmené à Annecy et personne ne devait plus jamais entendre parler de lui.

La vie continuait. Pas tellement différente de celle que les réfugiés avaient connue dans les refuges, mis à part l'inconfort des igloos. Les chasseurs parcouraient la mon-

tagne à la poursuite du gibier. Les femmes élevaient leurs enfants. Les jeunes inventaient des jeux à base de neige, se battaient, prenaient des bains de soleil quand l'intense lumière de l'été transformait les glaciers en fleuves de feu, les vieux discutaient, évoquaient leurs souvenirs avec la tendance commune à tous les hommes de présenter sous un jour glorieux ce qui ne l'était pas, minimiser leurs fautes, comparer avantageusement le monde d'où ils sortaient avec celui dans lequel ils vivaient présentement, ce qui ne manquait pas d'allumer certaines nostalgies. Quelques-uns étaient repartis pour tenter leur chance en vallée, d'autres s'apprêtaient à les suivre, malgré le risque matérialisé par l'arrestation de Pierre Cochet, connue de tous. La République du Mont-Blanc ne comptait désormais pas plus de 214 électeurs.

Lorsque le président regagnait son igloo, le soir, après ses tournées d'inspection dans les villages et retrouvait sa femme, mère de deux enfants, Moris le garçon et Mart la fille, il ne voyait pas l'avenir en rose. La contestation s'établissait entre les partisans de l'igloo et ceux de la cabane. Beaucoup commençaient à descendre au Tour, Argentière, Chamonix, les Houches pour acheter des planches malgré le risque couru et la difficulté de les rapporter à dos d'homme, les hisser au-dessus de 3000 mètres d'altitude. Il décida d'intervenir et consacra une partie de ses tournées à répondre aux uns et aux autres, après avoir soulevé le problème. Il disait aux partisans des cabanes :

- Vous croyez que vous allez trouver plus de confort que dans les igloos ? C'est une illusion. Je dois vous prévenir : en hiver vous y aurez beaucoup plus froid. Vous ne tiendrez pas. Une cabane à simple paroi n'est pas isothermique.

On lui répondait :

- Les fourneaux à mazout ne sont pas faits pour les chiens !

- Bien sûr ! Mais si le combustible vient à manquer, comme c'est probable ? Le pétrole arabe ou américain n'arrive plus en Europe. Le carburant synthétique se fait rare et le camarade Secret n'est pas éternel. Alors ?

Cruellement assaillis par le présent, ces Savoyards, Valdôtains et Valaisans, têtus comme des mules, ne voulaient pas renoncer à leur projet.

- Et vos cabanes, vous allez les planter comme ça, dans la neige, sans base solide ?... Pour les voir foutre le camp avec le glacier ?... Ça marche un glacier ! Vous ne le saviez pas ? Ou vous l'aviez oublié ? Qu'est-ce que vous ferez quand vos cabanes descendront au-dessous de la frontière altimétrique ? Elles deviendront des prisons ! Vous ferez vos années de taule sur place ! Sans descendre !

- Les glaciers, ça ne marche pas vite ! Nous ne sommes pas pressés !

La réponse à la question qu'il avait posée quant à la manière dont ils comptaient réaliser des fondations pour leurs cabanes, fut donnée par quelques camarades d'Urs, le village des ours. Ils étaient en train de dresser la leur sur la base rocheuse des Ravines Rousses, au niveau du col d'Orny.

- Ça c'est du solide, lui dirent-ils.

Il considéra le couloir qui la prolongeait verticalement jusqu'aux crêtes et demanda :

- Avez-vous réfléchi à la quantité de caillasse qui descendra de là-haut sur votre toit ? Qui dit rocher annonce chutes de pierres. Gévrier, au Dolent, n'y croyait pas et il en est mort.

Ils haussèrent les épaules. La question ne fut pas tran-

chée. Les uns poursuivirent leur vie difficile en igloos, les autres dressèrent leurs cabanes au pied des couloirs rocheux. Finalement, c'est l'été qui donna raison au président et non le froid de l'hiver. Très chaud, il provoqua de nombreuses chutes de pierres et l'une d'entre elles, respectable par ses dimensions et son poids, renversa la cabane des Ravines Rousses, heureusement encore vide. Le président fit transporter les planches sur le glacier de Talèfre et construire avec un abri au « Jardin », opération longue et pénible, mais cette sorte de hangar posé sur un rocher sain, en aval d'une zone de crevasses, permit d'y entreposer des réserves de vivres, de combustible et, surtout, les armes et munitions rassemblées par le docteur Dupraz pendant le séjour dans les refuges et que l'humidité des igloos menaçait de détériorer. Le lieu choisi ne présentait qu'un inconvénient : il se trouvait à la cote 2767, donc en dessous de la frontière altimétrique et, par conséquent exposé à toute saisie des autorités françaises. Mais Gonthier pensait que personne, à Paris ou Annecy, n'imaginerait qu'un pareil dépôt d'armes permettant d'engager une vraie guerre avec l'Italie, ne pouvait se trouver au Jardin de Talèfre si les citoyens de la République du Mont-Blanc savaient tenir leur langue, et le passé prouvait qu'ils la tenaient bien.

Il pensait très souvent, la nuit, au retour de la violence à laquelle ils avaient renoncé, jugeant que les attentats de quelque nature qu'ils fussent, ne pouvaient stopper la décadence raciale et culturelle de la société occidentale qui leur devenait d'ailleurs étrangère. La République du Mont-Blanc ne vivait pas en Occident mais en altitude !... Si la France ou l'Italie, la Suisse aussi, et pourquoi pas puisqu'elle disposait d'une police subtile et d'une armée redoutable, décidait de violer le droit d'asile créé par elle

et de balayer sa République ? Pouvait-on résister, malgré les armes modernes et les munitions entreposées au Jardin de Talèfre ? C'était bien entendu stratégiquement impossible en cas d'attaque combinée sur les trois frontières. On tuerait beaucoup de monde, grâce à des nids de résistance bien choisis en zones rocheuses, mais si le tir des armées ennemies ne détruisait pas la centaine d'hommes valides dont il disposait, la famine et le froid auraient raison d'eux ! L'attaque sur une seule frontière permettrait une résistance efficace, plus longue, laissant une possibilité de retraite et de survie dans la clandestinité en France ou en Italie. Pas en Suisse ! Vivre marginalement dans la Confédération n'était qu'une vue de l'esprit, Gonthier se demandait aussi comment réagiraient ses compagnons en cas d'attaque. Lui ouvrirait le feu, sans hésiter, même si par ce geste il se plaçait hors du droit international. Il savait que seules la force et la victoire disent le droit, ayant vécu de manière concrète les lendemains de la Seconde Guerre mondiale. Dans l'actualité le droit appartenait donc à la France. L'emploi de cet euphémisme lui permit de s'endormir. La France avait dit le droit qu'elle possédait depuis 1945. Elle ne pouvait donc pas plus le nier en recourant aux armes que lui, Gonthier, le transférer à son profit par les mêmes moyens, sinon elle eût trahi la conscience universelle qu'elle avait inspirée, sinon créée, et dont elle vivait encore à travers sa décadence. Donc il s'endormit et se réveilla tôt le matin en face d'un nouveau problème qui venait à lui, représenté par le maire de Sérac qui huchait devant la porte de son igloo.

- Hier matin, je suis passé par le Jardin de Talèfre, lui dit-il. J'ai vérifié les armes et constaté qu'on avait volé une mitrailleuse Thomson, six revolvers et leurs chargeurs !

Jean Folliet tenait l'état de l'armement et veillait à la rigueur du stockage. Il se montrait très ému. Il ajouta :

– Ce n'est pas quelqu'un de chez nous qui les a pris, ni une patrouille de la gendarmerie ou CRS française, sinon elle aurait déménagé tout le lot qui ne se trouve pas en zone protégée. Ce sont de vrais voleurs qui recherchent peut-être des armes pour les vendre aux autonomes ou Brigades rouges.

– On verra ça, dit Gonthier en se frottant les yeux.

2

Le président voyait maintenant la situation de son petit État républicain sous un jour nouveau. Il ne se trouvait pas seul dans la zone protégée par le droit d'asile. Les prisonniers en cavale, les assassins recherchés, les financiers mis en demeure de produire leurs bilans truqués, les voleurs de tout acabit, devaient tenter de l'atteindre et s'y maintenir; peut-être également les hommes politiques traqués par le pouvoir en place ou des séparatistes comme eux, car, dans tout l'hexagone, les peuples prenaient conscience de leur véritable identité qui ne dépendait pas d'une carte, délivrée par l'administration française aussi bien à un Basque qu'à un Martiniquais. Mais, se réfugier dans le massif du Mont-Blanc au-dessus de 3000 mètres d'altitude, démarche relativement facile pour des Savoyards, Valaisans ou Valdotains, devenait presque impossible en raison de la distance et des embûches policières tendues sur leur longue route pour des Bretons, Flamands, Catalans, Alsaciens, tous gens des pays plats, psychologiquement dissuadés au surplus par la perspective de vivre en altitude.

Gonthier se posait maintenant une question redoutable. S'il lançait des patrouilles armées dans la montagne et qu'elles ramènent des prisonniers, pouvait-il les présenter au tribunal du peuple ? Le docteur Dupraz ne l'avait créé que pour protéger une communauté alpestre qu'il estimait fondée par la race et la culture. Devait-il et pouvait-il élargir le périmètre de cette juridiction et faire condamner ceux que les États limitrophes n'arrivaient pas à saisir ? Il opta pour un moyen terme, créa une garde de volontaires pour assurer la protection du Jardin de Talèfre. Les jeunes se présentèrent nombreux et pleins d'enthousiasme. Une semaine plus tard, pendant la nuit, Francis Chaland fut tué par surprise, alors qu'il veillait sans arme, devant la porte de la cabane. Gonthier prit la relève, portant sa carabine à chamois, jusqu'à ce que le voleur trahisse son approche par le découpage de sa silhouette sombre sur la perspective argentée du glacier. Le président se donna le temps nécessaire pour le tenir à bonne portée et le foudroya d'une seule balle.

Une semaine plus tard, Gonthier réunissait le tribunal du peuple dans la maison commune de Défi, le plus important village de la République du Mont-Blanc. Les maires des autres localités faisant partie du tribunal, il estimait que les décisions prises seraient validées par un consensus populaire. Il exposa la situation et tous les jurés estimèrent que la République se trouvait en état de légitime défense, les armes et le combustible qu'elle possédait pour prolonger sa vie détenant une sorte de caractère sacré. Désormais, tous les hommes valides et les femmes non retenues par leur progéniture participeraient à tour de rôle aux patrouilles qui surveilleraient la zone protégée. Tout étranger interpellé qui ne lèverait pas immédiatement les bras et ne jetterait pas son arme, s'il en

possédait une, serait abattu ou fait prisonnier. Les prisonniers seraient reconduits à la frontière altimétrique. S'ils revenaient sur le territoire, ils seraient condamnés à mort et jetés dans une crevasse profonde, pour économiser les munitions.

Le tribunal avait siégé toute une journée pour établir cette législation aussi simple qu'efficace. Plusieurs jurés avaient proposé que les prisonniers soient déférés au tribunal, qui prononcerait la peine de mort seulement contre les criminels de droit commun en fuite.

- Nous n'avons pas à nous substituer aux tribunaux français ou italiens, dit Aurelio Bondaz. Nous ne pourrions juger correctement un assassin loin du lieu de son crime, ni obtenir en raison de notre situation, des témoignages irréfutables qui nous permettraient de le condamner ou de l'absoudre. Je reprends la formule de Sartre que le docteur Dupraz répétait si souvent : « L'enfer c'est les autres. »

- Et si nous fusillons un séparatiste breton ou basque, c'est-à-dire un frère ? demanda Lionel Bresson.

- S'il lève les bras il ne sera pas fusillé mais reconduit à la frontière. Si c'est un Breton, qu'il aille conquérir sa liberté sur les mers en livrant une bonne guerre de course contre la France ! Quand les Bretons auront piqué suffisamment de fric dans les cales de ses bateaux, elle leur rendra territoire et culture qu'elle s'était engagée à respecter par contrat en 1491.

- Et un simple alpiniste ?

- La même chose. Après deux ou trois rencontres avec nos patrouilles, les alpinistes ne reviendront plus. Nos fusils parachèveront le travail commencé par Régis Balmat qui a dégagé le mont Blanc tout seul. Désormais, le massif n'est plus le « terrain de jeu de l'Europe » dont parlait cet alpiniste anglais dont j'ai oublié le nom.

– Le territoire d'une minorité qui prétend survivre à la décadence et la disparition du monde occidental n'est pas à la disposition de tout le monde. Des terrains de jeu, il en existe d'autres ! Qu'ils y aillent conclut Gonthier.

La séance fut levée dans la chaleur communicative des discussions que l'igloo maintenait, en dépit de la température extérieure qui baissait. L'automne mourait. La pureté extrême de l'atmosphère ne restituait plus qu'un pâle soleil déclinant. Le gel scellait déjà les pierres dans les couloirs. Le silence troublé par l'été qui permettait leurs bonds, l'effondrement des ponts de neige lancés par l'hiver sur les crevasses, le grondement des torrents sous-glaciaires et le chant des cascades dégringolant le long des parois, revenait par paliers lents et subtils.

Le tribunal fut appelé à se réunir de nouveau mais cette fois au village des ours, Urs. Par un après-midi encore tiède et ensoleillé, la jeune Françoise Chalet avait été violée. Personne n'avait entendu ses cris de détresse, l'igloo représentant un parfait dôme du silence, mais l'agresseur étranger avait été surpris au moment où il en sortait. On l'avait arrêté et un peu battu quand Françoise avait raconté l'agression, puis présenté au tribunal du peuple. Il n'y avait pas besoin d'appeler le docteur Dupraz, il suffisait de regarder l'homme pour reconnaître en lui un de ces « fils de personne » qui peuplaient la France : cheveux crépus, lèvres proéminentes, peau jaune tirant sur le vert, regard éteint, rictus amer. Il fut condamné à mort à l'unanimité car l'attentat racial représentait depuis toujours un crime dans la République du Mont-Blanc. On le confia à quatre gaillards décidés. Ils l'emmenèrent à « *dar un paseo* », à la manière des Républicains espagnols pendant la guerre civile, non pas sur une sierra mais sur le glacier du Tour, le battirent à mort et le lar-

guèrent dans une grande crevasse.

Les communications entre villages de neige restaient aussi rapides qu'autrefois entre refuges, et le soir même, ceux de Défi érigé fort loin de Urs, sous le col du Géant, connaissaient tous les détails de l'affaire. Élyse Bresson regretta tout de suite vaguement que pareille aventure ne lui soit pas arrivée dans son igloo, pensant que le contact avec un homme étranger, de couleur sombre de préférence, l'eût un peu libérée de cette froidure et de ce poids que la haute montagne imposait à sa personne profonde. Mais elle dit à son mari :

- Le tribunal a eu raison, seulement moi j'aurais également condamné cette chipie de Françoise parce que je suis certaine qu'elle était d'accord pour se faire violer. Tant pis pour elle si elle n'a pas joui ! Mais ce n'est pas une raison pour faire condamner à mort un étranger !

Puis elle demanda :

- Tu comptes faire longtemps partie de ce tribunal ?

- Certainement, tant que je serai élu par nos camarades !

- Et ces affreux Savoyards resteront longtemps tes camarades ?

- Nous ne sommes pas seulement camarades par la situation qui nous est faite, mais surtout par le lait des mères, que nous avons sucé à notre naissance, comme toi d'ailleurs !

Elle réfléchit et dit en baissant la tête :

- Je me demande souvent si la mienne n'a pas couché avec un étranger de passage à l'époque où le docteur Paccard rôdait autour du mont Blanc.

- De toute façon, il ne pourrait s'agir que d'une arrière-grand-mère de ta grand-mère, parce que ça se passait à la fin du XVIII^e siècle ! Et les étrangers qui visitaient Cha-

monix, et non le Tour, ne venaient pas d'Afrique.

- Qu'est-ce que nous en savons ?

- Rien, bien sûr. Mais je sais qu'au moment de ta naissance les techniques permettant de sauver les bébés par transfusions n'existaient pas. Sinon je m'imaginerais qu'on t'a vidée de ton sang savoyard pour le remplacer par celui d'un donneur arrivant de Jérusalem ou de Bogota !

Il la regarda durement et ajouta :

- Ou de Kinshasa !

Puis :

- Tu es tellement drôle ! Je n'arrive pas à comprendre comment tu as pu naître dans ce pays !

- Je n'en suis pas responsable, dit-elle en se glissant dans son sac de couchage.

L'hiver tomba sur les villages de haute altitude avec la puissance d'un accord wagnérien combinant un appel altier en faveur de la mort avec des demi-teintes apaisantes pour consoler ceux qui allaient mourir. Tazi Bétemps mourut en couches, et le bébé fut adopté par le président. La misère se manifestait partout. Par les jours de grande neige il fallait s'aventurer hors des igloos pour, à coups de pelle, l'empêcher de monter au-dessus des coupoles et maintenir ouverte la tranchée donnant accès à la porte. Quand le soleil brillait avec le grand froid bien établi, on pouvait vivre quelques heures à l'extérieur mais sans faire toilette, car l'eau gelait immédiatement sur l'épiderme. En se réfugiant dans l'igloo il devenait possible de se laver dans une ambiance acceptable, mais faire fondre la neige sur un réchaud revenait à faire fondre l'igloo lui-même qui se transformait en bloc de glace. Il fallait le reconstruire un peu plus loin deux ou trois jours plus tard.

Au cours de cet hiver, qui fut terrible, les réfugiés dormirent peu, mangèrent mal car le rendement de la chasse

devenait faible et ils ne se lavèrent plus, le froid leur garantissant une protection relative contre la vermine. Armande Bondaz dirigeait toujours ses écoles, réunissant à tour de rôle la douzaine d'enfants qui pouvaient tenir dans les igloos-maisons communes de Urs, Bavo, Sérac, Défi... Gonthier et ses conseillers communaux avaient longtemps débattu des problèmes posés par l'éducation de la jeune génération. La République comptait bien quelques professeurs de métier, comme Pélissier ou Jean-Pierre Davaz, mais ils se faisaient vieux. Ne pouvant établir et respecter d'importants programmes d'enseignement général en raison de leur spécialisation passée, devant la difficulté et souvent l'impossibilité d'aller à ski d'un village à l'autre pendant l'hiver, avec les grandes chutes de neige, d'un commun accord ils avaient limité leur ambition. La République du Mont-Blanc n'enseignait donc pas autre chose que le saxel, langue de base, les rudiments d'une langue étrangère, le français qu'on devait savoir écrire et parler. Les enfants apprenaient à compter avec les quatre opérations. Tout le reste relevait des familles qui enseignaient ce qu'elles savaient pendant les longues heures de stagnation dans les igloos, assez peu de chose en général, beaucoup parfois chez Balmat, Chabod, Raulin, Proment, Bondaz, Dupraz, ou Maquignaz.

L'ancien prêtre s'était marié avec une fille qui venait de Pierre-Blanche, lieu-dit de la commune de Saxel. Elle lui avait donné deux enfants, une fille Ariet, un garçon Maxi. Dans sa famille, comme dans les familles voisines, on ne préparait pas des candidats à l'ENA, et pour cause, mais on maintenait la tradition savoisienne et valdotaine à l'aide de minuscules ou puissants rappels du passé, en révélant aux enfants pendant les veillées tout ce que l'en-

seignement officiel de la France et de l'Italie avait dissimulé ou falsifié, sur l'histoire du duché de Savoie. On faisait chanter les enfants. Pas d'hymnes agressifs et glorieux dans la République du Mont-Blanc. On n'appelait pas aux armes les citoyens, comme dans la République française. On les appelait à chasser pour survivre, on leur apprenait à se méfier des crevasses et tempêtes, se défendre contre les voleurs, ne pas faire l'amour pour son seul plaisir mais amener à la vie une génération plus belle, plus forte, plus loyale et impitoyable que celle à laquelle ils appartenaient. M^{me} Maquignaz poussait la chansonnette qui, depuis des siècles sans doute, voletait entre les fermes de Pierre-Blanche ou toutes autres de la commune de Saxel.

Tata doratla

te Kase la scha ba Ta mèt yin a Koédra

Puis elle la traduisait en français pour élargir le domaine linguistique de ses enfants...

Tante Boracle

Je te casse la jambe.

Je t'en mets une en coudre

Qui va plus vite que la foudre.

Maquignaz trouvait que, s'il fallait transmettre rigoureusement la culture sans la confondre avec l'instruction, faute commise par tous les pays trop évolués le niveau culturel atteint par une chansonnette de ce genre couvrirait largement les besoins de la République du Mont-Blanc pour le présent et, sans doute, le futur. Il n'arrivait pas à se rappeler le nom du grand homme qui avait

révélé ses intentions par une phrase terrible et lourde de sagesse, quelques années plus tôt : « Je répandrai de nouveau sur le monde les bienfaits de l'analphabétisme. » Maintenant, par la force des choses, ils se répandaient sur les villages d'igloos.

L'hiver s'en allait à pas de loup après avoir dévoré Joseph Raulin. Très affaibli, ayant perdu sa raison de vivre en quittant les refuges puisqu'il ne pouvait plus transposer dans les igloos la ferme savoyarde traditionnelle, ceux-ci relevant plutôt de la tradition esquimaude, il s'était pratiquement laissé mourir. Il ne laissait personne derrière lui, sa femme et ses enfants ne l'ayant pas suivi, préférant rester prisonniers de la grande ville d'Annecy. Par une journée froide et pétillante de gel, quatre garçons solides du village Défi prirent sur leurs épaules le corps qui avait été exposé sur la neige pour que tout le monde puisse venir le saluer et ils descendirent le glacier du Géant jusqu'aux séracs de la jonction avec le glacier du Tacul. Toute la population de la République du Mont-Blanc suivait le corps, à skis, en godillant pour ne pas atteindre une vitesse élevée car, si la recherche de vitesse imposait sa loi hystérique dans les pays voisins, tout le monde ici savait que les morts ne vont pas vite, qu'ils ont tout le temps de reprendre leur vie à travers les enfants et les arrières-petits de leurs enfants. Rizolé Balmat dit à son père :

- Voilà la procession des morts qui passe sur le glacier !

- Tu te trompes, petit, répliqua Régis. Autrefois, j'ai souvent montré à mes clients les processions des morts qui traversaient les glaciers selon nos légendes alpestres, plus vraies bien sûr que la vérité, et tu m'as souvent entendu en parler. Celles-là sont matérialisées par de petites trombes de neige errante quand souffle le vent du Nord.

Elles représentent les morts qui vécurent de manière indigne et qui vont s'enfouir dans les crevasses dont ils ne sortiront plus jamais à travers leurs enfants aussi mauvais qu'eux... On les entendra gémir dans les grands fonds par les nuits d'hiver. Quand ils deviendront trop nombreux ils provoqueront la rupture de la moraine frontale ! Aujourd'hui, ce sont les vivants qui accompagnent Raulin. Lui ressortira de sa crevasse car il a passé toute sa vie dans l'honneur et la fidélité à la plus haute tradition alpestre en maintenant ce qu'elle avait créé de plus vrai et de plus beau : la ferme nourricière des générations successives.

Ils se rassemblèrent au sommet de la jonction. Raulin, momifié par le gel, fut englacé dans une crevasse profonde et chacun rentra chez soi, ceux de Urs par la mer de Glace, la montagne de Lognan, le Tour et le col des Grands ; ceux de Lu Sérac les quittant au niveau d'Albert I^{er} et ceux de Bavo au niveau des Égralets. La forte population de Défi remonta le glacier du Géant en peaux de phoque. Ils s'étaient tous aventurés au-delà de la frontière altimétrique pour rendre hommage à leur mort et cela donnait du poids à la solidarité, à la peine prise, bien qu'ils allassent tellement vite après l'enterrement, à la descente comme à la remontée, qu'il y avait peu de chance pour qu'une patrouille de CRS ou gendarmes skieurs les interceptât.

En ce même mois de février ils englacèrent plus sommairement trois filles jeunes, mortes en couches et un compagnon de soixante-dix-huit ans rallié à la République du Mont-Blanc depuis le début.

Puis le soleil forçait. Les brumes ne traînèrent plus sur les glaciers. Les choucas reparurent frôlant les parois de leur vol souple et mou. L'air se mit à pétiller d'allégresse.

Le printemps inclinait sur les sommets les moins élevés son visage souriant. Les jeunes reprirent leurs jeux sur la neige à l'heure méridienne. Les grandes courses maintenant ouvertes sans risques aux skieurs attirèrent les plus forts et les plus résolus. Balmat aurait bien voulu entraîner ses fils dans un ultime raid vers Zermatt et le mont Rose. Mais il ne prit pas le risque de se faire capturer au-delà de la frontière altimétrique qui ne protégeait pas la totalité du parcours. Adrien Secret vint passer plusieurs jours à Défi. Il apportait bien entendu de l'argent. Même dévaluées les monnaies française et italienne permettaient encore d'acheter tout ce que la vie en altitude exigeait, même le génépy, le marc ou le cognac très demandés par les hivernants.

Adrien Secret était arrivé à Chamonix avec un camion-citerne de quinze tonnes plein de mazout, ce qui allait permettre aux corvées de renouveler le stock de combustible implanté au Jardin de Talèfre. Nul n'aurait su dire si le précieux liquide procurerait l'hiver prochain autant de sueur qu'il en avait exigé pour monter les bidons qui le contenaient. Pour l'instant, le soleil prenait la relève et la consommation de combustible baissait fortement.

Adrien Secret rencontra Élyse à Défi. Elle lui dit :

— Tiens, vous apportez du mazout ? Heureusement, car cet hiver nous avons failli mourir de froid.

Il haussa les épaules.

— On meurt de froid sur une banquise, pas sur le glacier du Géant !

— Voire ! Vous devriez trouver un moyen pour mieux nous chauffer.

— Impossible de faire mieux. Vous savez bien que le niveau du chauffage ne peut dépasser celui de la fusion des igloos.

– Je m'en moque. C'est vous qui nous laissez tomber.
La conversation se durcit. Ils finirent par se disputer. Élyse brandit l'arme secrète qu'elle détenait contre lui. Elle révéla tous les détails de la dernière séance du tribunal du peuple, tenue dans le refuge de la Noire, en insistant cruellement sur le fait qu'il avait, de justesse, échappé à une condamnation à mort pour crime commis contre l'environnement. Il fut écrasé par le poids de cette révélation tombant sur lui avec la soudaineté d'une avalanche. Il vacilla sur les skis qu'il venait de chausser, en vue de s'en aller faire un peu d'exercice vers le col du Midi. Il ne dit mot, tourna ses spatules dans la pente en direction de la Bédière et regagna Chamonix. Il ne déjeuna point, s'enferma dans sa chambre d'hôtel où il ne trouva pas le sommeil.

Le lendemain, il reprit sa voiture et commença une tournée épousant à peu de chose près celle qu'Élyse et Lionel avaient accomplie quelques années plus tôt. Des centaines de milliers de résineux ruinés, pins, sapins, mélèzes, se présentaient à lui comme autant de témoins du crime évoqué mais non sanctionné par le tribunal du peuple. Il pensa qu'on l'avait épargné parce qu'il faisait vivre la communauté, et cette notion lui fut insupportable. Il remit plusieurs fois en cause sa culpabilité en parlant tout haut. Elle pouvait en effet se discuter. Son invention n'avait pas un caractère vraiment faustien. Elle indiquait seulement une méthode d'exploitation originale de la forêt au profit des hommes. Il n'était pas responsable de l'appel au rendement intensif qui venait de ruiner les arbres au profit de la société multinationale détentrice de son brevet. Et cependant, s'il allait au fond des choses sur le plan philosophique, il devait reconnaître que, maître de son génie scientifique, il avait libéré la

quintessence du mal par égoïsme spirituel.

Il erra pendant quatre jours et trois nuits dans la forêt de Prémol que le printemps ne ramenait plus à la vie. Il allait comme un somnambule, les bras tendus devant lui pendant la nuit pour ne pas heurter les troncs dépouillés de leur écorce, dormant quelques heures à même le sol quand la fatigue l'écrasait, repartant en proférant des mots inintelligibles. Puis il reprit partiellement conscience des réalités, sortit de la forêt, retrouva sa voiture, gagna Saint-Gervais, descendit dans un hôtel pendant quelques jours, dormit comme une souche, mangea comme un ogre, paya sa note comme un seigneur, car il venait de toucher six mois de royalties et les billets de cent mille francs, du dernier modèle, portant l'effigie du nouveau président de la République gonflaient toutes ses poches.

Il erra pendant deux ans à travers les forêts savoisiennes, confondant les résineux avec les feuillus, le jour avec la nuit. Il avait perdu la raison. Puis il ne quitta plus les environs de Chamonix. Porteur d'une fortune il hantait maintenant le bois du Bouchet, faisant fuir par ses gestes fous, ses yeux hantés par de terribles fantasmes, les jeunes filles qui le prenaient pour un satyre. Dans son mental ruiné ne subsistait qu'un vague relent de tradition chrétienne. Il ne disposait plus que d'une seule phrase, inlassablement répétée : je suis le fléau de Dieu ! Les plaintes affluaient contre lui à la gendarmerie bien qu'il n'entreprît rien contre ses semblables. Les écologistes réussirent à le faire interner et on n'entendit plus parler de lui.

Le malheur s'était abattu sur la République du Mont-Blanc. Pendant qu'Adrien Secret errait dans les forêts savoisiennes, presque tous les enfants et leurs mères mouraient quelques jours après l'accouchement. Cela faisait

beaucoup de monde et les englacements se succédaient. Les villages de neige ne semblaient plus menacés par la France ou l'Italie qui respectaient toujours le droit d'asile malgré la fluctuation constante de leur personnel politique, mais par de nouveaux réfugiés qui venaient rôder autour de Urs et Bavo, exhibant des mines patibulaires, laissant transparaître des intentions agressives, vraisemblablement poussés par la faim.

Pendant les deux derniers hivers, les patrouilles armées de la République en avaient tué quelques-uns qui ne répondaient pas aux sommations et ramassé beaucoup d'autres, morts de faim et de froid. Ils n'abordaient pas en effet la zone protégée avec l'intention de s'y fixer et d'y vivre aussi longtemps que ce serait indispensable, comme les camarades de Gonthier, mais fuyaient loin du théâtre de leurs crimes ou exactions avec l'espoir de s'en aller plus loin, encore plus loin, toujours plus loin. Eux ne mettaient pas en sûreté ce dont les hommes de Gonthier se sentaient investis, une culture millénaire basée sur une race encore peu détériorée depuis ses origines, mais simplement leur personne pour un temps qu'ils croyaient limité. Ils n'occupaient donc pas un territoire mais pensaient, en quelque sorte, le survoler. Avant de franchir la frontière altimétrique ils n'avaient pas compris que le droit d'asile qu'elle garantissait hypocritement impliquait un effort surhumain pour ceux qui comptaient en jouir. Donc ils mouraient ou rentraient en France, passaient en Italie, tombaient sous les coups de fusil des républicains du Mont-Blanc.

Ils en avaient ramassé beaucoup au pied des couloirs, sur les vires, sous les auvents de rocher, rigidifiés par le froid, accumulés en tas momifiés dans les petites grottes tués par le gel et plus souvent par la famine. Ils les jetaient

sans cérémonie dans les crevasses et Régis Balmat répétait :

- Ceux-là n'en ressortiront pas vers la résurrection et la vie. Ils resteront prisonniers de leur iniquité.

Au printemps ils n'en ressortirent pas mais attaquèrent Urs, poussés par la famine comme les chats perdus qui prennent tous les risques pour voler un morceau de viande dans une ferme isolée. Ils ne savaient pas que leur chance d'en trouver un dans les igloos était nulle. Depuis la disparition de son ministre des Finances, Adrien Secret, la République n'avait plus d'argent. Les corvées ne descendaient plus à Chamonix. La chasse n'avait pas donné grand-chose pendant l'hiver. Hommes et femmes avaient rongé les os, ouvert les dernières boîtes de conserves pour ne pas mourir de faim.

Ils se battirent donc le ventre creux, mais de manière intelligente. L'attaque combinée d'une vingtaine d'hommes les surprit à l'aube dans les igloos qui avaient été rebâti deux jours plus tôt, leurs parois n'opposant par conséquent aucune résistance à la pénétration des balles. Le docteur Dupraz, qui se trouvait à Urs en visite médicale, fut tué. Maquignaz fut tué. Jean-Pierre Davaz et son épouse furent tués. Les assaillants utilisaient des pistolets de calibre neuf et onze quarante-cinq. Les anciens Valaisans, majoritaires à Urs, étaient tous munis de carabines à chamois comme le reste de la population. Ils évacuèrent rapidement les igloos. Jean Folliet, sorti le dernier, fut tué d'un coup de pistolet. Ils se dispersèrent pour diminuer le risque en multipliant les cibles et, profitant des dernières zones sombres que l'aube laissait traîner sur le glacier d'Orny, ils gagnèrent le pied des Aiguilles Dorées, les femmes moins rapides se réfugiant dans les rochers des Ravines Rousses. Désormais, bien installés

dans les anfractuosités, tous munis d'armes précises à longue portée, ils tuèrent tous les bandits les uns après les autres, prenant leur temps. Puis, sans cérémonie, les jeunes jetèrent les corps dans une crevasse.

Quand Élyse Bresson reçut des nouvelles de cette bataille elle demanda à Lionel :

– Ne crois-tu pas qu'on devrait quitter ce pays maudit. Maintenant nous devenons une association d'assassins ! Non seulement il faut subir un froid noir mais encore se battre !

– Pas du tout, nous sommes une société en état de légitime défense. Je resterai avec elle jusqu'à la mort, répliqua-t-il.

Elle ne répondit rien mais se retourna sur son matelas pneumatique pour essayer de trouver le sommeil. Mais elle ne trouva rien d'autre que cet appel du soleil qu'elle avait ressenti pour la première fois au refuge du Trient, il y avait bien longtemps. Les souvenirs de sa misérable expérience africaine s'étaient dilués. Ce qui lui paraissait monstrueux en rentrant à Chamonix devenait bénin. Après tout, apprendre le Coran par cœur et le réciter ne lui apparaissait plus aussi rebutant que faire la cuisine dans un igloo avec, maintenant, la perspective de recevoir une balle dans les reins pendant qu'elle se pencherait sur sa casserole, respirerait la fumée nauséabonde du réchaud. Elle n'apercevait plus que le soleil et ne ressentait rien d'autre que la chaleur qu'il suggérait et opposait aux nuages noirs pesant sur la vallée de l'Arve, aux brumes traînant sur les glaciers, à la projection sombre de aiguilles sur la neige, au visage aigu et dur de ses compagnons savoyards. Après tout, n'était-ce pas la religion musulmane, impitoyable pour les femmes, qui avait gâché son expérience africaine... Mais le soleil ne brillait-il pas

aussi à Jérusalem ? Là-bas était né le fils de l'homme ! Les yeux fermés, elle contemplant son visage et l'auréole solaire qui le cernait. Elle ne voulait pas savoir que tous les tableaux qui l'avaient représenté, si émouvant et bienveillant, avaient été brossés par des artistes fondamentalement païens comme ses compagnons de la République.

Elle roula ses pensées une partie de la nuit. Sa décision était prise avant la pointe de l'aube. Elle sortit silencieusement de son sac de couchage et de l'igloo, enfila ses brodequins de ski, maintenant bien fatigués, noua une grosse écharpe de laine autour de son cou. Le jour achevait de mûrir qu'elle glissait déjà à grande vitesse sur la neige gelée du glacier du Tacul.

À Chamonix, elle se présenta au premier poste de police venu et se fit conduire devant le commissaire principal dès qu'il arriva. Elle se mit à lui raconter toute l'histoire de la République du Mont-Blanc. Le policier leva les épaules après avoir pris quelques notes et lui dit :

- Nous savons tout ça depuis longtemps ! Nous savons même que vos soi-disant Républicains du Mont-Blanc, les Valaisans du Trient, ont livré hier bataille avec des truands qui venaient de passer la frontière altimétrique et qu'ils les ont tous tués. Merci du service ! Ça nous débarasse !... Que puis-je pour vous ? ajouta-t-il sans bienveillance... Toute personne qui informe spontanément la police mérite une prime. Vos tuyaux ne valent pas grand-chose mais, tout de même... Quel est votre prix ?

Elle donna un chiffre, lui un autre. Ils discutèrent pendant longtemps, puis le commissaire principal offrit ce qu'elle considérait comme une aumône et elle prit le train pour Paris. Là-bas, elle trouverait toujours le moyen de gagner l'argent nécessaire pour s'offrir un voyage vers Jérusalem...

Le commissaire principal avait écrasé les prétentions d'Élyse Bresson en lui précisant qu'il connaissait déjà toute l'histoire de la République du Mont-Blanc. C'était presque vrai. Expliquer l'origine de cette documentation ç'eût été découvrir les Renseignements Généraux et, dans le même temps, prononcer l'éloge de ce service français, le meilleur du monde. Dès le dépôt de la déclaration d'association sans but lucratif, ils avaient infiltré dans le mouvement un assez remarquable universitaire, rêveur au caractère incertain, Pierre Cochet, qui en avait parcouru toutes les étapes. Quand il était définitivement redescendu à Chamonix, ils l'avaient fait arrêter, détenir, et si l'on n'avait plus jamais entendu parler de lui, c'était parce que les Renseignements Généraux l'avaient évacué sous une fausse identité, dans une autre région de France, à la fois pour le soustraire à quelque éventuelle vengeance et développer une psychose de culpabilité parmi les réfugiés de la zone protégée pour les dissuader d'en sortir. Les réfugiés du Mont-Blanc étaient donc amenés à croire que Pierre Cochet avait été discrètement supprimé et à se le tenir pour dit.

Les services d'espionnage politique ne savaient pas tout ! Partagé entre son désir de rester fidèle à la cause savoisienne et son mental profondément républicain façonné par des études supérieures, Cochet n'avait jamais tenté de pénétrer dans les arcanes du mouvement. Il n'avait jamais participé aux opérations ponctuelles, comme il l'avait affirmé en prenant congé de Gonthier qui le savait bien. Il détenait d'excellents alibis dont il n'avait, bien entendu, nul besoin. Il ne connaissait même pas l'identité des terroristes. Il n'aurait pu la connaître que s'il avait manié l'explosif à leur côté, ce qui n'était pas le cas. Unis par quelque chose de plus puissant qu'une morale

ou une idéologie, par une complicité racialement cimentée, les exécuteurs n'avaient jamais parlé de leurs projets à quiconque, même pas à leurs camarades les plus proches, jusqu'au jour où le tribunal du peuple s'était réuni au refuge de la Noire avant de franchir la frontière altimétrique. À chaque occasion il échafaudait des soupçons mais ne détenait jamais de preuves. Et cela prouvait que pour intelligents qu'ils fussent, les Renseignements Généraux restaient impuissants lorsqu'ils se heurtaient à des organisations cimentées par une unité raciale sans fissure, comme celle des Basques, des Corses ou... des Savoyards.

Les années passaient maintenant avec une sorte de lenteur solennelle, bien équilibrées dans la chair des hommes grâce aux quatre saisons. Le froid les enfermait dans sa prison de verre que l'ombre plaçait en quarantaine entre le ciel et les bas pays. La chaleur les en délivrait, vite et totalement, pour que cesse de vaciller leur confiance en la survie de la communauté. Elle semblait en effet en voie de disparition. Elle comptait à peine une cinquantaine de survivants. Tous les fondateurs de l'association sans but lucratif étaient morts de misère produite par la froideur humide de leur habitat, la malnutrition, les accidents typiquement alpins, les confrontations armées avec les truands apparus dans la zone protégée, sauf Pierre Cochet disparu et Régis Balmat, Bozon, Pélissier, Gonthier, Armande et Aurelio, les deux Valdotains Chabod et Proment qui survivaient.

Pas pour longtemps. Le président disparut le premier. En redescendant à skis de l'aiguille du Midi par une fin de matinée printanière et dangereusement tiède pour les ponts de neige, il plongea dans une crevasse à peu près au même endroit et dans les mêmes conditions que Lachenal,

grand alpiniste et skieur téméraire au lendemain de la dernière grande guerre. Le Valdotain Leone Chabod fut élu pour le remplacer. C'était l'un des derniers animateurs de la résistance armée valdotaine. Tout se passait comme si le suffrage universel était doté de prescience et il devait l'être avec un petit corps électoral menacé dans son existence. Il choisissait le survivant le plus énergique, le plus habile et, surtout, un grand connaisseur de la vie marginale. L'un des jeunes lui demanda :

- Depuis toujours, je t'entends critiquer âprement les démocraties pour leur système électoral. Te voilà élu selon le même principe pour nous diriger. Tu as l'air content ? Donc, tu remets en cause tes jugements précédents ?

- Pas du tout. À l'échelle de notre communauté réduite, devenir président de la République ne représente rien. On me désigne comme chef de famille, d'une famille où tout le monde se connaît intimement, que cimentent un sang et une culture communes depuis des millénaires. Je suis en eux et ils sont en moi. Comme en Grèce au temps où la démocratie unissait une faible population. Ici, nous habitons la haute montagne. C'est une forteresse en état de siège. Une seule question se pose : quelle sera la communauté que la marche du temps démantèlera la première ? Je vais travailler à ce que ce ne soit pas la nôtre. Et d'abord concentrer toutes nos forces sur un point unique : Défi

Dès le début de l'été, ils évacuèrent Urs, Lu Sérac et Bavo jugés par lui trop menacés par les bas pays. Ils démenagèrent aussi la structure du hangar édifié : Jardin de Talèfre pour abriter les vivres de réserve combustible maintenant presque épuisés et l'édifier n loin du village au rocher du Petit Flambeau.

L'hiver revint, lourdement chargé de neige. Mieux que le précédent il fit peser sa malédiction sur la commun

LA RÉPUBLIQUE DU MONT-BLANC

té. Plus vigilantes que jamais, les patrouilles de défense avaient signalé en automne la présence d'étrangers cherchant refuge entre le mont Blanc du Tacul et le mont Maudit. L'hiver les avait sans doute chassés, mais le président ne voulait pas attendre le printemps sans en obtenir la certitude. S'ils se maintenaient encore dans cette zone de haute altitude, il désirait qu'on les retrouve, morts ou vivants. Une forte patrouille de skieurs partit de Défi au lever du jour. Encordés, bien équipés, Bozon, Péliissier et le couple Bondaz se laissèrent surprendre par une avalanche descendant du col Maudit et disparurent. Descendu secrètement vers Entrèves par le glacier de Toula pour tenter de voler du ravitaillement, Proment ne revint pas, sans doute victime d'un accident de montagne, ou plus probablement capturé par la police italienne.

Au printemps, la malédiction ne semblait toujours pas levée. La neige apparaissait pourtant bien stabilisée, magnifique pour le ski, dure en profondeur, dégelant juste ce qu'il fallait pendant la journée. Régis Balmat quitta le village un matin, partant pour le col Maudit. Il avait manifesté l'intention de se livrer à quelques recherches pour retrouver, si possible, les traces des camarades disparus au début de l'hiver. S'ils n'étaient pas tombés dans une crevasse profonde avec l'avalanche, la neige qui commençait à fondre livrerait peut-être un ou plusieurs corps, quelque objet d'équipement, cannes de skis, bonnets, sac de dos, mitrailleuse. Sa silhouette s'imprima pendant longtemps sur l'étendue lumineuse du bassin supérieur du Géant, prit des proportions de plus en plus réduites avec l'altitude et disparut derrière l'écran de rochers dressé par les Aiguilles du Diable.

Le soir il n'était pas encore revenu. Ni dans la nuit. Ni le jour suivant. Le froid très vif maintenait la trace de ses

skis taillée dans la neige.

Deux jours plus tard, Rizolé et Nervôé Balmat accompagnés du président, partirent à sa recherche. Les traces enchevêtrées dans le cirque Maudit témoignaient sur ses investigations, mais cessaient à l'aplomb du col, au niveau de la rimaye. Des empreintes de pas leur succédaient, accompagnées par celles du piolet court qu'il avait emporté comme à l'accoutumée lorsqu'il parcourait la haute montagne au printemps. Elles les soulignaient, leur donnant des sortes de notes en contrepoint, tantôt à droite, tantôt à gauche, et l'écartement important laissé entre elles rappelait la rapidité de sa progression toujours égale à elle-même.

Régis Balmat avait donc franchi le col Maudit, ouvert à plus de 4000 mètres d'altitude, entre le mont Blanc du Tacul et la longue crête rocheuse descendant de l'épaule Nord-Est du mont Maudit. Chabod et les fils du guide disparu se demandèrent ce qu'il avait été chercher vers les hautes altitudes du massif... Ce n'étaient certainement plus les camarades ni les étrangers suspects, disparus eux aussi.

Multipliant les précautions sur ce versant dangereux, les trois hommes imprimèrent leurs traces dans celles de Balmat qui avait adopté l'itinéraire de Gugliermi qui domina le col pour la seconde fois en 1927. Ils l'atteignirent. Le vent du Nord soufflait, glacé mais bien sec et modéré. Ils traversèrent la grande pente de neige sur le versant Nord-Ouest. Les traces de Balmat continuaient. Ils dépassèrent le col de la Brenva en se tenant loin des corniches lancées sur le versant valdotain. Le président soufflait un peu car ils se trouvaient maintenant en très haute altitude. Un ciel bleu et léger survolait la montagne. Le vent portait bien, ne faisant pas regretter les skis laissés

au pied du col Maudit. Ils entrèrent dans le Corridor, autrefois appelé le Porche, vallon neigeux compris entre les Rochers Rouges et l'arête Nord-Ouest du mont Maudit. Les traces de Balmat, plus imprécises, rappelaient à Leone Chabod celles du Petit Poucet, comme si Balmat avait, lui aussi, voulu laisser un témoignage de son passage pour d'importantes raisons. Ils abordèrent le mur de la Côte et ralentirent un peu, cette pente d'une centaine de mètres, assez redressée, signifiant au président qu'il avait désormais le souffle un peu court à près de 4400 mètres d'altitude.

À la hauteur des petits Rochers Rouges, ils rejoignaient maintenant l'itinéraire historique pris par Jacques Balmat et le docteur Paccard depuis le Grand Plateau, le 8 août 1786. Ils n'avaient plus qu'à suivre l'épaulement neigeux donnant accès au sommet. Ils marquèrent une ultime pause. Chabod se sentait fatigué. Ils marchaient depuis douze heures et le soleil déclinait.

- Je me demande pourquoi votre père a voulu suivre l'itinéraire de la première ascension, dit-il à Rizolé et Nervôé. Il est vrai, ajouta-t-il, qu'en allant prendre les Bosses il n'aurait pas gagné de temps. Mais qu'est-ce qui pouvait bien l'attirer là-haut où personne jamais plus ne monte ?

- Il a peut-être voulu effacer symboliquement les traces laissées par le Pépé et Paccard, suggéra Rizolé, avec une certaine émotion.

Chabod réfléchit en silence pendant quelques secondes tout en réprimant le rythme élevé de sa respiration et répliqua :

- Toute sa vie, il n'a cessé de revenir sur son expédition à l'Himalaya où il conduisit des Américains au Manaslu. Il en parlait toujours. Ce qui l'avait impressionné, c'était



la lettre que son client adressa au roi du Népal et par laquelle il s'engageait à ne pas déranger les dieux du sommet s'il les rencontrait. Peut-être a-t-il pensé que son aïeul et Paccard avaient dérangé ceux du mont Blanc qui avaient alors disparu et cessé de protéger le pays ?

Ils repartirent car le temps fuyait et ils n'avaient pas envie de se laisser surprendre par la nuit avant de s'engager dans le Corridor où les passages obligatoires sont difficiles à repérer par visibilité nulle. Rizolé et Nervôé progressaient maintenant moins vite que Chabod, comme leur puissance de jeunes hommes baissait pavillon devant celle du mont Blanc. Le vent était tombé. Un silence cathédrale pesait sur eux et plus ils s'élevaient, plus pesait.

Ils arrivèrent au sommet très tard et fatigués. Rizolé et Nervôé poussèrent le même gémissement. Régis Bal était assis sur la neige, les jambes repliées verticalement, le coude droit posé sur ses genoux, le menton appuyé dans la paume de sa main ; figé par le gel, dans la position qu'il avait prise pour s'endormir et définitivement se reposer. Aucune bête du ciel ou de la terre ne l'avait touché. Il était tête nue car il avait dû retirer son bonnet de laine et le vent l'avait emporté. Ses yeux grands ouverts, tournés vers le Nord brillaient, reflétant le ciel dans la profondeur de leur cristallin glacé.

3

Les années passaient maintenant plus vite qu'autrefois, aussi bien en haute altitude que dans les bas pays. Contradictoirement les deux évolutions tendaient vers la même fin, inévitable, personne ne pouvant deviner où, quand, comment ni pourquoi elle s'accomplirait. En bas l'homme prospérait dans un ordre purement matériel de plus en plus élaboré. La population de l'Occident triplait. La loi du nombre s'imposait partout. Le fait même d'exister donnait des droits égaux pour tous. Experte dans l'art de classer les fleurs, les bovins, les chiens et les insectes en espèces différentes, la science niait officiellement la possibilité de répartir les hommes selon la même méthode. Une humanité d'un type nouveau tendait à occuper les bas pays. Il devenait de plus en plus difficile de classer les individus selon leur aspect physique et leurs réactions. Pourquoi parler de race jaune, rouge, noire ou blanche, alors que triomphait lentement un monde gris ?

C'était le contraire en haute altitude, dans la République du Mont-Blanc. Les jeunes générations évoquaient de mieux en mieux l'homme primordial. Elles vivaient



ependant dans des conditions matérielles de plus en plus difficiles. La faim devenait souvent famine. Chaque déplacement exigeait une dépense d'énergie proportionnée à la dénivellation franchie. Les maladies de carence se multipliaient pendant que cessaient les affections épidémiques, les cancers, infarctus, maladies de foie provoqués par le progrès avec ses produits artificiels, sa vitesse, son abondance. La communauté ne disposait plus d'aucun médecin, d'aucune pharmacopée. On y mourait beaucoup. La République ne comptait pas plus de quatre-vingts électeurs. Comme s'il approuvait cet état de chose le président était mort. Son fils Kapitén Chabod lui avait succédé sans débats électoraux qui semblaient devenir superflus. Il était implicitement reconnu comme le meilleur !

Au village Défi on ne parlait plus strictement que saxel et un peu de français. Armande et Aurelio Bonc avaient disparu, laissant derrière eux le dictionnaire de la langue réalisé par J. Dupraz, avec l'aide de ses tantes nièces Sœur Françoise Augusta, Sœur Marie Charité, Chantal Challande. Les mères de famille enseignaient deux langues à leurs enfants. Mais ce que ne pouvait enseigner une école ils l'apprenaient sur les glaciers, arêtes rocheuses, les sommets, les rampants lorsqu'ils accompagnaient les chasseurs en territoire ennemi en confrontation avec leurs semblables, les échanges de rêves, les disputes, les batailles entre garçons pour la conquête des filles ou la première place au dîner. Tout se simplifiait au fur et à mesure que se raidissait la vie.

Depuis la disparition de Secret la République n'avait plus le sou. Impossible de descendre désormais à Entrèves pour acheter quoi que ce soit. Les vêtements et chaussures s'usaient. Les femmes de la

munauté confectionnaient bien des tuniques en peau de chamois mais le sel manquait pour le tannage, pour relever les civets, les légumes, pour assurer une alimentation équilibrée, le savon pour se laver.

Quand le dernier bidon de mazout fut épuisé, la dernière boîte de conserve consommée, Kapitén Chabod prit la décision qui s'imposait : puisqu'on ne pouvait pas acheter en territoire ennemi, désormais on volerait. On volerait aussi, bien entendu, des vêtements pour ne pas arriver à Chamonix vêtus de peaux de bêtes. Devenue aussi rusée que les bêtes qu'elle traquait, la jeune génération éviterait de se faire prendre « la main dans le sac ». La France, l'Italie ou la Suisse ne pouvaient plus les arrêter ou les inculper pour les opérations ponctuelles réalisées par le passé, puisqu'elles n'étaient pas encore nées à cette époque.

Il envoya donc une équipe de trois garçons et deux filles chercher du sel, du savon et surtout du mazout à Entrèves, car si l'on ne chauffait plus les igloos depuis longtemps, et personne n'en était mort comme Gonthier l'avait prévu, il s'agissait d'alimenter les réchauds pour faire fondre la neige quand cessait le ruissellement de l'été et que les cascades ne chantaient plus.

Ils opérèrent sans trop de difficultés et revinrent au village chargés comme les bêtes de somme qui n'existaient plus nulle part en bas, remplacées par les tracteurs, les élévateurs, les empileurs, les robots de toute espèce. La semaine suivante, une autre équipe descendit à Chamonix et ne revint pas. Kapitén Chabod ignorait en effet qu'une importante modification du code pénal venait d'intervenir en France. Depuis longtemps secrètement gouvernée par un peuple se croyant mandaté par Dieu lui-même, elle appliquait sa vieille loi historique. Désormais, l'ini-

quité des pères retombait sur leurs enfants jusqu'à la septième génération ! La République du Mont-Blanc restait donc culpabilisée pour un demi-siècle au moins. Il existait une guerre qui n'osait pas dire son nom entre le bas et le haut pays. Kapitén Chabod en prit acte et lança de nouveaux commandos vers les vallées, après les avoir armés en leur donnant de nouvelles consignes... Ne voler que dans des conditions de sécurité favorables... Déployer le maximum d'astuces... Ne rafler si possible que les produits manufacturés par les sociétés multinationales... recours à la violence uniquement pour couvrir sa retraite vers la haute altitude... Une fois admise la nécessité d'ouvrir le feu, se comporter féroce, tirer jusqu'à la dernière cartouche en visant juste, se battre ensuite au corps à corps avec les poignards, les mains, les dents... faire l'impossible pour rentrer en raison de la valeur représentée par la jeune génération.

Les équipes de ravitaillement reprurent leurs raids sur le territoire ennemi. Elles rapportaient les provisions indispensables à la survie, mais aussi parfois, lorsqu'un de ces garçons s'estimait trop peu chargé, des objets inattendus, des gadgets aussi perfectionnés qu'inutiles et qui amusaient tout le monde. Par les contacts qu'ils établissaient facilement, ils apprenaient aussi que la République du Mont-Blanc jouissait d'une certaine sympathie parmi la population savoyarde d'origine qui se maintenait péniblement. Ils ne se trouvaient donc pas toujours obligés de voler. On leur donnait. On leur donnait aussi des renseignements. Un jour, ils apprirent par un membre de sa famille qu'Élyse Bresson avait envoyé de ses nouvelles. On leur confia même une lettre d'elle qu'ils portèrent au président, son mari ayant disparu dans une crevasse quelques années plus tôt. Élyse avait embri

le catholicisme et, bien vieille maintenant, vivait à Jérusalem dans une communauté intégriste qui gardait sa foi. Elle avait dessiné au bas de la lettre une croix chrétienne sur fond de soleil énorme et rayonnant.

-Au fond, murmura le président, elle a trouvé ce qu'elle a recherché pendant toute sa vie et qui n'existait pas au Tour, son village natal : un culte solaire. Elle a exprimé dans cette lettre le fond même du christianisme. Le prophète christique, tout comme Mahomet, a donné au monde une religion du désert. Malheureusement, ce n'est pas, ce ne sera jamais celle des gens de la montagne, comme nous. Les mythes n'ont d'autre vérité que leur implantation dans notre moi profond !

Au début de l'été, un commando de six voleurs-ravitateurs fut intercepté par la police de Chamonix, non en raison de faits délictueux mais au nom de la loi imputant les crimes des pères aux enfants jusqu'à la septième génération. Il était dirigé par le fils du président, surnommé Fanatik Chabod, encore fort jeune car il n'avait pas dix-huit ans. Ils se battirent comme des tigres, ce qu'ils étaient en fait devenus, réussissant à fuir la grande cité alpestre désormais citée industrielle de pointe, en laissant sur le terrain autant de policiers que leur équipe comptait de tireurs. Un hélicoptère les poursuivit jusqu'à la frontière altimétrique, les mitrailla et Norin Bondaz fut tuée. Les autres déjouèrent les effets des bombes au napalm en s'effaçant dans les rochers.

À l'automne, une autre équipe perdit la moitié de son effectif, dont une fille Adreta Bondaz, sans intervention de la police. Fanatik Chabod dit à son père qu'ils avaient voulu rester en bas pour vivre dans la nouvelle société. Il était même étonnant que pas un seul représentant de la jeune génération n'ait jusqu'ici déserté la vie terrible qu'ils

menaient en haute altitude, au profit d'une existence confortable et facile. Mais ils étaient nés dans des igloos. Les mères leur avaient enseigné le saxel, un peu de français, aucune langue étrangère, pas le moindre rudiment d'histoire à part celle du Valais, de la Savoie, du pays valdotain et seulement les faits, les relations, les aventures, les joies et deuils de leur paysannerie à l'aide de dictons, contes plus ou moins merveilleux rapportés par la tradition orale. Ils avaient joué entre eux, comme tous les enfants du monde, commis les mêmes bêtises, reçu les châtiments bénins qu'elles appelaient, tradition disparue partout ailleurs depuis que la Suède avait, pour la première fois en 1979, inculqué un père coupable d'avoir donné une gifle à son fils, geste correctionnalisé depuis dans tous les pays. Cependant, avec la curiosité propre à la jeunesse, ils auraient dû manifester depuis longtemps le désir de découvrir la manière dont les hommes vivaient dans les bas pays. C'était fait. Kapitén Chabod pensa que la République du Mont-Blanc se trouvait de nouveau menacée.

Il n'en était rien. Trois mois plus tard, en plein hiver, les transfuges regagnaient Défi avec des skis volés, y compris Adreta restée probablement sage. Libres de leur choix ils optaient définitivement pour la haute altitude. Ils racontèrent leurs expériences, lentement, laborieusement obligés de transposer en saxel ce qu'ils désignaient déjà difficilement en français. Ce reportage sur les bas pays nourrissait les longues veillées dans les igloos.

Ils repartirent en expédition dans le Val d'Aoste comme si de rien n'était et, cette fois, revinrent en rapportant un trésor. Dans la vallée de la Lex Blanche, au pied du mont Noir de Peuterey, l'armée italienne avait creusé un dépôt de matériel de guerre considéré comme très secr

avec l'appui des journalistes les plus bavards du pays. Elle y avait accumulé des armes sophistiquées et aussi de grandes quantités d'alcool et d'essence synthétique solidifiés. Elle avait même établi une route stratégique depuis Purtud et Peuterey pour en faciliter l'accès. Constructeurs éclairés par tradition, les Italiens l'avaient doté de fermetures inviolables, laissant une prise d'air ouverte dans la paroi rocheuse qui la dominait, à quelque cinquante mètres de la porte principale blindée et piégée. Cette paroi absolument fisse et le regard béant au sommet intriguèrent Fanatik Chabod quand il les découvrit. Il était revenu avec le matériel d'escalade artificielle que possédait la République depuis son installation dans les refuges. Il avait pitonné la paroi, posé des étriers, parfois au péril de sa vie malgré ses qualités de rochassier. Il avait découvert ces cubes de combustible solidifié qu'il rapportait maintenant, produit infiniment plus maniable et riche en calories que le mazout d'antan, difficile à conserver dans les bidons encombrants et lourds qui le contenaient. Désormais la fusion de la neige, même le chauffage superflu des igloos ne posaient plus de problème.

Durant tout l'été, la majorité des commandos de voleurs-ravitailleurs fut lancée à la conquête du combustible et déploya une grande activité, rendue dangereuse par le risque de se heurter à un poste de garde militaire bien éveillé et de remonter de nuit jusqu'au col du Géant à l'aveuglette. Kreyo Perroix tomba de la paroi en se rétablissant sur l'orifice de la prise d'air et se tua.

On mourait beaucoup dans la République et, le plus souvent, jeune. Les femmes de la fièvre puerpérale, les enfants quelques heures ou quelques jours après leur naissance. Mais les hommes travaillaient sérieusement à

la reproduction de l'espèce, car nul ne trichait. Beaucoup de garçons de vingt ans se faisaient tuer par surprise au cours des raids de ravitaillement, d'autres disparaissaient par accidents de montagne. La permanence du risque liée à la vie en haute altitude leur donnait un moral de fer au lieu de les dissuader. Les enfants qui survivaient apparaissaient plus forts et plus beaux que leurs géniteurs. Devenus adultes, ils faisaient une impression terrible sur les habitants des vallées avec leur visage aiguisé en lame de couteau, leurs muscles gonflant les vestes volées qui révélaient des charpentes osseuses puissantes et pas un atome de graisse, leur marche rapide et les femmes des villages refermaient les volets de leurs fenêtres lorsqu'ils passaient. Ils n'inspiraient pas la crainte mais plutôt une sorte de respect timide. On savait bien qu'ils volaient s'ils ne pouvaient faire autrement et, de préférence dans les dépôts ou magasins dépendant de la fortune anonyme et vagabonde de la société de consommation, mais jamais chez les petites gens. On ne pouvait craindre de leur part une action meurtrière fondée sur leur humeur du moment, le désir de s'approprier un objet inutile, une femme étrangère, une parcelle de pouvoir dans l'État, aussi personne ne les attaquait ni ne le dénonçait. Les forces de l'ordre de la France et de l'Italie leur tendaient, bien entendu, des embuscades et le tuaient lorsqu'ils n'avaient pas le temps ou les moyens de les déjouer, ce qui se produisait assez rarement car méfiance devenait en eux une seconde nature. En fait, ils se comportaient exactement comme des bêtes sauvages. C'étaient des tigres qui partaient à l'attaque lorsqu'ils avaient faim et dormaient une fois repus, mais toujours prêts à tirer sur qui osait les troubler dans leurs refuges. Ils n'exerçaient aucune vengeance sur les forces de l'ordre.

chargées de les empêcher de franchir la frontière altimétrique. Dans les arcanes de leur morale, qui se faisait tuer avait tort. Ils n'apprenaient pas le droit dans des livres, mais sur un terrain difficile à maîtriser. Jamais ils ne remettaient en discussion le droit du plus fort. Fanatik Chabod, qui avait eu l'occasion de discuter avec les gens de Chamonix, tenait les différentes formes de droit auxquelles ils se référaient pour de simples vues de l'esprit.

Il succéda à son père quand il mourut. Il refusa le titre de président de la République et prit celui de syndic. Syndic de la commune du Mont-Blanc, titre conforme à la tradition valdotaine. C'était une admirable journée d'automne. Une fine lumière drapait les glaciers et sommets dans un tissu d'or évanescent. Un vent précautionneux chantait dans toutes les anfractuosités. Les crevasses soupiraient comme si les morts accueillis par elles au cours des temps se réveillaient, lançaient un timide appel en faveur de leur résurrection à la vie, avant de sortir pour s'en aller en procession sur les glaciers. Ce n'était pas encore le redoutable silence de l'hiver, lorsque ces morts se taisent et méditent de partir à l'attaque de la moraine frontale pour s'échapper. La communauté processionnaire comme eux derrière son père, porté sur les épaules des hommes pour la cérémonie d'englacement. Les femmes marchaient immédiatement derrière lui, en tête de la procession, car la République leur réservait toujours les places d'honneur. Physiquement plus faibles que les hommes, elles étaient porteuses de l'avenir d'une société surmontant le présent au profit des lendemains, attitude absolument contraire à celle du monde d'en bas, jouissant du présent, se nourrissant par anticipation de l'avenir en le dégradant. En fait, le titre ambitieux de République du Mont-Blanc, donné aux débuts par le

docteur Dupraz, convenait mal à ce qu'elle était devenue, c'est-à-dire une tribu en train d'aligner ses perceptions, ses croyances, sa race, sa culture, sur les premiers âges du monde.

Fanatik Chabod contemplait maintenant les femmes qui se dispersaient, car il lui fallait en choisir une pour assurer, à travers ses enfants et les arrières petits de ses enfants, la direction de la tribu. Ils devaient être plus forts, plus courageux, plus fanatiques que lui. Déjà les filles de la tribu seraient apparues bien plus belles qu'autrefois aux yeux d'un étranger centenaire s'il avait été admis à les contempler. Peut-être n'aurait-il pas été d'accord avec ce jugement, s'il avait été entre-temps converti à la mode des bas pays. Aucun directeur de magazine n'aurait voulu d'elles pour se voir reproduites sur sa couverture. Il leur manquait une certaine préciosité, une finesse de visage soulignée par un maquillage coûteux et savant. Trop roses et de peau blanche, elles ne correspondaient pas à l'archétype noir vers lequel tendaient les femmes des bas pays par le bronzage naturel ou artificiel. Presque toutes roses, blondes aux yeux clairs, les filles de la tribu respiraient la puissance et la gloire de la fécondité. C'étaient des reines rappelant les Valdotaïnes d'autrefois qui se maintenaient dans la vallée de Gressoney, issues de reines germaniques et qui conservaient une toilette sublime et semblaient marquer une volonté d'accès à la divinité par l'auréole d'or filigrané qui déployait autour de leur tête. Les philosophes auraient pu dire qu'elles portaient un vêtement initiatique. Les femmes de la nouvelle tribu ne le portaient pas, n'avaient pas les moyens de le confectionner, mais elles capturaient les hommes avec des armes plus puissantes car c'était bien entendu elles qui choisissaient leurs mâles, com-

dans toute société naturelle. Nues, comme cela leur arrivait en été par les chaudes journées, elles éveillaient ou réveillaient la virilité des hommes par la perfection de leurs formes. Elles les provoquaient, non seulement sexuellement mais encore esthétiquement, sans qu'ils s'en rendissent compte, comme la statuaire grecque qui traduisit si longtemps les formes féminines de l'âge d'or disparu.

Fanatik Chabod eut la plus belle, célébra son propre mariage selon la formule imaginée par le docteur Dupraz aux premiers temps de la république, et fut trahi. Elle accoucha d'un enfant mongolien. Ainsi se manifestaient les lois complexes et mystérieuses de l'hérédité. Le syndic l'étrangla dès qu'il révéla sa monstruosité. C'était l'usage. Il ne soulevait jamais le moindre problème de conscience comme en bas, dans la société chrétienne. La mère cependant pleura, frustrée dans son instinct animal. Trois ans plus tard, en hiver, seule dans son igloo de Défi, elle accouchait d'un autre garçon, parfaitement normal celui-ci et qui, dès sa naissance, donna des signes d'une exceptionnelle vitalité. Retour d'un rapide voyage en pays ennemi, son père le prit dans ses bras pour lui faire respirer l'air glacé de la nuit pendant quelques minutes, puis le baptisa Chamwezi, ce qui signifie en saxel « chamoisé ». Il jouait ainsi sur les mots, le voulant apte à évoluer dans la montagne avec l'agilité et la méfiance des chamois, mais contradictoirement aussi agile et habile qu'eux pour les tuer en tant que chasseur responsable de la survie du clan.

La chasse sollicitait depuis longtemps toutes les activités des hommes. Il apparaissait en effet moins difficile et risqué de surprendre les chamois en moyenne montagne, bien qu'ils se risquassent de plus en plus haut, fuyant instinctivement la rumeur intolérable des vallées indus-

trialisées, les tuer, ramener à Défi leur dépouille jetée et travers des épaules, que de descendre en commando de voleurs-ravitailleurs jusqu'à Chamonix, Courmayeur, plus loin parfois, pour remonter une dénivellation triple avec une charge égale de produits artificiels beaucoup moins riches. Encore fallait-il parfois couvrir sa retraite par quelque rafale plus coûteuse en munitions. Ceci devenait règle d'or : une balle-un chamois ou un bouquetin.

Le stock de munitions constitué par le docteur Duprat avait fondu. Maintenant il ne s'agissait pas de répondre au destin, comme l'enfant grec de Victor Hugo, « je veux de la poudre et des balles », encore fallait-il prendre risque de les voler, à l'armée italienne de préférence, qui impliquait aussi le vol des fusils, la modification de calibres relevant du mouvement perpétuel ! Manœuvre compliquée. N'ayant pas d'argent pour saouler un soldat rentrant de l'exercice, il s'agissait de voler l'argent préalablement, opération plus difficile et dangereuse que de fracturer la porte d'un dépôt et de faire main basse sur le stock de spaghettis. Les armes enfermées dans la verne du mont Noir de Peuterey ne convenaient pas pour la chasse au chamois. La meilleure technique consistait à descendre de la montagne avec une belle fille du village, démarche facile car elles l'étaient presque toutes, et faire jouer Carmen devant le soldat choisi dont le cœur disparaissait avant la fin du dernier acte. Avec des robes volées ou leurs tuniques primitives en peau de chamois mal tannées, leurs toques en fourrure de lynx, elles étaient irrésistibles.

Les lynx apparaissaient maintenant dans le paysage depuis que la société de protection franco-italienne tentait de rétablir l'équilibre des forces naturelles. Les chamois aussi. Les loups pas encore. Elle avait bien implanté

ques hordes, mais qui avaient refusé d'avaliser l'espace choisi par les hommes et s'étaient enfuies. La société évoluait aussi. Comme tout se trouvait à vendre en Occident, les émirs arabes, solidement campés sur leur trône royal de pétrodollars, l'avaient racheté en sous-main. Ils traitaient maintenant l'espace alpestre en domaine réservé, y faisant strictement prohiber toute forme de chasse, non pour y chasser eux-mêmes car, étrangers à la montagne et ne l'aimant pas, ils voulaient seulement que le mont Blanc témoignât de leur puissance et, de temps à autre, ils invitaient des hôtes illustres susceptibles d'aider cette puissance à s'élever de plus en plus haut.

Les gardes-chasse appointés par les émirs ne venaient pas comme eux du désert. C'étaient d'anciens chômeurs savoyards et valdotains, qui couraient fort bien la montagne, visaient juste et tiraient sans sommation sur tout braconnier armé apparaissant dans leur ligne de mire. Pour faire acte d'obédience envers leurs maîtres ils étaient seulement contraints de porter le fez, grave imprudence car, rouge, on le repérait sur les pentes rocheuses à des distances considérables.

La jeune Dahu avait beau porter le nom de l'animal imaginaire que les gens de Saxel envoyaient autrefois chasser par les jeunes gens du village un peu naïfs, elle n'aperçut pas à temps la tache rouge et fut tuée. Fitlo Pissel aussi. Le fils de Servoz également. Une chasseresse, qui ne s'appelait pas Diane mais Virjini, et plus communément désignée comme la fèn à Bozon, surprise pendant un affût au bouquetin, spécialité dans laquelle elle réussissait particulièrement bien, fut violée puis supprimée par un garde-chasse d'un coup de carabine tiré dans la bouche.

La tribu englaçait toujours ses morts avec les honneurs quand ils disparaissaient en combat, et la chasse repré-



sentait pour elle un combat vital. Manger du chamois à la table des émirs qui avaient racheté les hôtels de grand luxe nés sur les rivages du lac d'Annecy et du Bourget, représentait un honneur et une satisfaction dite gastronomique, en français parfois, le plus souvent en arabe, xosa, zoulou, venda, anglais, allemand, russe, chinois et, le plus souvent encore, en espéranto. Le chamois que les femmes de la tribu cuisinaient au-dessus de 3000 mètres d'altitude apparaissait cependant bien plus savoureux, car il représentait le plat unique lorsqu'il se dégustait en belle saison et, fort rarement, en hiver sur les tables de pierre des igloos.

Empêcher les igloos de se convertir en blocs de glace exigeait une surveillance constante, l'utilisation parcimonieuse des sources de chaleur et, si on n'y parvenait pas, il fallait aussitôt le reconstruire dans le voisinage, car il ne protégeait plus du froid. Il fallait aussi transporter les tables de pierre représentatives de l'âge qu'ils vivaient. Mais chaque chose se faisait en son temps, sans hâte, sous l'effet d'une pression extérieure qui avait, elle aussi, le temps de s'accomplir. Rien de commun avec l'existence dans les vallées où tout était assuré d'avance, rien ne l'étant plus, dès que grinçait le plus insignifiant rouage de cette merveilleuse organisation. Chacun restait libre de mener sa vie comme il l'entendait, mais trente minutes soustraites au temps de travail réglementairement défini vous faisait perdre votre carte. Plus de carte, pas d'achat possibles en boutiques, repas au restaurant, location d'appartements, accès aux bibliothèques municipales, théâtres, cinémas, déplacements en autobus, chemin de fer, avion, hélicoptère, bateau, écoles fermées pour les enfants, facultés aussi, bordels également, pas de contact avec les filles dites de joie, mises à part les clandestines

féroce-
ment vérolées, pas de veillées consolantes, radio-
phoniques ou télévisées, car la totalité des postes nou-
veaux comportait un déclenchement électronique accor-
dant seulement l'émission quand on introduisait dans
une fente la carte de travail !

La France ne voulait plus rien connaître des popula-
tions hétérogènes qui l'habitaient mais ses ordinateurs
savaient tout sur elles et en gardaient mémoire jusqu'au
dernier souffle de chacun, ce qui permettait enfin de re-
mettre le compteur à zéro ! Les ordinateurs savaient tout,
sauf l'essentiel. Que chaque homme moderne tentait dés-
espérément de fuir sa propre solitude et que tous étaient
en train de se suicider.

Dans la République du Mont-Blanc on mourait beau-
coup mais on ne se suicidait jamais. L'environnement ne
représentait ni une vallée de larmes ni un paradis ter-
restre. C'était un milieu où l'on ne se trouvait jamais pri-
sonnier de la solitude. La société n'enseignait plus rien
mais la nature expliquait tout. L'échelle que leurs ancêtres
utilisaient pour grimper vers un Dieu qui aurait fait les
hommes à son image s'était brisée. Ils savaient par expé-
rience que tout ce qu'ils tiraient de la montagne revenait
à la montagne, l'eau comme la poésie merveilleuse qui
vivait en eux. Ils la recevaient de la terre comme l'arbre
la sève. Ils l'exprimaient selon leurs moyens, par les chan-
sons qu'ils composaient, les compliments qu'ils tournaient
aux femmes de la tribu, les dessins qu'ils gravaient sur
les parois des cavernes et que les savants des bas pays
classeraient un jour parmi les inscriptions rupestres, si
d'aventure ils remontaient dans ces parages. Les jeunes
ne se demandaient plus si la vie en haute altitude les ren-
dait heureux ou malheureux. Ils la vivaient. Ils commen-
çaient à se douter que la mort n'était pas une fin, mais

un passage. L'enchaînement des saisons, plus probant et perceptible ici qu'en bas, témoignait sur le mouvement cyclique du temps, la liaison destruction-création. Lentement mûrissait en eux une règle de vie que seuls les plus intelligents traduisaient : chacun devait acquérir la force morale et physique capable de répondre aux pires sollicitations du milieu, qu'il s'agisse du froid, de la chute des grandes neiges ou la montée des eaux, des avalanches, de la foudre, de la force de la pesanteur. Ne plus rien craindre, sauf que le ciel ne vous tombe sur la tête !

En son temps, Dupraz demandait que les enfants soient présentés au tribunal du peuple quand il prétendait discerner les *enfants de fortune* éventuellement produits par un géniteur différent du mari reconnu. Quand la République du Mont-Blanc vivait dans un monde peuplé, puis surpeuplé d'ethnies venant de tous les continents, la moindre erreur, toute passion soudaine et imprévisible, toute coucherie imposée de force à la mère, pouvait produire un métis que Dupraz se réservait le droit de rejeter de la communauté en tant que médecin mainteneur d'un ordre biologiquement défini. Ce risque n'existait plus maintenant. Un autre naissait. Celui de la dégénérescence de la mise au monde de monstres issus de la consanguinité. Quelques cas s'étaient produits au cours des années passées. Il ne suffisait pas d'étrangler les nouveaux-nés porteurs de tares évidentes, encore fallait-il de préférence éviter cette douloureuse nécessité. Aussi les mariages étaient-ils formellement interdits entre cousins germains. Dans la République, tout le monde se connaissait, le risque des mariages consanguins restait faible, et Fanat Chabod relevait plus de l'archiviste que du médecin.

Le temps passait. Tout le monde vieillissait. Les familles diminuaient d'importance, aucune ne disparaissait. I.

survivants ne ressemblaient plus à leurs ancêtres lorsqu'ils avaient abandonné les refuges. Ils avaient maintenant une morphologie particulière, jamais malades, on aurait dit qu'ils passaient sans transition de la naissance à la mort. Le moins doué d'entre eux gravissait, chargé, six cents mètres de dénivellation à l'heure, c'est-à-dire le double des grimpeurs du temps passé.

Ils parlaient peu. Ils ne se posaient jamais de problème qui ne puisse être résolu dans l'immédiat. Ils ne discutaient jamais du passé et moins encore de la vie future dont l'angoisse ne les tenaillait pas, certains de se retrouver à travers leurs enfants, jusqu'à ce que la montagne s'écroule.

La vie ! La mort ! Bavo était mort. C'était celui que tout le monde tenait pour l'idiot du village. Il avait autrefois épousé une fille du Val d'Aoste, un peu simple elle aussi, Norin Proment, pour établir sa lignée. Au moment de quitter les anciens villages d'igloos pour Défi, le président avait proposé au tribunal fédéral que le sobriquet originel soit oublié et que le vieil homme prenne le nom de sa femme. Le petit-fils s'appelait donc maintenant le Bobé à Proment. En Saxel, le terme Bobé désigne un simple d'esprit. C'était une manière comme une autre de maintenir la prévention du début contre l'homme et elle paraissait justifiée pour son descendant. Le petit-fils se montrait encore plus étrange que son grand-père. S'il ne bavait plus, il semblait parfois délirer. Il annonçait périodiquement l'approche d'événements graves qui, parfois, se vérifiaient. Nul ne pouvait l'ignorer car lorsqu'il méditait une nouvelle annonce, il parcourait la commune et, de son gros bâton, frappait à coups redoublés les vieux bidons de mazout qu'il rencontrait. Depuis la fin de l'hiver il annonçait la guerre.

Un matin, les réfugiés de Défi entendirent des rumeurs de bataille qui montaient jusqu'à eux par le versant val-dolain... Armes automatiques égrenant leur chapelet de malédictions, explosions de vieux obus classiques, chuintements de projectiles lancés par fusées, sifflements de bombardiers en piqué dont les trajectoires apparaissaient brièvement dans le ciel, au loin. Vers Entrèves, des chars de combat grinçaient. Des hauts-parleurs de propagande diffusaient de la musique et des appels.

Le nouveau syndic, Espéro Chabod, réunit les hommes du village et prit conseil... Que se passait-il dans l'ancien pays d'Aoste ? S'agissait-il du début de la quatrième guerre mondiale que les chaînes de télévision prophétisaient depuis si longtemps ? Mais pourquoi commençait-elle en Italie et non en France ?... Rien ne bougeait en effet du côté de Chamonix. Mais s'agissait-il d'une guerre ou d'une révolution perfectionnée, comme celles qui se développaient un peu partout, les néo-contestataires disposant de moyens formidables qui eussent réjoui Régis Balmat à l'époque où il posait de misérables pains de plastique dans les séraes du col du Dôme pour interdire l'accès du mont Blanc.

Espéro Chabod n'était jamais descendu à Chamonix et il décida de s'y rendre pour information. Il se sentit immédiatement perdu dans la grande cité industrielle. Tout était signalisé de manière parfaite, mais les pancartes libellées dans des langues qu'il ne parlait pas ne pouvaient le renseigner sur quoi que ce fut. Il se crut sauvé en découvrant dans la vitrine de l'ancienne pharmacie centrale, toujours située au carrefour de l'avenue de la Gare et de la rue Nationale, non loin de la Poste, une inscription : « Ici on parle encore français et on reçoit les ordonnances libellées dans cette langue. » Mais cela ne lui donnait



aucune certitude à propos des événements se déroulant en pays d'Aoste. Il entra dans la pharmacie et finit par trouver une jeune fille qui parlait français... En Aoste, une puissante ethnie venue de l'Orient tentait depuis des années de s'implanter dans le pays. Ayant épuisé tous moyens diplomatiques et politiques, elle partait maintenant en guerre contre la population sédentaire. Les pronostics de la télévision donnaient les agresseurs gagnants.

Il sortit et, un peu perdu dans cette agitation de la rue qu'il découvrait pour la première fois, fut renversé par l'un de ces engins électriques qui progressait de manière absolument silencieuse. Aussitôt, des signaux se déclenchèrent à tous les carrefours, des sirènes rugirent, une ambulance ultra-rapide le prit en charge sans que les infirmiers lui demandent quoi que ce soit, et on le transporta à l'hôpital.

Les médecins procédèrent à toutes sortes d'examens en poussant des exclamations de surprise. Par radio ils appelèrent des spécialistes qui arrivèrent de Lyon dans la soirée et leur dirent :

— C'est un de ces hommes sauvages qui habitent dans le massif. Spécimen absolument étonnant, en pleine évolution biologique, vers ce que nous pourrions appeler une morphologie surhumaine... Avez-vous noté l'épaisseur exceptionnelle de son épiderme ? La longueur de ses muscles ? Le duvet tout à fait spécial qui couvre sa peau ?... On dirait qu'il s'est développé uniquement en vue des déplacements verticaux et pour résister à des conditions de froid insolites. Un animal comme celui-ci ne doit pas souffrir par 40° au-dessous de zéro ! Il a résisté parfaitement au choc de la voiture. Pas de fractures, quelques ecchymoses. Je vous propose ceci : gardons-le quelques jours afin de réaliser, à partir de lui, un examen clinique

approfondi... Un pareil sujet nous permettra de faire une importante communication à l'Académie, dans l'intérêt de la science...

Espéro Chabod avait compris quelques mots des entretiens, mais absolument pas leur signification générale. Il était terrifié, pensant que c'était la police qui le détenait, qu'on allait confisquer à vie sa liberté puisqu'il tombait encore sous le coup de la loi des sept générations responsables des crimes de leurs pères. Il se sentait en bonne condition physique malgré les quelques blessures légères qu'il venait de recevoir.

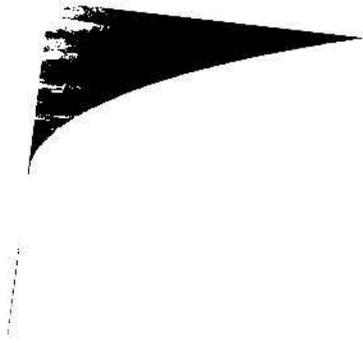
Au cours de la nuit, il quitta silencieusement son lit, ramassa ses vêtements, descendit du septième étage le long du tuyau de la gouttière et repartit pour le col du Géant.

Quatre heures plus tard, il avait regagné Défi, montant à toute allure sans marquer aucune pause pour souffler, aiguillonné comme une bête par la crainte de perdre ce qu'il possédait de plus précieux : sa liberté.

L'assemblée se réunit. Espéro Chabod rendit compte. La guerre était commencée en pays d'Aoste, plus terrible que toutes celles qui désolèrent l'humanité au cours des temps. Jusqu'où allait-elle s'étendre ? Le col du Géant était un grand passage ouvert entre la France et l'Italie. Défi un village d'igloos indéfendable. On ne pouvait pas rester là, risquer de tomber en esclavage si les ethnies orientales tentaient aussi d'occuper la France, car elles passeraient fatalement par le col du Géant, balayant tout sur leur passage. Pour se défendre, il s'agissait d'occuper une position dominante, longue et difficile d'accès, d'où l'on pourrait décimer les adversaires avec les fusils à longue portée, où les igloos ne seraient pas formés en carré, comme à Défi, mais posés de loin en loin sur une mince crête difficile à mitrailler depuis un avion. Il fallait

LA RÉPUBLIQUE DU MONT-BLANC

occuper un simple point géodésique oublié, que personne ne méditerait de conquérir, car ne menant nulle part. Pourquoi pas le sommet du mont Blanc lui-même ?... Espéro Chabod parla longtemps, réfuta les objections de ses camarades et ils décidèrent tous de partir dès le lendemain.



ALTITUDE

4807

1

Pour se diriger vers le sommet, rassemblée au grand complet, la tribu reprit l'itinéraire de l'ultime ascension de Régis Balmat, qui avait voulu que ses traces effacent à jamais celles laissées par son ancêtre et le docteur Paccard. Depuis le village Défi, elles suivaient la voie la plus directe et l'une des plus faciles, mis à part le dangereux passage du col Maudit. Au cours des veillées traditionnelles dans les igloos, les enfants en avaient toujours entendu parler. On l'appelait Rota sakrema, car le saxel se déformait avec le temps. Dans ce village du Haut-Chablais, sakrema désignait autrefois les sacrements de l'église catholique. Baptiser un itinéraire de haute montagne « route sacrée » ou « route du sacrement » était abusif, mais explicable par l'évolution permanente de la linguistique.

Entre le franchissement du col Maudit par une cordée d'alpinistes et sa traversée par une foule comptant beaucoup de femmes et d'enfants, existe une nuance capitale. Une jeune fille, une grand-mère et un petit garçon perdirent pied sur le versant Est du col, glissèrent et disparurent dans la rimaye. Les autres parvinrent au sommet du



mont Blanc assez tôt pour construire leurs igloos. C'était au début du mois d'octobre. La nuit rôdait déjà sur le col du Dôme. De grandes lueurs rouges montaient des abîmes valdotains. C'était l'écho lumineux, renvoyé par les nuages, des tirs d'engins divers qui désolaient la vallée.

Les réfugiés avaient de la chance. La neige tombée la veille sur le sommet et non encore balayée par le vent, restait maniable avant de se transformer en glace. Ce processus devait, par la suite, représenter un cauchemar. Lente à fondre et prompte à geler, en raison du faible niveau thermique de l'altitude, la neige transformera les igloos, même non chauffés intérieurement, en blocs de glace difficilement habitables, beaucoup plus vite qu'à Défi, sur le col du Géant.

Ils en construisirent une douzaine pour loger les quarante survivants de la tribu, assez éloignés les uns des autres sur la longue échine constituant le sommet. Ici, le froid ne relevait pas de sensations épidermiques, comme un peu partout en Europe pendant l'hiver. Il représentait une contrainte mécanique, comme en Russie quand le thermomètre approche des 50° au-dessous de zéro... Le corps semble enfermé dans ces combinaisons de caoutchouc gonflables qu'on utilise pour entraîner les aviateurs, ou vérifier leur résistance cardiaque, leur aptitude à subir un nombre de G. élevé par une pression artificielle. Mais les générations nées dans les igloos, au-dessus de 3000 mètres d'altitude, avaient subi des mutations comme venaient de le constater les médecins de Chamonix en analysant superficiellement la morphologie d'Espérance Chabod. Ils ne souffraient pas exagérément. Après tout ils allaient vivre seulement 1000 mètres plus haut ! Mais ils semblaient déçus en contemplant le paysage éparpillé autour d'eux avant de rentrer dans leur hutte de neige.

Le sommet suprême révélait aux enfants qui ne l'avaient pas encore dominé, une étendue plate où les pics les plus élevés comme la Verte, le Cervin au loin, s'écrasaient à travers un filigrane de brume rose et bleue. L'impression dominante que tous recevaient les poussait à croire qu'ils n'appartenaient plus à la terre. Immobiles, ils flottaient dans un espace mal défini, une sorte de rêve qu'ils poursuivaient tout éveillés.

Dès le lendemain, Espéro Chabod organisa les équipes de voleurs-ravitailleurs. On les désignait autrefois sous ce vocable français, lorsque Adrien Secret avait coupé les vivres à la tribu en disparaissant, la contraignant à se ravitailler par n'importe quel moyen pour survivre. Maintenant, Espéro Chabod ne parlait plus d'elles qu'en saxel. C'étaient les équipes de riflo-rekulya et des linguistes séjournant au sommet du mont Blanc auraient pu apprécier toute la finesse du dialecte. *Riflo* ne signifie pas exactement voler, mais rafler. Nuance. On raflé ce qu'a momentanément perdu son propriétaire et, à la limite, ce qui n'appartient plus à personne dans une société où le sens de la propriété s'émousse. On dit : *i ly a riflo so paraplu u kofé le zhoe de la féra...* (« ils lui ont riflé son parapluie au café le jour de la foire »). *Rekulyi*, c'est ramasser, relever ce qui est tombé. *Rekuly* â se dit de celui qui ramasse. Donc, entre la loi française qui définissait le voleur et celle du Mont-Blanc, existait une nuance subtile transformant le droit de propriété en droit de nécessité impérieuse, l'arbitrage étant remis au destin. Rafler du combustible solidifié dans un dépôt de l'armée italienne en risquant sa liberté, voire sa vie, au profit d'autres vies menacées, c'était pousser la doctrine chrétienne disparue en haute altitude dans ses derniers retranchements ou, plus simplement, tenter une offensive au cours d'une

guerre qui se prolongeait sur tous les plans.

Avant d'aller conquérir des vêtements plus chauds, des vivres frais, il s'agissait de transférer les stocks très importants de combustible solidifié concentrés au rocher du Petit Flambeau, près de l'ancien village et de les transférer au sommet. La guerre en pays d'Aoste durerait peut-être longtemps. Retourner au dépôt militaire du mont Noir de Peuterey devenait délicat, pour ne pas dire impossible tant qu'elle se prolongerait. On devait rester en mesure de produire l'eau par fusion pendant un temps indéterminé. Il fallait aussi prévoir un rendement plus faible de la chasse. Chamois et bouquetins ne montaient pas sur le mont Blanc où il n'y a rien à brouter. On irait donc les chercher sur les rampants, comme autrefois, et cela signifiait descendre et gravir 2000 mètres de plus qu'à Défi. Ce genre de performance, irréalisable par les réfugiés au stade de la vie en refuge, n'effrayait pas les nouvelles générations qui dominaient maintenant 700 mètres de dénivellation à l'heure, mais il fallait compter sur les tempêtes de haute altitude qui, de temps à autre, interdiraient le retour au sommet de la montagne.

L'une d'entre elles se déchaîna le surlendemain. On ne pouvait sortir des igloos qu'entre deux rafales. Cachat, qui ne regagna pas le sien à temps, fut balayé et disparut dans l'abîme. Dès le retour du beau temps, ils entreprirent de creuser des tranchées reliant les igloos les uns aux autres pour maintenir les communications en tous temps. On vérifia combien la neige était dure. Creuser des caches, pour abriter les réserves de combustible rapportées par la première cordée, fut épuisant. Espéro Chabod confia la direction du travail à un jeune surnommé Egrawto. Ses ancêtres se surnommaient ainsi, de père en fils. Ils avaient la manie de gratter la terre et lui, par

la suite, la neige des glaciers, probablement par atavisme, car il descendait d'une lignée de paysans. Il donnait aussi quelques signes de refoulement. Son camarade Agràti, lui, tendait à agrandir les cavités creusées, comme pour justifier le surnom qu'il portait, sa tendance permanente à élargir tout domaine dépendant de lui, si insignifiant soit-il, qu'il s'agisse de l'igloo qu'il construisait, du nombre des objets qu'il y entreposait, de la famille qu'il avait déjà créée et, subconsciemment sans doute, de la propriété de ses ancêtres lointains et du futur domaine dont il rêvait pour éclairer le néant de sa vie présente.

La vie actuelle de la tribu ne débouchait en effet sur rien. Survivre libre, uniquement. Donc échapper à la guerre des ethnies faisant rage en pays d'Aoste. À la loi sur les sept générations coupables en France. Espéro Chabod réfléchissait souvent aux deux perspectives qui, en évoluant favorablement, ne résoudreient cependant rien. Même si la guerre et la loi d'esclavage disparaissaient, la République du Mont-Blanc resterait prisonnière d'elle-même et son territoire limité à l'occupation de la longue crête représentant le sommet de la montagne. Il comprenait que le monde s'était cassé en deux, les bas pays évoluant vers le matérialisme intégral, et le haut pays portant vers des altitudes de plus en plus élevées les représentants d'une vieille culture maintenue par un chef de tribu et ses compagnons. Retourner en bas était impossible, ses ancêtres l'avaient vérifié par des expériences personnelles, aller plus haut également. Au-delà du mont Blanc n'existait plus que le ciel.

La tentation du ciel le saisissait pendant la nuit. Le ciel donnait une réponse. Son père lui avait sommairement parlé de l'hypothèse chrétienne. Elle offrait le ciel, avec plusieurs échelles d'éternité à l'homme incapable de trou-



ver une autre porte de sortie. Solution facile, puisqu'il suffisait d'attendre la mort sans rien entreprendre. Mais il existait en lui une certitude irraisonnée que rien ne pouvait démentir : devenir plus fort que la mort. Il lui suffisait de faire agréablement l'amour à sa femme pour créer la vie. Il était donc l'égal du dieu des chrétiens. Et, dans sa subconscience, veillait la vieille certitude paysanne sommairement exprimée : tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir ! La République du Mont-Blanc devait, par conséquent, continuer, même au sommet de la montagne élue par elle, sans qu'il soit tenu compte des difficultés en apparence insurmontables que les éléments et les autres hommes dressaient sur la route choisie. Ces obstacles seraient grignotés et dominés un à un. Par la volonté de ses compagnons raffermie par l'exemple et la parole chaque fois que cela deviendrait nécessaire. Rien n'était perdu. Il ne s'agissait pas de lâcher la proie pour l'ombre, la vie pour le ciel hypothétique des chrétiens. Avec les trois douzaines d'hommes et de femmes qui lui restaient, la libre République se trouvait encore plus forte que lorsque le docteur Dupraz et quelques compagnons l'avaient fondée, voici bien des années.

On aménagea donc le sommet du mont Blanc pour y survivre, aussi longtemps que le destin de la tribu l'exigerait. Ils approfondirent les tranchées de communication, dressèrent des murs protecteurs pour dominer l'impact des tempêtes. Ils rebâtirent les igloos chaque fois qu'ils se transformaient en cube de glace. Au cours de ces travaux, ils firent une constatation qui devait commander l'avenir mais que, dans l'immédiat, ils ne jugèrent pas très importante. La neige ne s'accumulait jamais sur le sommet, quelle que soit l'abondance de sa chute, comme sur les glaciers du Géant, de Talèfre, du Trient autour des

villages. Elle obéissait aux lois de la pesanteur, coulait dans la pente sur le versant français ou valdotain, même si le vent ne la balayait pas. Elle n'avait pas le temps de geler pour exhausser le dôme de glace. C'était pour cela qu'au cours des temps, l'altitude du mont Blanc ne croisait pas, les savants ne se trouvant jamais d'accord entre eux pour lui attribuer plus de 4810 et moins de 4807 mètres.

Après la première semaine de séjour au sommet, le sentiment de panique, vif au début, s'apaisait. À l'occasion de l'équinoxe d'automne ils avaient essuyé plusieurs tempêtes. La colère de l'espace prenait un caractère terrifiant quand on tentait de la regarder en face, pour ainsi dire les yeux dans les yeux. Personne ne pouvait tenir debout dans le vent. Surpris par lui, le petit Cachat avait été précipité dans les abîmes. Tout changeait à l'intérieur des igloos. La hutte de neige opposait un silence d'église médiévale aux rugissements du ciel. Les réfugiés savaient maintenant, par expérience, que l'igloo ne pouvait pas être déraciné ou, plus exactement, arraché. Par sa forme, il représentait une insignifiante pustule de la crête, le vent glissant sur elle sans rencontrer un point d'application pour sa puissance. Par sa nature, il était le sommet lui-même. Ils n'avaient pas éprouvé ce sentiment dans les igloos des villages, jamais confrontés avec les tempêtes dans de telles conditions. Grâce à la confiance acquise, naissait en eux une prise de conscience aiguë de la puissance destructrice de l'altitude et un profond respect pour l'igloo protecteur. Il serait donc, un jour ou l'autre, considéré non comme un abri ordinaire, mais comme un temple.

En fait, il l'était déjà dans le subconscient des femmes, parce qu'elles y mettaient leurs enfants au monde depuis



plusieurs générations. Les républicains du Mont-Blanc s'étaient réimplantés dans un terrain qui fut probablement celui de l'homme au début de son évolution. Créer une association sans but lucratif régie par la loi de 1901 pour essayer de sauver une culture savoisienne vieille de plusieurs millénaires impliquait le retour aux sources de cette culture... Inverser la marche du temps. En effacer l'érosion, quelle aventure ! Espéro Chabod et ses compagnons ne pouvaient en avoir une vision philosophique. Il leur fallait simplement lutter pour vivre, les paliers de repos offerts à l'homme par l'évolution scientifique ayant disparu.

Partis quarante de Défi, ils n'étaient déjà plus que trente-cinq, ayant perdu deux femmes et un enfant au passage du col Maudit, et deux riflo-rekulya qui n'étaient pas rentrés d'expédition. Mais, dans le mois qui suivit, ils gagnèrent six nouveau-nés en igloo. L'état civil de la tribu, qu'on ne tenait plus que par tradition orale, rappelait encore quelques noms de ses fondateurs, cependant marqués par l'évolution linguistique. Deux Maquignaz vivaient au sommet du mont Blanc, le prénom du mâle rappelant l'origine lointaine de la famille : Akuro, ce qui signifiait curé. Quatre Balmat qui n'avaient retrouvé aucune trace des ancêtres en arrivant au sommet, avaient été placés sous le signe du zodiaque, Pésó, Jumo, Verso, sauf l'aîné qu'une mère étonnée par la manière ardente et offensive dont il poursuivait les filles, avait surnommé Koke. Les prénoms des Gonthier conféraient aux garçons des tendances contradictoires, Plash signifiant planche, présidait la naissance d'un grand skieur, Afreko, « le gâcheur de vêtements », s'était montré durant son enfance très peu soigneux des pantalons que volait son père avec les plus grands risques.

Bobé Proment, le simple d'esprit, prophétisait toujours sur le mode pessimiste... Demain, on subirait 60° au-dessous de zéro... Après-demain, les chamois déserteraient la montagne... Il neigerait bientôt au mois d'août. Quand il avait annoncé le début de la guerre en pays d'Aoste, on ne l'avait pas pris au sérieux et, cependant... Il prédisait aussi que tous les hommes reprendraient un jour les travaux des champs ce qui, dans sa situation au sommet du mont Blanc, témoignait d'une extra-lucidité peu commune ! La doyenne de la tribu, maintenant âgée de soixante-dix ans, et qui avait atteint le sommet d'un pas aussi ferme que celui des jeunes, descendait d'une famille de Saxel. On l'appelait la Frazi à Voiron.

Ils ne s'ennuyaient pas plus au sommet du mont Blanc qu'à Défi, Bavo, Urs. Un observateur étranger surgissant sur la cime eut marqué une surprise profonde. Dès que la clarté du jour naissant filtrait à travers les parois translucides des igloos, les femmes n'avaient plus le temps de rêver. Surveiller un petit enfant dans un square est une chose, au sommet du mont Blanc, une autre chose, contraignante. Il ne fallait pas l'empêcher de sortir pour s'ébattre sur l'arête, encore fallait-il l'y encourager. Un petit d'homme placé dans n'importe quel milieu doit apprendre à le dominer en repérant le moindre de ses pièges. Il faut dresser en lui une échelle de valeurs, lui apprendre à dominer les lois de la pesanteur, respecter la tempête et l'igloo protecteur. Il faut aider à son développement physique, l'allaiter au sein bien entendu, le tenir propre donc obtenir de l'eau par fusion de la neige à partir de l'alcool ou de l'essence de synthèse solidifiée. Il n'y a pas une minute à perdre ni à gagner. Ce n'est ni un travail arbitraire, ni un loisir forcé avec lecture, spectacle, audition d'une boîte à musique qui minuent le temps, comme en



bas, mais ainsi qu'il en fut toujours dans le passé, un passé pas tellement lointain, la course du soleil.

Quand la nuit tombe sur les igloos, il s'agit de lutter contre elle, avec des moyens précaires, c'est-à-dire des torches fabriquées avec des brindilles qui ont été montées à dos d'homme sur plus de 3000 mètres de dénivellation, car un futur citoyen de la République du Mont-Blanc ne doit jamais connaître la peur irréfléchie qui, chez le petit enfant, est fille de l'ombre. Mais, en éclairant l'intérieur de l'igloo encore ne faut-il pas provoquer sa fusion. Question de doigté et d'expérience. Des loisirs démoralisants ? Quelle plaisanterie !

Les femmes de la tribu ne revendiquent rien, comme en bas. Elles suivent jusqu'au bout la loi fondée par l'accouchement, sans se poser de problèmes. Toute leur philosophie tient dans une réflexion : c'est comme ça ! Les hommes supportent aussi sans mot dire leur part de responsabilité dans la création de la vie. Dès le début, le docteur Dupraz avait tout inclus dans le serment du mariage. Rien n'est changé. Eux protègent et nourrissent la famille, au prix d'un effrayant labeur, sacrifiant leur vie si nécessaire. Ces évidences avaient pu disparaître dans la société faustienne des bas pays et poser des problèmes insolubles en s'effaçant, elles s'imposaient en haute altitude sans provoquer le moindre commentaire, le plus petit renoncement. Tout était devenu suprêmement difficile, capacité et volonté individuelle n'y suffisant pas, l'avenir de chacun dépendait de tous. C'était au sommet de sa montagne que la République du Mont-Blanc prenait tout son sens.

Ce n'étaient plus les mois mais les années qui, maintenant, passaient. En parvenant au sommet, les plus imaginatifs des réfugiés n'osaient espérer y survivre plus de

quelques jours, et voilà que la montagne s'apprêtait à héberger plusieurs générations puisque les enfants naissaient là, plus nombreux et plus vigoureux qu'en bas. Héberger est une façon de parler. Si quelque chrétien s'était glissé parmi les païens du mont Blanc, il aurait remercié son dieu pour l'air et l'eau « le pain qu'il donne à tous ». Mais il l'eût jugé avaricieux car s'il dispensait bien l'air le plus pur du vieux continent, il ne délivrait l'eau que sous forme solidifiée, ce qui n'arrangeait pas les choses. Mis à part ces deux éléments, rien n'existait au sommet de la montagne suprême de ce qu'exige la vie.

La République du Mont-Blanc dépendait des bas pays autant que le jour de sa création, même si ses animateurs s'abstenaient volontairement de désirer le fatras du surplus créé par l'homme depuis la naissance de la machine à vapeur ! Les enfants ne réclamaient pas de jouets. Les riflo-rékulya n'en ramenaient jamais dans leur hotte, afin de ne pas amorcer un processus revendicatif et pour la simple raison que chaque gramme franchissant à dos d'homme 4000 mètres de dénivellation, devait répondre à des exigences matérielles élémentaires. Jamais de journaux. Rarement quelques piles pour maintenir en activité le récepteur radio, officiel et unique, de la République. Jamais de livres pour des gens frustes parlant peu le français. D'ailleurs, la littérature française se limitait maintenant à quelques manuels de bricolage. Les livres anglais tendaient à démontrer que Winston Churchill avait perdu la seconde grande guerre. Les Russes ne produisaient plus que de saintes bibles marxistes dont chaque verset traduisait la parole de Dieu, tout écolier devant les réciter sans faute, sous peine de mort. Les Noirs, les Jaunes, les derniers Indiens n'écrivaient absolument rien, mais le peuple élu inondait le monde d'ouvrages écrits en espé-

ranto. La bibliothèque du Mont-Blanc contenait un seul livre, *Le Patois de Saxel*, jadis édité à compte d'auteur par J. Dupraz, légué par Armande Gex-Bondaz et conservé par la Frazi à Voiron. Elle l'utilisait pour maintenir la langue officielle de la République dans un état de pureté relatif, les paysans de Saxel, village maintenant totalement occupé par des tribus arabes, n'ayant jamais imaginé que les derniers Savoyards ne pourraient survivre autrement qu'au sommet du mont Blanc.

Elle l'employait pour égayer et nourrir les veillées avec les enfants. Elle les réunissait dans le seul igloo qui pouvait en contenir un peu plus d'une douzaine. Tâche précise et capitale. Elle savait que des enfants ne dormant pas la nuit dans le noir échafaudent des rêves terrifiants. C'est là que naissent les diables cornus, les goules, les serpents maudits, les vouivres trop belles pour être honnêtes, l'univers des sorciers qui survit dans les mémoires jusqu'à la mort. C'est au cours de ces nuits de veille dans les fermes d'alpages que naquirent jadis les processions des morts qui passent sur les glaciers, les diables habitants des grottes, les jeteurs de sorts bénéfiques ou maléfiques. Les enfants de la République du Mont-Blanc habitant réellement des grottes de neige, neige ou rocher aucune différence, il ne fallait pas que des personnages surnaturels prennent place à leur côté.

Le soir s'annonçait par une symphonie silencieuse de flammes rouges qui mangeaient le ciel bleu dans l'Ouest. L'étendue plate que dominait le mont Blanc perdait le peu de relief qu'elle suggérait pendant la journée. La Verte ne dominait plus qu'à peine les Grandes Jorasses. Les aiguilles de Chamonix rentraient dans le rang, guère plus différenciées les unes des autres que les cailloux d'un chemin. Pour un temps assez bref, le mont Blanc prenait

une position équivoque, dominant un ciel d'étoiles artificielles, ignorant l'autre en train de naître à la nuit. Les bas pays sombraient dans une étendue d'eau verte aussi calme que la surface d'un lac avec, de çà de là, des îles de lumière, les glaciers qui, se maintenant pendant quelques minutes, finissaient par s'engloutir à leur tour. Mais, plus nombreuses que les étoiles d'un ciel d'été, et par priorité sur elles, les lumières électriques des vallées se maintenaient face à la nuit, se rassemblaient en gerbes d'étincelles qui se concentraient autour des cités de l'Arve et de la Doire. L'aiguille du Moine s'alignait sur la Nonne, l'Évêque sur le Cardinal, les Droites sur les Courtes. Une dernière fois, le soleil posait sur la plus haute cime un trait de feu, allumant ainsi au-dessus de Chamonix un phare pour tous les somnambules qui naviguaient sur l'océan de la solitude et de l'ennui, prêts à sombrer pour ne l'avoir pas aperçu à temps. Puis tout s'éteignait. Le ciel reprenait sa place avec ses étoiles authentiques par un mouvement de bascule impérieux. Le froid cinglait, saisissant à la gorge les enfants qui entraient dans l'igloo de la Frazi à Voiron.

Ils se rassemblaient autour d'elle, accroupis sur les peaux de chamois et de bouquetins couvrant la neige, mains liées autour des genoux, bouche ouverte. Les parois de neige réfléchissaient avec intensité la faible lumière de la torche. Le vent rôdait autour de la coupole. Même furieux, on ne l'entendait pas, comme si la voix de la vieille femme l'exorcisait, aidée par les parois de l'igloo qui lui opposaient leurs murailles infranchissables. Les enfants rêvaient déjà et il s'agissait de nourrir leurs rêves. La Frazi à Voiron lisait. Elle semblait posséder une vocation étonnante pour traduire une lecture en forme de conte tellement vivant qu'il surgissait dans le réel.



La Frazi à Voiron descendait d'une famille originaire de Saxel, mais elle n'y avait jamais vécu et, si elle parlait si bien son patois c'est qu'elle l'avait sucé avec le lait de sa mère. Les enfants l'écoutaient, bouche bée :

– *Na sézo, shotà è ütywa, on avè àtādū dé tyèvre bélo so karnyà...*

Une année, été et automne, on avait entendu des chèvres bêler sous Cargnan. On pouvait les entendre de chez nous. Chez le Médet tous les jours à la tombée de la nuit. Notre mère nous disait : « Venez voir écouter les chèvres qui bêlent encore. » Pourtant il n'y avait point de chèvres là-bas. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de servan, mais ces bêlements, je les ai assez entendus. Qu'est-ce qui les faisait ? Et pourquoi ? On ne sait pas au juste. On n'avait point de preuves, mais il y en a qui avaient une idée là-dessus. Dans un village voisin, un homme était mort.

Le silence retombait. Les enfants posaient naturellement des questions... Qu'est-ce qu'un servan ? La Frazi à Voiron se sentait gênée pour répondre, expliquer qu'un servan représentait dans la mythologie paysanne savoyarde quelque chose comme un lutin, et pour tout dire un sorcier. Elle manquait de psychologie ! Elle choisissait une histoire qui devait perdurer en saxel depuis l'arrivée des Burgondes pour fixer les rêves des enfants dans une voie positive et les faisait déboucher sur la découverte d'un être surnaturel... Les questions s'enchaînaient. Qu'est-ce qu'une chèvre ? Aucun d'entre eux n'en avait jamais vu. Mais ils demandaient surtout si le servan passait quelquefois dans le village du Mont-Blanc. Elle assurait, bien entendu, que non, pour désamorcer la crainte superstitieuse qui naissait en eux. Elle précisait que le servan n'existait plus depuis longtemps et, de toute façon, ne pouvait rien contre le terrible syndic de la tribu : Espéro

Chabod. Cela suffisait-il pour maintenir dans les jeunes imaginations des valeurs positives ? Rien n'était moins sûr bien qu'elle le crût !

Les enfants sortaient précautionneusement de l'igloo à la fin de la veillée et chacun regagnait la hutte de neige de ses parents, en rasant pour ainsi dire les murs bleus de la nuit qui cernaient le village. Le vent rôdait sur l'arête quand le clair de lune confirmait de sa lumière morte le calme plat établi dans les hautes couches de l'atmosphère. Dès que le vent menaçait, il n'était plus question pour les enfants de sortir des igloos. Le servan était revenu sur le mont Blanc ! Il se tenait caché tout près, peut-être dans la brèche du Diable, 700 mètres plus bas, dans le versant valdotain !... C'était lui qui tirait des coups de canon, car les enfants ignoraient ce que c'était qu'une grande guerre. La réalité s'incorporait alors au rêve et la peur naissait. Quand la vieille tentait de l'exorciser par un choix d'histoires édifiantes, cela commençait parfois bien.

- *Jamé nyo n a vynu le sarvâ kwi y è, mà al fé, ték al e, d'owé é vè, va yè savé !..*

Jamais personne n'a vu le servan. Qui c'est, comment il est fait, ce qu'il est, d'où il vient, vas-y savoir ! Tout ce qu'on voit, c'était ce qu'il avait fait.

Et l'histoire tournait mal, bien entendu, avec les chevaux tourmentés par le servan. Les enfants du Mont-Blanc n'avaient jamais vu de chevaux. Ils ne savaient pas ce que c'était qu'un cheval. L'effet sécurisant du début de l'histoire était complètement démenti par la fin.

- *To se k o véyè, y été se k al avè fé..*

Tout ce qu'on voyait, c'était ce que le servan avait fait. Il tressait la queue aux chevaux, ou bien la crinière, mais c'était tellement tressé et tresseras-tu qu'il n'y avait personne à y défaire. Il fallait attendre qu'il le défit lui-même.

Assez de fois qu'on entendait quand il était dans une maison ; ça tapait à l'écurie la nuit, on aurait dit que toutes les bêtes étaient à l'abade ; on prenait une lumière ; quand on arrivait à l'écurie, les bêtes étaient à leur place, bien tranquilles, en train de ruminer. On était à peine revenu dedans que ça recommençait à taper. Mais le matin on voyait assez que le servan était par-là, rien qu'à regarder les chevaux.

Quand les enfants sortaient de l'igloo ils entendaient réellement taper dans le village du Mont-Blanc. C'était le Bobé à Proment, le simple d'esprit qui, toujours muni de son bâton, cognait sur une grande boîte de conserve ouverte dans la neige, en hurlant une de ses prophéties habituelles... « Ce soir il neigera rouge, demain il neigera, et après-demain il neigera, et jamais la maudite ville ne se sauvera. »

D'une famille originaire du pays d'Aoste, le Bobé à Proment avait retenu dans sa mémoire pourtant embrouillée, une quantité énorme de légendes et diverses traditions du pays, la plupart d'origine catholique, comme celle-ci... Au sommet de la vallée de Gressoney, il existait au col Félix, quelques huttes de lauzes, un relais dont le temps et la tradition avaient fait une ville... Pour servir sa propagande, l'Église avait assuré aux habitants de cette ville mythique une très mauvaise réputation... ils n'allaient jamais à la messe ! Hou ! Hou ! Par un soir d'automne, un mendiant traversa la ville, réclama la charité et fut éconduit... Pour l'édification des fidèles, une partie du clergé assura que c'était Christ lui-même, déguisé en vagabond ; un autre qu'il s'agissait seulement de saint Théodule, ce qui permit dans les temps modernes de donner officiellement le nom du saint à ce col qu'on atteint aujourd'hui par téléphérique en un clin d'œil depuis

Breuil devenu l'horrible Cervinia, chaos de béton à revenu élevé. La ville fut donc punie. La neige tomba, rouge, et elle fut engloutie. La chute de neige rouge représentait tout de même un fragment objectif de la légende rapportée par le Bobé à Proment. On explique ce phénomène par l'orientation des vents. Quand ils soufflent d'Afrique, ils contiennent en suspension la poussière de sable rouge arraché au désert et, si les nuages se condensent au contact de la montagne, il neige rouge sur le versant Sud des Alpes, entre le mont Rose et le Cervin.

Au village Défi on avait toujours noté que les accès délirants du simple d'esprit contenaient chaque fois une part de vérité et d'anticipation. Il ne proclamait pas exclusivement des phantasmes d'origine chrétienne. Quand il rencontrait, la nuit, les enfants en retraite entre les igloos, il tapait avec son bâton sur les vieilles boîtes et, dans une langue dont il avait oublié le sens, s'il l'avait jamais connu ce qui restait douteux, il annonçait de mystérieux mots d'ordre qui s'en venaient du fond des âges à travers le dialecte germanique de la vallée de Gressoney :

– *As Tods henschnich gleit ts'huten und as Tods will ich huten !*⁷

Cet idiot de village qui gardait les morts sur le sommet du mont Blanc devait projeter dans l'inconscient collectif des hommes de la République toutes sortes de pensées aliénantes. Ces rêves pouvaient balancer entre les servans et les dieux. Mais ils opposaient la santé et la puissance de leur chair aux hypothèses délirantes. Les enfants, garçons et filles, ne tenaient aucun compte de ces histoires à partir de la puberté. Dans la République du Mont-Blanc parvenue au sommet de sa course, on ne pouvait s'af-

7. « Un mort on m'a chargé de garder, et un mort je veux garder ! »

fronter, se disputer, voire se tuer que si l'un mangeait alors que l'autre ne mangeait pas, si l'un pouvait satisfaire sa virilité, l'une sa féminité et si l'autre ne satisfaisait point la sienne. Il n'existait pas d'autres grands problèmes que ceux posés par la faim et l'amour. Les deux plus exigeants en cette matière restaient Polato Folliet et Koke Balmat, tous deux surnommés « jeunes coqs » en saxel, et qui justifiaient bien le surnom. Seulement, la loi du Mont-Blanc ne rappelait pas celle des poulaillers. Aussi exigeantes qu'eux, les filles choisissaient leur mâle, refusant l'un, accueillant l'autre.

Quand le vent d'Ouest ou du Nord balayait la crête, les rendez-vous se donnaient dans l'igloo municipal si personne ne s'y rassemblait. On avait beau avoir le cœur chaud, le reste aussi, les conserver en l'état par 40° au-dessous de zéro, ventés au surplus, était impossible. C'était dans l'igloo municipal que Polato Folliet rencontrait une certaine Frangy, la plus belle de la tribu assurément, si on en jugeait d'après les critères dominant dans les bas pays. Fine de traits, jambes minces, bassin étroit, seins menus et durs, un rien précieuse de comportement, elle se singularisait parmi ses compagnes beaucoup plus solidement plantées qu'elle, face à face avec la vie future, mais frustes. Elle évoquait une orchidée plantée dans un bouquet de marguerites. À ce titre, elle exerçait des ravages parmi les garçons, mettant en compétition Koke Balmat et Polato Folliet. On l'appelait la kupès, ce qui veut dire en saxel « la culbute ». Elle avait raflé ce surnom par la passion et l'habileté que, tout enfant, elle montrait pour les galipettes dans la neige des glaciers, et les garçons se trompaient en lui prêtant une vocation pour un autre genre de culbutes, toujours dans la neige, mais cette fois, dans celle du sommet de l'Europe. C'était au contraire la



filles la plus réservée de la tribu. Elle acceptait tous les hommages, mais réfléchissait avant que de choisir. Balmat et Folliet conduisaient leur cour avec des moyens différents, opposant deux tempéraments étrangers l'un à l'autre.

Avant de retrouver la kupès Frangy dans l'igloo municipal, Balmat empruntait le livre de saxel. Allongés bien sagement l'un à côté de l'autre sur les peaux de bouquetin, Balmat lui lisait un poème en le transfigurant en chanson avec un talent qui aurait provoqué les coups de sifflet du public au casino municipal de Chamonix, mais fait pleurer celui des fêtes païennes au temps de l'âge d'or :

*« Je sais bien que tu as d'autres amants,
Tu en as un tous les jours de l'an
Qui t'aiment et te trouvent drôle.
Tu sais bien que je ne suis pas Monsieur,
Mais depuis le moment que je t'ai vue
Tous les jours j'ai la grévole. »*

Quand revenait le tour de Polato Folliet, lui ne chantait pas mais empruntait aussi le livre de base. Il parlait avec précision de mariage à la kupès, commentant par ses lectures les diverses formes de tradition attachées à cette cérémonie.

« s y ètè o vève ü bè na vèva ke se remaryas, i fachà la sharvalri à 1 ütoer de la mèzo...Si c'était un veuf ou une veuve qui se remariât, ils faisaient le charivari autour de la maison. Ils tapaient sur des boilles, des casseroles, des faux ; ils faisaient aller des sonnettes (de vaches), des cornes ; ils prenaient tout ce qui mène du bruit. Pour qu'ils se tussent l'époux leur payait à boire. »

La kupès riait beaucoup à l'idée que les hommes du Mont-Blanc puissent faire un charivari dans le village d'igloo en tapant sur des « boilles ». Pour l'instant, c'était

le Bobé à Proment qui opérait. Il allait et venait dans la nuit claire et glacée, sous le ciel clouté de milliers d'étoiles, comme les prairies alpestres de fleurs, frappant de son bâton sur les vieilles boîtes et prophétisait : « Ce soir il neigera rouge, demain il neigera, et après-demain il neigera et jamais la maudite ville ne se sauvera... »

La kupès dansa longtemps la valse-hésitation entre les deux garçons, sans parler des autres qui, eux aussi, tentaient leur chance. Balnat et Folliet ne se parlaient plus depuis longtemps. Quand ils travaillaient avec d'autres garçons, partaient en chasse au chamois ou en équipe de riflo-rekulya, si l'un commettait une faute ou une maladresse, l'autre lui lançait un coup de poing dans la figure pour la sanctionner, mais ils ne se disputaient jamais. Une nuit, ils se heurtèrent au pied de l'igloo municipal, ayant confondu les dates de réception prévues par la kupès. Ils entrèrent en lutte pour en finir. Ils se battirent longtemps et en silence. Ils en appelaient, sans le savoir, au jugement de Dieu des temps médiévaux, mais en le prenant à leur compte puisqu'ils étaient devenus eux-mêmes les dieux. Ils glissèrent insensiblement sur l'échine glacée du sommet puis roulèrent étroitement liés l'un à l'autre, et disparurent dans l'abîme, sans pousser un cri, comme des loups. On ne les rechercha point. Tout était bien. La loi du plus fort n'avait pas joué, puisqu'ils étaient vaincus tous les deux et la kupès prêta une oreille complaisante à d'autres galants. Les rendez-vous devenaient plus rares car la Frazi à Voiron occupait de plus en plus souvent l'igloo municipal, rassemblant toujours les enfants pour la veillée et régulièrement le gratteur et l'agrandisseur, Egrawto et Agrâti qui ne la quittaient plus depuis qu'elle leur avait révélé les coutumes paysannes traduites par le dictionnaire de saxel.

Souvent, le syndic participait à la veillée. Depuis qu'il avait réussi à tenir la tribu en dehors de la guerre du pays d'Aoste, on lui marquait beaucoup de reconnaissance et de respect, chacun l'appelant « Monsieur » quand il lui adressait la parole. À Saxel, « Mos » équivalait à une particule et, dans les temps anciens, on donnait du Monsieur, seulement à ceux qui possédaient beaucoup de terres ou de grands mérites, comme dans la société médiévale française la particule. Mos Espérô Chabod rêvait au côté d'Egrawto et d'Agrâti pendant que la Frazi à Voiron les plongeait dans le passé paysan de Saxel...

Un *alêto*, c'était le jeune animal qui tête encore, mais aussi la petite branche qui pousse sur le tronc des arbres fruitiers... *Fo tni luz alêto Kopo*. Il faut tenir les petites branches coupées. Attention ! Attention !... *Amélyéri...* il faut aussi casser les mottes de terre après le labour !... Quand on avait des vaches *adron*, il s'agissait de les soigner. *Y è lé bun vash k àdromà ; pè i fore paso...* C'est les bonnes vaches qui enflent ; pour y faire passer, il faut frotter avec de l'huile, c'est le vrai remède.

Il faut également savoir interpréter les signes du ciel quand on devient ou redevient paysan, c'est-à-dire responsable de la terre qui donne la vie... « Quand il tonne en avril, ça remplit caves et greniers. » Ou bien... « Arc-en-ciel du matin fait tourner les moulins ou fait verdoyer les chemins... » « Arc-en-ciel de l'après-midi fait verdoyer les prés. »

La tête penchée, les yeux clos, Mos Espérô Chabod méditait, tandis que Egrawto et Agrâti, la tête redressée, comme le poisson tendu vers l'appât, les yeux brillants, cherchaient à pénétrer dans un secteur du ciel qui, au-delà des parois brillantes de l'igloo, leur livrerait tous les détails de cette merveilleuse vie paysanne que la Frazi à

Voiron suggérait par sa lecture. Car ils ne pouvaient que l'imaginer. Ni le Syndic, ni le gratteur, ni l'agrandisseur n'avaient aperçu une vache de leur vie, un arbre fruitier, une terre labourée. Quand l'arc-en-ciel s'ouvrait sur le mont Blanc, portique fabuleux, ils savaient bien comment annonçait un futur changement de temps mais comment pouvaient-ils imaginer qu'il ferait tourner des moulins depuis longtemps disparus s'il surgissait le matin, ou verdoyer les prés s'il apparaissait dans l'après-midi ? Quand le tonnerre grondait autour d'eux, ils savaient qu'il leur fallait se garder de la foudre en rejetant loin d'eux tout objet métallique, mais comment auraient-ils imaginé que, s'il tonnait en avril il s'agissait de préparer ses barils car le vin serait abondant et bon cette année-là. Et qu'était-ce un baril ? Qu'était-ce du vin ? Mais ils sentaient qu'ils se trouvaient au seuil d'un inconnu formidable qui leur serait révélé un jour ou l'autre.

Quand la discussion reprenait, en fin de lecture, elle se centrait automatiquement sur les rêves de Savoie, Valais, Val d'Aoste, dont leurs ancêtres parlaient lorsqu'ils étaient encore tout enfants. Ils étaient aussi certains de retrouver ces pays que d'assister au lever du soleil demain en regardant sous leurs pieds la montagne valdotaine. La discussion prenait des contours plus précis quand les chefs de famille responsables de la tribu assistaient aux veillées. Ils se demandaient tous comment, quand, et sous quelle forme ils retrouveraient leur patrie, ce qu'ils y feraient et ils tombaient tous d'accord avec le simple d'esprit s'il passait à ce moment-là entre les igloos, tapant du bâton sur les vieilles boîtes, clamant l'une de ses prophéties : « tous les hommes reprendront un jour les travaux des champs. »

Pour travailler les champs, encore fallait-il en posséder ! Jusqu'où s'étendraient-ils si la République du Mont-Blanc

redescendait un jour de son royaume de glace vers les bas pays ? Le tracé des trois provinces rassemblées par le docteur Dupraz s'était plus ou moins effacé dans leur mémoire. Mais ils se trouvaient tous d'accord pour ne pas occuper un espace plus grand que celui qu'ils pourraient peupler et cultiver. Les bornes de leurs champs représenteraient les frontières du pays où l'on ne parlerait que le saxel. Ils ne pouvaient pas savoir, et comment l'auraient-ils su, qu'ils étaient en train de censurer les notions de patrie et de culture telles que les bas pays les définissaient toujours dans leurs bavardages ? Ils n'étaient certains que d'une chose, c'est qu'ils ne savaient rien et ne pouvaient pas deviner qu'en réalité, ils savaient tout.

Puis, la Frazi à Voiron lisait une dernière histoire :

« *Le kùré z été alo vi dé zhà k ètya a la montanye...* Le curé était allé voir des gens qui étaient à la montagne. Ils restaient tout en haut, dans la dernière grange en allant vers le sommet. « Vous êtes bien ici, qu'il leur dit, vous avez une belle vue, vous êtes tranquilles. » « Oui, répondit la femme, oui, et on entend péter les anges. » L'idée que les anges puissent signaler leur présence en pétant ne les faisait pas rire ou s'indigner car, s'ils savaient parfaitement ce qu'est un *pè que fo po pèto pe yo kona le kü*, ils n'avaient pas la moindre idée de ce que pouvait être un ange ou un curé.

La nuit était brillante. Le clair de lune donnait au sommet du mont Blanc le mouvement d'une lame de fond océane rejaillissant vers le ciel avec sa crête écumante argentée et festonnée par la lumière froide. Le Bobé à Proment allait d'un igloo à l'autre en psalmodiant ses prophéties... « Tous les hommes reprendront un jour les travaux des champs... » Quelque temps plus tard, il annonçait la fin de la guerre en pays d'Aoste. Effectivement,

depuis longtemps déjà, les lueurs spasmodiques, tantôt rouges, tantôt vertes, qui témoignaient sur les combats, se faisaient plus rares et moins intenses. Mos Espéro Chabod pensa qu'à la manière des voyantes extralucides appointées par les journaux d'en bas et dont son grand-père lui parlait, Bobé à Proment sachant d'avance que tout ce qui avait été serait, reprenait de vieilles histoires oubliées et les ramenait au niveau du Mont-Blanc parce que c'était ce que tout le monde désirait entendre. Annoncer à Egrawto et Agrâti que tous les hommes reprendraient un jour les travaux des champs, c'était les combler puisqu'eux-mêmes ne désiraient pas autre chose s'ils cessaient de se voir cloués par le destin au sommet de la montagne. Quant à la guerre en pays d'Aoste, la tribu attendait qu'elle s'achève pour reprendre la chasse aux bouquetins dans le Grand Paradis, les raids des riflo-rekulya vers le dépôt du mont Noir de Peuterey et les villes où devaient bien exister encore des magasins à fracturer, des stocks à déménager, actions dangereuses mais indispensables qui marqueraient la fin du régime des vaches maigres qu'ils subissaient depuis si longtemps.

2

La guerre avait duré cinq ans. La puissante ethnique venue de l'Orient restait maîtresse du terrain. La population indigène avait pratiquement disparu comme les Salasses en 52 avant Jésus-Christ. Cent ans plus tôt ils avaient vaincu Appius Claudius qui venait d'envahir le pays, y perdant dix mille hommes, mais Jules César alors consul et devenu gouverneur de la Gaule cisalpine, avait réussi à les dominer par un savant mélange de clémence et de cruauté. Finalement, Terentius Varon massacra les derniers guerriers et vendit les familles sur le marché aux esclaves d'Eporedia, devenu depuis Ivrea. *Excinta eorum natio est*. Une catastrophe, différente dans le détail et semblable quant aux résultats, venait de se produire. Il n'y avait rien de nouveau sous le soleil !

Les commandos de riflo-rekulya s'aventurèrent à travers le pays ruiné avec la plus grande prudence. Comment se comporteraient ces vainqueurs dont ils ne savaient rien ? Quelles étaient leur langue, leurs mœurs, leur morale, leurs lois ? Maintiendraient-ils eux aussi les sept générations responsables des crimes de leurs pères qui existaient toujours en France où rien ne s'était passé ? Re-

connaîtraient-ils ou non la zone jouissant du droit d'asile, et la frontière altimétrique ? Rien n'était encore prévu pour le temps de paix qui commençait. Les Républicains du Mont-Blanc détenaient seulement quelques certitudes. D'abord Mos Espérô Chabod avait vu juste en repliant la tribu au sommet du mont Blanc qui n'avait pas représenté un point stratégique important dans cette guerre. L'envahisseur n'avait jamais cherché à l'atteindre, mis à part quelques soldats qui, à titre individuel, s'étaient risqués sur ses voies d'accès versant valdotain. On les retrouvait maintenant, morts depuis longtemps, brisés au pied des couloirs et des parois, et ceci prouvait que les occupants n'aimaient ni ne comprenaient la montagne. Car les soldats désœuvrés ou avides de pillages qui avaient tenté le mont Blanc s'étaient tous attaqués aux voies les plus directes mais aussi les plus difficiles, ce qui n'était pas évident pour eux. L'aiguille Noire de Peuterey et la Blanche avaient consommé beaucoup d'audacieux. Cela faisait rire les jeunes de la tribu qui, eux, rentraient normalement de leurs raids en pays d'Aoste chargés, remontant au mont Blanc de Courmayeur par l'arête des Dames Anglaises de l'aiguille Blanche de Peuterey en moins de douze heures et sans bivouac.

La religion musulmane régnait maintenant en pays d'Aoste. Les rescapés de la guerre et les prisonniers avaient été contraints de détruire toutes les églises et les monuments romains. Prudents, les nouveaux maîtres ne franchissaient jamais la frontière altimétrique. Une fois seulement, une équipe de pillards avait réussi à atteindre le mont Blanc en perdant la moitié de son effectif sur la voie fastidieuse et relativement facile du col du Brouillard, le reste étant fusillé par la tribu installée sur le sommet où il n'y avait rien à piller.

Le printemps de l'année suivante se montra clément, même magnifique sur le massif. Les grandes neiges fondirent tôt. Le soleil occupa un ciel d'un bleu intense sans qu'un nuage ne le cache. Pas de vent. Pas de brouillard. Les filles de la tribu prirent, nues, des bains de soleil mais ne récidivèrent plus dès le mois de mai car, déjà cuites et recuites, elles ne voulaient pas brûler. L'été fut anormalement chaud et beau. Les incendies de forêts achevèrent de ruiner ce qui subsistait de pins et de mélèzes. Les cultures maraîchères périclitèrent dans les bas pays, malgré l'arrosage assuré par des techniques perfectionnées. Les céréales donnèrent un grain léger et rare. Le bétail dépérit, mais l'industrie de la viande artificielle prospéra.

Le beau temps se maintint pendant les cinq étés qui suivirent, faisant presque oublier aux réfugiés du mont Blanc l'effet de choc et le cri des tempêtes. Loin de se sentir portés à l'optimisme, ils devenaient au contraire soucieux et commençaient à parler entre eux du caractère anormal de ces étés merveilleux. Ils disaient que le temps était devenu « détarté », ce qui signifiait aussi détraqué pour les derniers paysans d'Europe qui n'avaient pas encore été éliminés par les industriels de la terre. Les foules en train de se convertir au matriarcat, qui avaient acclamé le début de cette période exceptionnelle comme si l'âge d'or mythique revenait, commençaient à déchanter. Les journaux des bas pays parlaient maintenant d'un « balancement de temps » et les savants se taisaient car ils n'avaient rien à dire. Les marins, eux, ne se taisaient pas et priaient parce qu'en cinq ans le niveau des océans avait baissé d'une centaine de mètres sous l'effet de l'évaporation intense et permanente. Les navires qui ne pouvaient plus entrer dans leur port d'at-

tache, et ceux qui cherchaient vainement à se réfugier dans les ports en eaux profondes, croisaient jusqu'à épuisement du combustible et des vivres. Au début on essaya de les ravitailler par hélicoptères mais cette technique fut abandonnée parce que jugée trop coûteuse. Les hélicoptères entreprirent donc de sauver les équipages. Tous ceux qui dépendaient de l'Europe, de la Russie et des États-Unis furent sauvés, rapatriés, les autres périrent de faim.

Le thème de la « faim dans le monde » depuis longtemps exploité par les journaux et la littérature occidentale pour que les démocraties se donnent bonne conscience à peu de frais, en ne faisant rien car ne pouvant rien faire contre, reparurent en première page et dans l'exorde des discours. Les récoltes s'amenuisaient. Les usines de produits synthétiques tournaient au ralenti car le pétrole n'arrivait plus, perdu en mer avec les bateaux qui le transportaient. L'industrie chimique aussi, ne fabriquant plus d'engrais, sans lesquels la terre ruinée par des décennies d'exploitation intensive, ne produisait plus rien. Le recours à l'énergie solaire qui commençait à donner de maigres résultats subissait le même sort que le pétrole intransportable. Après cinq étés torrides qui obligèrent les États du monde entier à rationner l'eau, le soleil n'apparaissait plus que vaguement à travers l'énorme masse de vapeur qui enveloppait la terre et représentait le volume d'eau pompé par lui dans les océans. Le tonus du monde occidental baissait. Ses certitudes, aussi stupides qu'orgueilleuses, vacillaient. Les marins priaient pour que le niveau des océans se rétablisse. Les citadins priaient pour que les glaciers, réserves d'eau de l'Europe, ne tarissent pas et les prêtres parlaient du mont Blanc « montagne sacrée »,

dans leurs homélies, les uns et les autres d'ailleurs tous prêts à lyncher les « gaspis », c'est-à-dire tous ceux qui ouvraient plus que de raison les robinets de leur cuisine.

Dans la République du Mont-Blanc, ou ce qui en restait, c'est-à-dire une vingtaine de survivants, on ne connaissait pas les gaspis mais on faisait confiance à Mos Espéro Chabod qui redoutait ce « balancement de temps ». On ne souffrait pas de la chaleur, le sommet jouissant plutôt d'un climat tempéré, ni de la stérilité croissante puisqu'il ne produisait strictement rien depuis des millénaires et que les raids de riflo-rekulya ramenaient la nourriture depuis les bas pays, difficilement d'ailleurs, car les stocks de toute nature s'amenuisaient et il fallait les rafler les armes à la main.

Mos Espéro Chabod se demandait combien de temps ce « balancement » allait durer, lourd de soucis. Chaque jour, du geste et de la voix, il ranimait le courage des équipes. Il descendait avec elles à Courmayeur et Chamonix, gravissant au retour les 4000 mètres de dénivellation en serrant les dents, écrasé par les charges. Il s'agissait d'accroître les réserves de combustible solide en vidant le dépôt du mont Noir de Peuterey, les cartouches, les boîtes de conserves en les raflant dans les magasins des grandes sociétés, plus multinationales que jamais. Entre les igloos, le long de l'arête, Egrawto creusait des caches que Agrâti élargissait avec l'aide de tous les hommes disponibles, c'est-à-dire ceux qui, pour une raison ou une autre, ne descendaient pas du mont Blanc pour le ravitailler au retour, lourdement chargés. Les femmes en puissance d'enfants en bas âge ne participaient pas aux corvées. Le mont Blanc était devenu une sorte de temple de la fécondité et de la mort. Le sommet imprimait au mouvement cyclique de la vie une accélération irrésistible, logique

pour l'une de ses phases, paradoxale pour l'autre. Perdre pied suffisait pour mourir et mettre une fille enceinte dans les conditions d'existence imposées par l'environnement, devait traduire une certaine aliénation cérébrale. Un philosophe aurait parlé de l'absurde volonté de puissance que les réfugiés manifestaient, un médecin diagnostiqué une explosion libératrice de leur refoulement sexuel. Mais aucun philosophe ou médecin ne vivait à 4807 mètres d'altitude.

Mos Espérô Chabod pensait simplement que ce « balancement de temps » pouvait durer des années et que, logiquement, à la phase chaude devait succéder une phase glacée, l'une et l'autre exigeant beaucoup de combustible pour obtenir de l'eau et beaucoup de ravitaillement pour éviter de mourir de faim. Il mobilisait donc toutes les forces vives de la République dans ce but.

Depuis le sommet, on n'apercevait maintenant plus rien. Le soleil ne se montrait plus sous cette forme d'hostie légèrement rosée qu'il suggérait encore l'année précédente à travers les vapeurs qui enveloppaient la terre. Impossible aujourd'hui de localiser son disque de l'aube à la nuit. Seule sa lumière rayonnait encore sur un monde gris. On ne pouvait concevoir qu'un alpiniste quelconque fût capable de repérer les passages obligatoires du Corridor ou de traverser le Grand Plateau sans se perdre, avec cet éclairage laiteux qui effaçait le relief, neutralisait les pentes. Elles n'étaient plus visibles mais seulement ressenties dans les jambes. Les riflo-rekulya portaient leur génie dans les pieds. Ils descendaient, imperturbables et remontaient, transpirant, à travers ce monde gris qui égalisait tout.

Le monde gris, postulé par la morale de l'an 2000, triomphait enfin. La peau des hommes s'harmonisait avec

la couleur du temps, leurs pensées aussi. La société peuplant les bas pays avait témoigné un grand enthousiasme au début des premiers étés du beau fixe, les femmes surtout, et les marchands de bikinis. La foule s'était pressée sur les plages, les voiliers de plaisance bousculés sur les lacs. Les somnambules du monde occidental avaient bronzé comme si, brutalement réveillés pour adorer le soleil à la manière des Égyptiens, ils avaient retrouvé les voies du paganisme éternel. Mais ils avaient seulement bronzé au lieu de devenir noirs. Tous ces nouveaux « fils de personne » restaient maintenant en porte à faux entre plusieurs morales, plusieurs religions, plusieurs philosophies, plusieurs civilisations pour avoir commis le seul péché que le dieu des chrétiens ne puisse remettre, celui de la chair qui trahit sa race. Ils avaient tous trahi par ignorance, ne sachant pas que c'est le sang, et non le soleil, qui détermine la couleur de l'épiderme et ce qu'elle implique dans les profondeurs de l'être. Le soleil avait cessé de rire du spectacle donné par les hommes et se cachait maintenant pour ne pas contempler le « monde gris ».

Cette évolution ne paraissait pas visible depuis le sommet du mont Blanc d'où l'on n'apercevait plus les vallées. Entre le ciel et la terre la vapeur d'eau établissait un commun dénominateur. De jour, les réfugiés ne localisaient plus le soleil, et de nuit les étoiles. Tous naissaient et mouraient cependant selon un cycle astronomique intangible, mais sans vigueur, l'aube et le crépuscule restant paresseusement englués dans le gris du jour, comme si le mouvement cosmique lui-même préférait se suicider plutôt que de poursuivre.

Vivre au sommet du mont Blanc devenait pénible. La contrainte pesant sur les réfugiés ne naissait plus du froid, du vent, de la démarche précautionneuse que cha-



eun devait appliquer à tous les actes de sa vie pour ne pas glisser au-delà de la longue échine, dernier territoire de la République autonome savoyarde, valaisane et valdo-laine, mais de la clarté malade dans laquelle tous évoluaient. Habiter un igloo, la nuit, à la lueur d'une torche, représentait une libération. L'univers reprenait un visage brillant. Chacun rentrait dans la vie.

Le dernier été culmina sur la montagne suprême, moins chaud que le précédent, presque normal selon les termes employés par les journaux de Chambéry et Lyon que les réfugiés ne lisaient plus depuis longtemps. Mais il permit à Mos Espéro Chabod de compléter les stocks de vivres et combustible du sommet, en ne perdant que trois riflo-rekulya dans un raid vers Argentière. Le Bobé à Proment, qui faisait partie de la cordée, échappa au piège tendu par les forces de sécurité et, seul, regagna la cime. Puis il reprit ses allées et venues entre les igloos, pronostiquant toujours d'épouvantables catastrophes, son aliénation ne s'améliorant pas, bien au contraire.

L'automne passa dans la grisaille du ciel et de la terre qui semblait maintenir le sommet hors du monde. Quelques temps avant la période du solstice d'hiver, le Bobé à Proment qui paraissait subir une perte de mémoire, ou peut-être la ménageait, limita ses prophéties. Il annonçait seulement : « Demain il neigera rouge, et après-demain il neigera, et jamais la maudite ville ne se sauvera... »

Mos Espéro Chabod pensa : cet idiot de village me paraît plus lucide que nous ne l'imaginions... Il ne manque pas d'un certain bon sens qu'on pourrait comparer à celui d'un paysan... puisque le monde est victime d'un « balancement de temps », il paraît logique qu'une aberration froide succède à la chaude... après le vent, la pluie... nous aurons peut-être beaucoup de neige cet hiver.

3

La neige tomba le jour du solstice. Pendant vingt-quatre heures elle tomba rouge autour du mont Blanc. Le vent ayant soufflé du Sud pendant une semaine, la masse de vapeur était chargée de sable saharien... Pas si fou que ça, le Bobé à Proment ! pensa le syndic.

Les journaux de Lyon, Paris, Bruxelles, Munich, Milan saluèrent l'événement avec enthousiasme. Enfin la neige ! Finie la chaleur ! Les sports d'hiver vont gagner la grande bataille des hommes contre la montagne ! En une semaine, toutes les chambres des stations de ski géantes, La Plagne, L'Alpe d'Huez, Megève, Chamonix, Verbier, Saint-Moritz, San Anton, Cortina, furent retenues jusqu'au mois de mars, des arrhes télégraphiquement versées. Les somnambules de la société occidentale saluaient avec joie le retour du froid, retrouvant l'enthousiasme du début du premier été torride.

À Noël, les trains de neige furent pris d'assaut dans toute l'Europe, sauf, bien entendu, en Russie. L'enthousiasme des foules, l'optimisme des savants, le zèle laudatif des prêtres, baissèrent de ton au cours du mois de janvier. Le

journal *Altitude Zéro* titra :

« Difficultés pour les automobilistes qui se rendent dans les stations de ski...

« Les chasse-neige ont du mal à maintenir ouvertes les routes d'altitude. »

La semaine suivante :

« Les remontées mécaniques de Serre-Chevalier, Val d'Isère, Cervinia, Saint-Moritz sont engorgées en raison de la neige persistant autour des gares supérieures. »

À la mi-janvier :

« Toutes les remontées des stations de ski établies au-dessus de 2000 mètres d'altitude sont fermées, en raison de l'épaisseur de la neige qui continue de tomber en cyclone. »

À la fin du mois :

« Les hôtels des stations de ski de haute altitude sont maintenant tous fermés, les clients ayant déserté les pistes impraticables. »

Quand les commentateurs de la télévision annoncèrent que de terribles tempêtes de neige s'abattaient sur l'Afrique Équatoriale, les somnambules de toute l'Europe se réveillèrent brutalement, comme si des cloches sonnaient le tocsin dans les haut-parleurs. Toutes leurs certitudes s'écroulaient. Ce qu'ils avaient appris à tenir pour éternel, que ce soit au catéchisme ou sur les bancs de l'école, cessait de l'être. Il n'y avait plus de saisons. Il n'y avait plus d'hémisphère Nord, ni d'hémisphère Sud ! Galilée se réveillait en disant : « Et pourtant, elle ne tourne plus ! »

Tout le monde réagissait comme l'homme venant de subir son premier tremblement de terre : par une perte de confiance totale. Que la neige tombe en rafales au niveau de l'Équateur, remettait en cause toutes les certitudes climatiques. La perspective d'une catastrophe en

manteau blanc se dessinait. La neige couvrait déjà toute l'Europe jusqu'à la frontière des rivages. D'heure en heure elle croissait en épaisseur, ne fondant pas, sauf dans un petit périmètre autour des centrales atomiques, mais dans lequel nul ne pouvait se réfugier sous peine de se voir contaminé par les radiations, libérées sur ordre par les techniciens. Les trains et les automobiles roulaient déjà difficilement, les chasse-neige ayant épuisé leurs réserves de combustible.

Une famille lyonnaise réussit à gagner à skis l'aéroport de Bron. Le mari dit à sa femme :

- Nous allons nous faire déposer au sommet du mont Blanc. Une montagne de cette altitude ne sera jamais submergée par la neige. Nous attendrons là-haut que ça se passe ! J'ai emporté deux kilos de pain et une bouteille Thermos.

Elle objecta :

- Mais il paraît que le mont Blanc est occupé par des terroristes qui tirent sur tout ce qui tente d'approcher ?

- On verra bien !

Ils discutèrent pendant trop longtemps et, lorsqu'ils tentèrent de rallier l'hélicoptère qu'ils avaient loué par téléphone, la neige dépassait déjà le niveau de son rotor. Tout le monde fuyait les bas pays vers les ports et les montagnes, car la neige tombait maintenant avec la densité d'un orage tropical. Le niveau de sa couche montait presque aussi vite que celui d'un torrent créé par la rupture d'un barrage-retenu. Des millions d'automobiles fuyaient sur des routes déjà effacées. Les précurseurs de l'exode, partis assez tôt, atteignaient maintenant le pied des montagnes. Les autres dérapaient, les roues patinaient en sifflant, les moteurs grondaient, les passagers descendaient, claquant les portières, poussant au cul. Puis tout

s'immobilisait. Quelques naïfs tentaient de poser des chaînes à neige, réfugiés dans leur garage et, quand ils s'apprêtaient à partir, les portes refusaient de s'ouvrir, la couche atteignant déjà le niveau du premier étage.

L'exode s'était enlisé. Seules, quelques voitures s'élevaient encore sur les routes de montagne, menacées, parfois balayées par les avalanches, toutes buttant finalement sur d'énormes congères. Les conducteurs descendaient, s'affrontaient, se battaient au lieu de s'unir pour tenter de dominer les obstacles et, parfois, se donnaient la mort.

L'Europe entière devenait un champ de ski ouvert aux disciplines nordiques. Ceux qui possédaient encore des skis de fond pensaient logiquement que la neige, refusant le passage aux automobiles, l'accorderait aux skieurs. Ils s'éloignaient des villes d'où la vie se retirait. Plus d'eau, de gaz, d'électricité, d'énergie sous n'importe quelle forme. Plus d'air respirable bientôt, car la neige atteignait déjà les étages supérieurs et submergerait rapidement les toits chargés de réfugiés qui pleuraient, criaient, priaient.

Les Noirs conducteurs de chasse-neige s'étaient finalement engloutis non loin de leurs engins. La neige les avait effacés en même temps que le dernier regard, étonné et craintif, qu'ils posaient sur elle. Les millions d'Arabes peuplant les vallées alpestres n'avaient même pas tenté de gagner les mosquées. Ils s'étaient mis à rendre hommage à leur dieu sur place, le front plongé dans la neige, et s'étaient laissé étouffer avec une philosophie du renoncement exemplaire.

Sur toute la surface des terres émergées, nul ne pouvait se soustraire au cataclysme. Ceux qui fuyaient vers les ports pour tenter de s'échapper en mer ne trouvaient que des coques ensablées ou envasées, l'océan s'étant retiré

depuis des années, les fleuves divaguant par mille filets d'eau sur toute l'étendue de leurs estuaires.

Impossible de trouver refuge en montagne, la neige montant depuis les vallées et descendant en même temps des altitudes supérieures, sous forme d'avalanches. Les précurseurs de l'exode qui avaient atteint Chamonix ou Courmayeur ne gravissaient pas un mètre de plus. Ils se débattaient sur place dans la couche déjà profonde, nombreux, apeurés, affamés, portant leurs enfants sur les épaules pour qu'ils puissent encore respirer, bien qu'il s'agisse parfois des enfants des autres, perdus, qui s'étaient raccrochés à eux. Certains réussissaient à se réfugier dans les églises, les temples, les synagogues encore accessibles. Les prières grondaient. Des protestants irréductibles jouaient sur l'harmonium du temple : « Plus près de toi, mon Dieu. » Puis la neige montait, dépassait les porches et les vitraux s'éteignaient à leur tour, comme les chants et l'harmonium. Les Juifs furent étouffés les premiers, parce que les synagogues n'offraient pas de clochers élevés permettant de se réfugier de plus en plus haut. Rien que sur le territoire dit français, il en périt six millions. Les grandes cathédrales gothiques accordèrent un supplément de vie aux fidèles, grâce à leurs clochers aériens. La Tour Eiffel et le Sacré-Cœur de Montmartre aussi. La mort blanche intervenait silencieusement sur toute la terre, sauf le pôle Nord et le pôle Sud où les hommes ne tentaient plus de vivre depuis longtemps. Le « balancement de temps » posait sur eux le soleil des étés précédents et faisait fondre la banquise. Les hommes fuyaient vers les montagnes. Ils ne s'élevaient pas très haut car la neige venait à leur rencontre sous forme d'avalanches et les balayait.

Cependant il y en eut un qui, parti très tôt de Chamonix, atteignit le col du Dôme avant la grande neige, gagnant la course de vitesse engagée par lui contre elle, et le sommet du mont Blanc quand il en était encore temps. Il aperçut quatre hommes qui sortaient de leur hutte de neige. À leur aspect sauvage, il les prit pour des monstres de l'âge de glace ressuscité. Ils se saisirent de lui, sans dire un mot, et le précipitèrent dans le versant Nord d'où il émergeait. Mos Espérô Chabod dit à son épouse qui critiquait sa brutalité, que le mont Blanc restait un sommet interdit depuis que Régis Balmat avait réparé la faute de son ancêtre, tout en pensant *in petto* que les riflo-rekulya n'avaient pas vécu mille morts depuis des années pour laisser consommer par des inconnus le ravitaillement en vivres et combustible qu'ils avaient monté.

Il y eut une brève éclaircie. Il sortit de son igloo et aperçut le fond de la vallée, dans l'Est. Quelques tours de béton, récemment construites, dominaient encore Chamonix, le clocher de son église depuis longtemps disparu, enfoncé dans la nappe blanche posée sur la ville. Chaque tour supportait une foule dense et agitée. De temps à autre un corps rejeté se détachait et prenait son vol vers la banquise immaculée. Il lui sembla que des hommes, ramenés par la distance aux proportions d'insectes, grouillaient au sommet de l'aiguille Verte. Chabod pensa qu'ils venaient d'accomplir une belle performance mais qu'ils ne survivraient pas, n'ayant pas eu le temps, comme lui, de monter des vivres et du combustible au sommet. Puis les nuages se refermèrent et la neige se remit à tomber avec une intensité plus forte qu'avant.

Elle tombait aussi, bien entendu sur le mont Blanc et Mos Espérô Chabod restait très impressionné par son grondement formidable qu'il percevait, comme ses com-

pagnons lorsqu'ils sortaient des igloos. Le docteur Dupraz avait jadis expliqué que l'infirmité fondamentale de l'oreille humaine ne percevait pas la vibration des chutes de neige émettant des ondes qui lui restaient inaccessibles. Le syndic trouvait tout naturel d'entendre maintenant tomber la neige. Cela faisait partie d'un certain progrès accompli par les hommes de la République du Mont-Blanc, mais il n'aurait su dire si ce progrès était lié à l'évolution biologique, d'abord parce que ces termes n'existaient pas en saxel, ensuite parce qu'il ne se posait jamais de questions ambitieuses. Il rentra dans son igloo parce que Fine, son épouse, était enceinte et il voulait savoir si le petit chamois ne la gênait pas.

Depuis le début du cataclysme blanc, toutes sortes de bêtes se présentaient au sommet de la montagne. Repoussés de plus en plus haut par la neige qui les menaçait au même titre que les hommes, chamois et bouquetins étaient apparus sur l'arête des Bosses, ainsi que des marmottes. Des aigles se posaient aussi sur les igloos à demi submergés par la neige qui, tout de même se détachait assez vite et partait en longues coulées dans la pente, tandis que plus bas tonnaient de formidables avalanches.

Parvenus à bout de force après de multiples acrobaties pour dominer le versant valdotain de la montagne, quelques bouquetins mouraient en arrivant. Bien que squelettiques, on mettait leur viande en conserve dans les caches de neige pour assurer sa conservation. Les moins craintifs pénétraient dans les igloos. Un petit chamois et un aigle royal logeaient dans celui du syndic et se toléraient l'un l'autre, tout en se jetant parfois des regards courroucés.

La vie continuait. La neige tombait toujours avec une vitesse et une densité égale à elle-même. Le village d'igloos

émergeait encore, mais il fallait déblayer périodiquement les ouvertures. Aller d'une hutte à l'autre dans la couche fraîche, présentait quelques risques car on ne pouvait plus emprunter les tranchées comblées. Mais aucune tempête ne soufflait, tandis que régnait un froid plus intense que jamais, auquel n'aurait pu survivre aucun alpiniste. Les hommes de la tribu survivaient. Les savants ne se demandaient pas si le mont Blanc s'élevait encore à 4807 mètres, certains qu'il n'atteindrait jamais 4810. La vallée de Chamonix n'existait plus dans ses parties basses, la couche de neige parvenait à la fin du mois de mars au niveau de la Jonction, et s'appropriant à effacer les ruines de l'hôtellerie des Grands-Mulets.

Un après-midi, l'attention de tous fut attirée par le déploiement d'une gigantesque fleur bleue et rouge qui se mit à divaguer à travers les rideaux de neige frémissants. Elle disparut en direction du col du Dôme. Une demi-douzaine de réfugiés descendirent l'arête des Bosses, pour voir de quoi il retournait. C'était un parachutiste qui venait de se poser exactement à la hauteur de l'ancien refuge Vallot. Il tremblait d'émotion et de froid en dégrafant son harnais. Quand il fut en état de répondre à la question muette que les sourcils de tous ces hommes lui posaient, il leur donna des explications en espéranto. Les réfugiés parlaient uniquement le saxel et un peu le français. Le naufragé de l'espace devait être instruit car, en truffant son anglais, son allemand, son hindi et son bengali de quelques mots de français, en s'aidant de gestes et de dessins balafrés sur la neige, il leur fit comprendre qu'il avait décollé de l'Australie avant son engoutissement et navigué vers l'Occident... Il n'avait jamais pu se poser nulle part, les terrains d'atterrissage ayant disparu en Birmanie, aux Indes, en Arabie, en

Grèce, et son avion ne comportant pas de skis... Il avait aperçu des hommes en robe jaune vivant sur quelque grand sommet de l'Himalaya, mais aucun autre signe de vie sur le reste de la terre qu'il survolait. À cours de combustible, il venait de sauter en parachute pour tenter de rejoindre les survivants du Mont-Blanc... Comment ceux-ci étaient-ils parvenus au sommet de la montagne ?... Ils arrivèrent à lui faire comprendre qu'ils vivaient là depuis très longtemps... Il n'avaient ni froid ni peur... Les vieux y mouraient et les enfants y naissaient... L'aviateur leur expliqua laborieusement qu'ils devaient sans doute descendre des anciens dieux... Qu'ils avaient retrouvé la volonté de puissance... Il cita même un nom : Nietzsche. Mos Espéro Chabod lui répondit qu'il ne connaissait pas ce savant, qui n'avait jamais dû habiter Chamonix.

Puis, reprenant le fil de l'arête des Bosses, les réfugiés regagnèrent le sommet, laissant derrière eux la naufragée de l'espace qui dut mourir de froid et de faim avant de se voir recouvert par la neige, quelques jours plus tard.

Quelques jours plus tard en effet, la couche montait jusqu'au col du Dôme. La neige tomba encore pendant un mois, à la même cadence. Elle submergea sans doute l'Amérique australe car, un matin, un condor chassé des Andes se posa sur le mont Blanc et se réfugia dans l'igloo municipal déjà peuplé par des centaines d'oiseaux et toutes sortes de bêtes. Il ne bougea plus, solidement planté sur ses vilaines pattes, érigeant très haut son cou déplumé, acceptant de temps à autre les morceaux de viande gelée qu'on lui offrait.

Un matin, le syndic fut réveillé par le Bobé à Proment qui s'était glissé dans son igloo en poussant de grandes exclamations n'ayant plus rien de prophétiques : « Le soleil ! le soleil ! le soleil !... » À son cri répondit le faible

soupir de Fine, l'épouse de Chabod qui venait d'accoucher d'un gros garçon...

- Nous l'appellerons Nové, dit le syndic.

Il sortit. Sous un ciel bleu immaculé, la terre avait disparu sous l'immensité de la nappe de neige qui, déjà, commençait à fondre en surface. L'aiguille Verte et tout ce qui culminait au-dessus de la frontière altimétrique émergeait encore, mais rien ne bougeait plus en deçà. Jamais le monde n'était apparu aux réfugiés à travers une atmosphère aussi pure, sous une lumière aussi raffinée, dans une immobilité aussi souveraine, un silence aussi recueilli. Puis le vent du Nord se leva et souleva sur le Grand Plateau de petits tourbillons de neige verticaux qui, serrés les uns contre les autres, traversèrent l'étendue immaculée pour venir se dissoudre au pied des Rochers Rouges.

Mos Espéro Chabod rentra dans son igloo où le petit chamois était en train de nettoyer le bébé à grands coups de langue et dit à Fine que la procession des morts était en train de traverser le glacier... Plus nombreux que les étoiles d'un ciel d'été, c'étaient les promoteurs de la tour de Babel qui n'étaient donc pas appelés à la résurrection et la vie dans l'ère du Verseau qui s'ouvrait.

Chez le même éditeur :

- Pierre Gillieth, *Les Dioscures*, roman (2002)
Bruno Favrit, *Le Voyage du Graal*, essai (2004)
Olivier Mathieu, *Une nuit d'été*, roman (2005)
Jacques Roucolle, *Bercoff, le dernier carré*, essai (2005)
Arnaud Bordes, *Voix la vierge*, nouvelles (2006)
Kouk, *Tout le monde il est français ?*, humour (2006)
Jack Marchad, Rémi, Dioclétien,
Casque à cornes et manches de pioche, humour (2007)
Benito Mussolini, *La Maîtresse du cardinal*, roman (2007)
Arnaud Bordes, *Le Bazar de Clodagh*, nouvelles (2007)
Pierre Gillieth, *Ombre*, roman noir (2007)
Bruno Favrit, *Cruz d'en haut*, nouvelles (2007)
Gaëlle Mann, *Entre les fleurs*, roman (2008)
Wilhelm Landig, *Combat pour Thulé*, roman (2008)
Wilhelm Landig, *Le Temps des loups*, roman (2009)
Arnaud Bordes, *La Matière mutilée*, nouvelles (2010)
Wilhelm Landig, *Les Rebelles de Thulé*, roman (2010)
Bruno Favrit, *Espirit du monde*, essai (2011)
Hanna Reitsch, *Aventures en plein ciel*, mémoires (2011)
Domenico Di Tullio, *Nessun Dolore*, roman (2011)
Le suis partout 1932-1944, anthologie (2012)
Pierre Gillieth et Jean Combe,
Héros et héroïnes de l'histoire de France, album jeunesse (2012)
Philippe d'Hugues, *Causeries du dimanche*, essai (2013)
Fénelice Roux, *Mon père Jean Manry*, biographie (2013)
Arnaud Bordes, *Pop conspiration*, roman (2013)
Bruno Favrit, *Midi à la source*, carnets (2013)
Pierre Mariel, *Le Doigt dans l'engrenage*, roman noir (2013)
Georges Feltin-Tracol, *Thierry Maulnier*, essai (2014)
Nexio Zeccara, *L'Europe explose*, bande dessinée (2014)
Joachim Hoffmann, *L'Épopée tragique du général Hasser*, essai (2014)
Nexio Zeccara, *Berlin, ordre de tuer*, bande dessinée (2015)
Bruno Favrit, *Fort à faire*, roman (2016)
Frerik Hays Haankens, *Les Mystères de l'Externstein*, essai (2016)
Philippe d'Hugues, *Au temps de la Nouvelle Jague*, essai (2016)
Arnaud Bordes, *Où attendra victoire*, nouvelles (2016)
Nexio Zeccara, *Phosphore et sang*, bande dessinée (2016)
Henri Béraud, *L'Énigme du lundi de Pâques*, roman policier (2016)
Nexio Zeccara, *L'Emboscade des Hollandais*, bande dessinée (2017)
Hermann Löns, *Le Ruisseau rouge*, nouvelles (2017)
Bruno Favrit, *Le Hussard ne perd pas le Nord*, roman policier (2017)
Madeleine Charmaux, *Qui a tué Marina Sturm ?*, roman policier (2017)

- Thierry Bouclier, *Le Dernier des occupants*, roman policier (2017)
 Nevio Zeccara, *Le Train dynamité*, bande dessinée (2017)
 Michel Marmuin, *Chemins de Dumas et d'ailleurs*, poésie (2018)
 Alain Sanders, *Le Hussard force dans le tas*, roman policier (2018)
 Pierre-Olivier Sabalot, *Piet Meyer : la voix de l'Afrikawerdom*, essai (2018)
 Nevio Zeccara, *Le Navire maudit*, bande dessinée (2018)
 Philippe Randa, *Secret mortel*, roman policier (2018)
 Michel Marmuin, *Où Nestor Burma rencontre l'Aristo*, essai (2018)
 Xavier Eman, *Terminus pour le Hussard*, roman policier (2019)
 Nevio Zeccara, *Mission suicide*, bande dessinée (2019)
 François Brigueau, *Le Criminel de guerre*, roman policier (2019)
 Arnaud Bordes, *Le Magasin des accessoires*, nouvelles (2019)
 Bruno Lafourcade, *Le Hussard retrouve ses facultés*,
 roman policier (2019)
 Nevio Zeccara, *Espionnage mortel*, bande dessinée (2019)
 Bruno Favrit, *Dans les vapeurs du labyrinthe*, carnets (2019)
 Thierry Bouclier, *Rouge et jaune pour le Hussard*,
 roman policier (2019)
 Robert Brasillach, *Chronique du 7^e Art*, essai (2020)
 Pierre Gillich, *L'Épuration ou la fin d'un monde*, essai (2020)
 J.-H. Rosny aîné, *Ambor le Loup*, roman (2020)
 Pierrick Guittaut, *Docteur Geikil et Mister Hussard*,
 roman policier (2020)
 Nevio Zeccara, *Dunkerque plage rouge*, bande dessinée (2020)
 Saint-Loup, *Nouveaux Cathares pour Montségur*, roman (2020)

Consultez notre site :

<http://www.reflechiretagir.com/auda-isarn>

Les Alpes françaises sont défigurées par le béton des promoteurs et des multinationales du tourisme, attirés par l'« or blanc ». Elles organisent aussi la venue d'Africains et de Maghrébins, main d'œuvre à bon marché, qui entraîne un changement de population et l'apparition de mosquées dans les villes de Chamonix ou d'Annecy.

Ulcérés par cette évolution dangereuse et mercantile, plusieurs centaines de Savoyards décident de former une république réunissant la Savoie, le Val d'Aoste et le Valais, autour du Mont-Blanc, centre géographique, ethnique et culturel. Les méthodes employées pour obtenir l'indépendance (commandos, plasticages, attentats) ne sont pas du goût des pouvoirs publics qui contraignent peu à peu les Républicains du Mont-Blanc à se réfugier au-dessus de la « frontière altimétrique » (3500 mètres).

Désormais s'organise la lutte pour la survie dans des conditions de dénuement presque total que beaucoup ne supporteront pas. Certains abandonneront les villages d'igloos pour redescendre dans les vallées ; de nombreux autres périront. Les descendants de ces séparatistes sauront-ils s'adapter aux rudes nécessités de la vie en haute montagne ? Pourront-ils survivre et préserver leur indépendance tandis que, dans les plaines, se poursuit le mélange des peuples et des cultures ?

Marc Augier, dit Saint-Loup (1908-1990), a laissé une œuvre foisonnante qui résonne encore formidablement aujourd'hui. La République du Mont-Blanc s'inscrit dans son Cycle des Patries charnelles (avec notamment Nouveaux Cathares pour Montségur, lui aussi réédité chez Auda Isarn).

